This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

9A 3328.26

HARVARD
COLLEGE
LIBRARY

Theodore Sedgwick Jr.

29th Jan 1833

RESUMÉ

DE L'HISTOIRE

DU MEXIQUE.

83669
52-109
50

RÉSUMÉ

DE L'HISTOIRE

DU MEXIQUE,

(François) Garay

PAR EUGÈNE DE MONGLAVE.

Libertas quæ sera tamen respexit.....
VIRG.

PARIS,
LECOINTE ET DUREY, LIBRAIRES,
QUAI DES AUGUSTINS, N° 49.
1826.

~~2 3E3.24~~
SA 3326.26
1875, Nov. 11.
Gift of
Arthur G. Sedgwick,
of Cambridge.
(H.U. 1864.)

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY

DE L'IMPRIMERIE DE DAVID,
BOULEVART POISSONNIÈRE, N° 6.

HOMMAGE

A

L'ÉTAT CONFÉDÉRÉ DU MEXIQUE,

DANS LA PERSONNE DE SON PRÉSIDENT.

PRÉSIDENT,

La liberté, bannie de presque tous les états de l'Europe, a trouvé un refuge en Amérique. Encore quelques mois, et son étendard flottera de la baie d'Hudson au détroit de Magellan.

L'Univers cite avec orgueil les Mexicains parmi les peuples dont l'héroïque persévérance a su la conquérir et la conserver.

Chargé de résumer l'histoire de cette nation, combien n'ai-je pas eu à m'applaudir de pouvoir enfin opposer à des siècles de misère et d'esclavage l'aurore de cette vertueuse indépendance, source féconde de bonheur et de gloire !

La régénération du Mexique est le fruit du patriotisme de ses habitans. Daignez, Président, leur faire agréer le tableau que j'ai essayé d'en tracer ; heureux si je ne suis pas resté trop au-dessous de mon sujet, et si, à travers

les imperfections de mon travail, ils reconnaissent toute l'estime que leur a vouée

Le plus sincère de leurs admirateurs :

EUGÈNE DE MONGLAVE.

RÉSUMÉ

DE L'HISTOIRE

DU MEXIQUE.

LIVRE PREMIER.

Origine des Mexicains et fondation de leur empire. — Premiers empereurs. — Noblesse. — Féodalité. — Constitution. — Limites du Mexique sous le règne de Moteuczoma, ou Montézuma II. — Mœurs, civilisation, arts et métiers, agriculture, peinture, monumens historiques, alphabet, religion. — Guerre, justice, éducation publique, habitations, nourriture, vêtemens, etc.

On a prétendu que la fondation de l'empire du Mexique ne remontait pas au delà du XIIIe siècle de l'ère chrétienne. Pour admettre une opinion aussi décisive, il faudrait d'autres té-

moignages que celui des Espagnols, qui n'avaient ni le temps ni la volonté de rien examiner; il faudrait une autre autorité que celle de leurs moines, qui regardaient comme un outrage à la divinité l'étude des monumens d'une nation idolâtre. Le souvenir des événemens se conservait, chez les Mexicains, par des figures peintes sur des peaux, sur des toiles de coton, sur des écorces d'arbres. Une ordonnance de Jean de Zummaraga, moine franciscain, premier évêque de Mexico, les fit jeter aux flammes. Le nombre de celles qui échappèrent à cet auto-da-fé fut peu considérable, et la plupart ne répandent qu'une lumière douteuse sur l'origine du peuple le plus remarquable du Nouveau-Monde.

Depuis le VIIe jusqu'au XIIIe siècle, la population américaine paraît avoir constamment reflué vers le sud. Des régions situées au nord du fleuve Gila s'élancèrent ces nations belliqueuses, qui, les unes après les autres, inondèrent le pays d'Anahuac, situé entre le 14e et le 21e degrés de latitude septentrionale. Nous ignorons si le point de leur départ était leur patrie primitive, ou si, originaires d'Asie ou de la côte N.-O. de l'Amérique, ils avaient

traversé les savanes de Navajoa et de Moqui, pour venir s'arrêter sur les bords du Gila. Ce débordement a quelqu'analogie avec celui qui, au IVe siècle, plongea l'Europe dans un état de barbarie, dont les funestes suites se font encore sentir dans plusieurs de nos institutions sociales. Mais les peuples qui se répandirent dans le Mexique, apportaient avec eux des vestiges de civilisation. Les Toltecas se montrèrent, pour la première fois, en 1148; les Chichimecas, en 1170; les Nahualtecas, en 1178; les Acolhuas et les Aztecas, en 1196. Les Toltecas introduisirent la culture du maïs et du coton, construisirent des villes, des chemins, et ces grandes pyramides, dont nous admirons encore les faces orientées avec régularité. Ils connaissaient l'usage des peintures hiéroglyphiques; ils savaient fondre les métaux et façonner les pierres les plus dures; ils avaient enfin un calendrier plus parfait que celui des Grecs et des Romains.

La tradition donne les noms de Huehuetlapallan, de Tollan et d'Aztlan, à la patrie de ces peuples voyageurs. Rien n'annonce aujourd'hui une ancienne civilisation au nord du fleuve Gila; mais sur la côte N.-O., entre

Nootka et la rivière de Cook, surtout au 57e degré de latitude boréale, dans la baie de Norfolk et dans le canal de Cox, les indigènes manifestent un goût décidé pour les hiéroglyphes. Ne serait-il pas possible que, durant cette émigration du nord au midi, quelques tribus, se détachant de la masse, se soient fixées dans ces contrées ? Les Alains et les Ostrogoths sont venus de la mer Noire en Espagne ; une partie de ces nations n'aurait-elle pas pu revenir de l'occident à l'orient, à une époque où leur première demeure, sur les bords du Don et du Boristhène, aurait été envahie par d'autres peuples ?

Rechercher si les Toltecas, qui s'établirent au Mexique, étaient originaires d'Asie, c'est demander si tous les Américains descendent du haut plateau du Thibet ou de la Sibérie orientale. M. de Guignes a prouvé, par les Annales des Chinois, que cette nation visitait l'Amérique depuis 458. Horn, dans son ingénieux traité *de Originibus Americanis*, publié en 1699 ; M. Scherer, dans ses recherches historiques sur le Nouveau-Monde, et d'autres écrivains plus modernes, ont rendu très-vraisemblable l'existence d'anciennes relations entre l'Asie et l'Amé-

rique. Les Toltecas et les Aztecas ne pourraient-ils pas être une portion de ces Hiongnoux, qui, suivant l'histoire de la Chine, émigrèrent avec leur chef, Punon, et se perdirent au nord de la Sibérie ? Cette nation de pâtres guerriers a changé plus d'une fois la face politique de l'Asie orientale. C'est elle qui, sous le nom de Huns, désola les plus belles régions de l'Europe civilisée. Toutes ces conjectures acquerront plus de probabilité, quand on découvrira une analogie particulière entre les langues de la Tartarie et celles du nouveau continent; analogie qui, selon les dernières recherches de M. Barton Smith, ne s'est vérifiée que dans un petit nombre de mots. Un nouvel embarras nous arrête encore : nous voyons, en Asie, la culture des céréales connue dans les temps les plus reculés, tandis que nous ne trouvons dans le nouveau continent d'autre graminées que le maïs. Cette différence doit nous porter à croire que, si des tribus asiatiques passèrent en Amérique, elles devaient descendre de quelque peuple nomade tout occupé de la chasse ou du soin des troupeaux (1).

Laissant de côté le grand problême de l'origine

(1) M. de Humboldt, C. VI.

asiatique des Toltecas et des Aztecas, nous trouvons que le pays d'Anahuac était originairement possédé, plutôt qu'habité, par des peuplades indépendantes, dont les mœurs ressemblaient à celles des hordes les plus féroces. Tout à coup une nation civilisée descend des montagnes du nord. Son dieu de la guerre, appelé Mexitli ou Huitzilopochtli (1) lui avait promis une terre abondante en or, en argent, en pierreries. Comptant sur la vérité de cette prophétie, la nation tout entière se mit en marche, précédée de l'image de sa divinité, enfermée dans une arche précieuse et portée sur les épaules des prêtres; l'Idole réglait les mouvemens de la multitude, et indiquait le chemin qu'il fallait prendre. On n'osait asseoir ni lever le camp sans son aveu. Placée chaque soir sur un piédestal, elle rendait des oracles que les prêtres interprétaient à leur manière, et qui jetaient l'espoir ou l'effroi dans l'esprit de cette foule crédule.

Après avoir erré cinquante-six ans, ils s'ar-

(1) *Huitzilin* signifie *colibri*, et *opochtli*, *gauche*, parce qu'on représentait ce dieu avec des plumes de colibri sous le pied gauche.

fêtèrent dans la vallée de Tenochtitlan, qu'ils abandonnèrent bientôt pour la position de Zumpanco, et ensuite pour le versant méridional des montagnes de Tapeyacac, où s'élève aujourd'hui le magnifique temple de Notre-Dame-de-la-Guadeloupe. En 1245, ils arrivèrent à 1245.
Chapoltepec; mais inquiétés par les petits princes de Taltocan, que les écrivains espagnols gratifient libéralement du titre de monarque, ils se réfugièrent, pour conserver leur indépendance, dans un archipel appelé Acocolco, situé à l'extrémité méridionale du lac de Tezcuco. Ils y vécurent l'espace d'un demi-siècle, dans la plus affreuse misère, forcés de se nourrir de plantes aquatiques, d'insectes et de la chair d'un reptile nommé *axoloth*. Cette courageuse résignation n'obtint pas la récompense qu'elle méritait. Soumis par les caciques de Tezcuco et d'Acolhuacan, les Mexicains se virent contraints de quitter leurs habitations, construites au milieu des eaux, et de se réfugier à Tizapan, dans la terre ferme. Mais les services qu'ils rendirent à leurs maîtres, dans une guerre contre les peuples de Tochimilco, les conduisirent de nouveau à la liberté. Ils se fixèrent alors à Acatzitzintlan, qu'ils appelèrent Mexicalzingo,

du nom de leur dieu de la guerre. Une antique tradition annonçait comme terme de leur course le lieu où ils apercevraient un aigle perché sur un nopal (1), dont les racines se fesaient jour au travers des crevasses d'un rocher. Ce phénomène ayant frappé leurs regards dans un des flots qui s'élevaient au N.-E. de la colline de Chapoltepec, dans la partie occidentale du lac de Tezcuco, ils y fondèrent le teocalli ou teopan, depuis appelé le grand
1325. temple de Mexitli.

Ce temple, autour duquel fut bâtie la nouvelle cité de Tenochtitlan, ainsi nommée de Tenochques, autre désignation de la race mexicaine, était de bois, comme le temple le plus ancien de la Grèce, celui d'Apollon à Delphes, si bien décrit par Pausanias. La ville, depuis connue sous le nom de Mexico, devint bientôt la plus considérable du nouveau monde. Le peuple qui l'habitait, fut d'abord, comme les autres tribus de l'Amérique, sans rois, gouverné durant la paix et conduit pendant la guerre par ceux que leur sagesse et leur valeur faisaient respecter; mais comme il arrive partout

(1) Ou figuier à cochenille.

où la puissance et le territoire s'étendent, la suprême autorité tomba entre les mains d'un seul homme. Un vieillard fut chargé de l'installer. En le plaçant sur le trône, il fit un discours touchant et instructif sur les devoirs de la royauté; et cet usage, qui n'était pas une simple formule, a toujours subsisté chez les Mexicains.

Ce premier monarque ne fut pas dévoré de l'amour des conquêtes. Il se contenta de défendre ses sujets des entreprises de leurs voisins. Plus jaloux de leur bonheur que d'une gloire qu'il eût acquise au prix de leur sang, il consacra les quarante années de son règne à embellir leur séjour, à perfectionner leurs lois, à hâter la marche de leur civilisation. Il laissa de nombreux enfans, et ne voulut pas se choisir parmi eux un successeur. « Ce droit, disait-il, appartient à la nation. Vouloir lui donner un souverain, c'est la priver de sa liberté naturelle (1) ».

La nation reconnaissante éleva sur le trône un de ses fils, qui se montra le digne héritier

(1) D'Acosta, *hist.* Clavig, *Historia di Messico*. Anquetil.

des vertus de son père. Voyant ses états menacés par le cacique de Tezcuco, le plus implacable et le plus dangereux ennemi des Mexicains, il résolut, en épousant sa fille, de détourner l'orage qui les menaçait : l'alliance des deux souverains fut le gage de la tranquillité des deux peuples.

Le troisième monarque de Tenochtitlan s'appliqua à consolider la paix, qui lui avait été léguée par ses prédécesseurs. Son règne ne fut pas moins heureux ; mais, après lui, vint un guerrier turbulent et ambitieux, qui soumit les nations voisines, et fit cruellement sentir à la sienne les inconvéniens que pouvait entraîner le droit d'élection entre les mains du corps entier de la noblesse. Aussi fut-il décidé que le choix du souverain appartiendrait désormais à six électeurs seulement, à deux rois voisins et tributaires, et à quatre princes du sang.

Cette loi ne produisit pas les fruits qu'on en attendait. Le nouveau roi, nommé Montézuma, ou plutôt Moteuczoma 1er établit, il est vrai, des tribunaux et des censeurs chargés de surveiller les mœurs de son peuple, mais lui-même fut un tyran hautain, cruel, soupçon-

neux, traitant la nation avec arrogance, la ruinant par ses exactions, enlevant les enfans à leurs mères pour faire des filles ses concubines et pour sacrifier les garçons sur l'autel des dieux. Cette dernière coutume n'était pas au reste nouvelle chez les Mexicains; mais jusqu'alors les prisonniers de guerre avaient été presque les seuls qu'on eût immolés. A Montézuma 1er appartient la gloire d'avoir cherché des victimes parmi ses propres sujets.

Ahuitzolt, huitième roi du Mexique, employa ses trésors à accroître sa capitale, à encourager l'industrie, à rendre ses peuples heureux. A la place du temple de bois dont nous avons parlé, il en fit construire un de pierre, qui, plus tard, excita la surprise et l'admiration des conquérans. C'était un monument pyramidal de 37 mètres de haut, situé au milieu d'une vaste enceinte de murs. On y remarquait cinq grandes rangées de pierres, comme dans plusieurs pyramides de Sakharah, et principalement dans celle de Meidoum. Il était parfaitement orienté, comme tous ceux d'Égypte et d'Asie. Sa base avait 97 mètres; vu de loin, il formait un énorme cube, sur lequel s'élevaient de petits autels surmontés de 1486.

dômes de bois. Ces dômes étaient à 54 mètres du sol. Il est aisé de voir, par ces indications, combien le teocalli de Tenochtitlan avait d'analogie avec l'antique monument de Babylone, que Strabon appelle le mausolée de Belus, et qui était simplement une pyramide dédiée à Jupiter Belus. Ni l'un ni l'autre n'étaient des temples dans l'acception que nous donnons à ce mot, d'après les idées qui nous ont été transmises par les Grecs et les Romains. Tous les édifices consacrés aux divinités mexicaines formaient des pyramides tronquées. Cette opinion est confirmée par les grands monumens de Teotihuacan, de Cholula, et de Papentla, qui se sont conservés jusqu'à nos jours, et qui indiquent ce que furent les temples moins considérables de Tenochtitlan et de Tezcuco. Au haut des teocallis, étaient placés des autels abrités, comme dans les masses pyramidales dont les vestiges se rencontraient autrefois jusques dans l'Arcadie. Le mausolée conique de Caliste, dont parle Pausanias, était couvert d'arbres, et servait de base à un petit temple de Diane. On ignore quels matériaux avaient été employés à la construction du teocalli de Tenochtitlan. Autour de la cathédrale

qui a été bâtie sur ses ruines, on a trouvé des pierres sculptées enfouies à plus de 10 mètres de profondeur. Peu de nations ont remué d'aussi lourdes masses que les Mexicains. La pierre du calendrier et celle des sacrifices qu'on voit sur la grande place, ont 8 à 10 mètres cubes. La statue colossale de la déesse Teoyaomiqui qui est enterrée sous un des vestibules de l'Université, a deux mètres de haut et trois de large. Cependant il y a tout lieu de croire que l'extérieur de la pyramide tronquée était d'argile revêtue d'une pierre spongieuse et légère, puisqu'après la reddition de la place, il n'a fallu ni beaucoup de temps, ni de grands travaux pour la faire disparaître. Il y a sans doute aussi de l'exagération dans la description qu'en ont faite les auteurs espagnols, et ce teocalli ne méritait pas certainement les éloges qu'ils lui ont donnés, mais sa forme pyramidale et sa grande ressemblance avec les anciens monuments de l'Asie méritent de fixer notre attention. (1).

Une autre construction, qui fit plus d'honneur à Ahuitzolt, parce qu'elle fut plus utile à son peuple, est celle d'un aquéduc, depuis

(1) Humboldt, L. III.

Coyohuacan jusqu'à Tenochtitlan. Placés sur deux lacs, l'un salé, l'autre bourbeux et saumâtre, réduits à l'eau de puits, imprégnée de ces mauvaises qualités, les Mexicains étaient obligés d'aller chercher des eaux potables au dehors de leur territoire. Pour obvier à ces inconvéniens, le monarque généreux rapprocha, pour ainsi dire, des sources qui se trouvaient éloignées. Il fit percer des montagnes, exhausser des vallées, cacher des conduits dans le flanc des chaussées, et fit voir, aux habitans étonnés, des rivières entières d'eaux salubres, coulant dans leur ville.

Les écrivains espagnols ont commis une grave erreur, en nous dépeignant ces premiers monarques du Mexique comme des despotes, n'ayant d'autres lois que leur volonté suprême. Nous découvrons, dans une foule de faits, des traces de réglemens et de coutumes faites pour circonscrire le pouvoir de la couronne. A chaque pas, nous rencontrons la noblesse mexicaine, opposant ses droits et ses priviléges, comme autant de barrières à l'usurpation des souverains. Ce corps formait le premier ordre de l'état; ses membres étaient en grand nombre; il y en avait trente du premier rang, ayant cha-

cun, dans sa juridiction et sous sa dépendance, environ cent mille citoyens, parmi lesquels trois cents nobles d'une classe inférieure. Le territoire dépendant des chefs de Tezcuco et de Tacuba égalait presque, en étendue, le district particulier du monarque. Chacun exerçait sur ses vassaux une autorité absolue; il leur imposait même des taxes, selon son bon plaisir; mais plusieurs en même temps payaient tribut à l'empereur, comme à leur seigneur suzerain; et tous, au premier signal de guerre, devaient suivre son étendard, et lui amener un nombre d'hommes proportionné à l'étendue de leurs domaines.

Tous les nobles étaient décorés de titres d'honneur particuliers, dont quelques-uns passaient du père au fils comme les terres, tandis que d'autres étaient attachés à certaines fonctions, ou conférés à vie comme distinctions personnelles. La plus grande partie du peuple de Tenochtitlan vivait dans un état fort abject. Les *Mayèques*, qui en formaient une portion considérable, étaient de véritables instrumens de culture, attachés à la glèbe. Ils ne pouvaient changer de résidence sans la permission de leur seigneur, et passaient d'un propriétaire à

un autre, avec les terres sur lesquelles ils se trouvaient. D'autres Mexicains étaient réduits à l'état plus humiliant encore de la servitude domestique, et exposés à toutes ses rigueurs; on pouvait les tuer, sans encourir aucune peine. Les hommes libres eux-mêmes se voyaient sans cesse exposés à l'arrogance des nobles, qui les regardaient comme des êtres d'une nature inférieure; il ne leur était pas permis de porter les mêmes vêtemens qu'eux, ni d'habiter des maisons semblables aux leurs; ils ne les approchaient jamais qu'avec les marques du plus profond respect; en présence du souverain, ils se tenaient les yeux baissés et n'osaient le regarder en face. Les seigneurs eux-mêmes si jaloux de leurs droits et si disposés à les défendre, n'étaient admis à son audience que pieds nuds, avec des habits fort simples, dans une posture si humble qu'elle allait presque jusqu'à l'adoration. Ces hommages des inférieurs aux supérieurs étaient réglés avec une étiquette si pointilleuse et si exacte, qu'elle avait influé sur le génie de la langue, et s'était, pour ainsi dire, incorporée avec elle. Cette langue abondait en formules de respect et d'humilité. Les tournures de phrases

employées entre les individus des basses classes auraient été des insultes dans la bouche d'un homme du peuple s'adressant à une personne d'un rang élevé; en ajoutant à un mot, la syllabe *zin* ou *azin*, il devenait une expression respectueuse dans la bouche d'un subordonné. Lorsqu'avec son égal on voulait se servir du mot *père*, on disait *talt*, mais un inférieur disait *taltzin*. Un prêtre parlant à un autre prêtre l'appelait *téopiaque*; un *mayèque* l'eut appelé *téopixcatzin*. Les verbes eux-mêmes étaient soumis à ce creuset de politesse; et de leur terminaison dépendait le plus ou moins d'égards qu'on voulait exprimer (1).

On trouve dans cette esquisse les principaux traits du gouvernement féodal dans sa plus excessive rigueur; son esprit et ses principes produisirent, dans le nouveau monde, les mêmes effets que dans l'ancien. L'autorité des souverains fut extrêmement limitée; le pouvoir réel demeura entre les mains des nobles qui en abusèrent trop souvent. C'était une loi fondamentale de l'état, que le roi ne pouvait décider

(1) Aldama, gram. Mex — Robertson, hist.

aucune affaire importante sans l'approbation du conseil de la première noblesse (1). Il ne pouvait ni déclarer la guerre, ni disposer d'une trop grande partie du trésor public, dont la destination était réglée. La monarchie était élective; le droit d'élection appartenait, comme nous l'avons dit, ou à la totalité, ou à une portion du corps de la noblesse : le choix tombait ordinairement sur un des membres de la famille du dernier roi; mais on avait plus d'égard à la force de l'âge qu'à l'ordre de la naissance, et au mérite qu'au degré de parenté. C'est à cet usage peut-être que les Mexicains sont redevables des rapides progrès de leur civilisation.

Montézuma ou Moteuczoma II, succéda au sage Ahuitzolt; mais bien différent de lui, il détruisit l'ancienne constitution de l'empire, et introduisit à la place un despotisme encore plus rigoureux. Les lois furent méprisées, les priviléges violés, les peuples réduits au plus honteux esclavage. Tant que l'autorité souveraine avait été limitée, elle avait été exercée sans ostentation. Lorsqu'elle s'étendit, sa

(2) Herrera, decad.

magnificence s'accrut; la nombreuse suite de Montézuma, l'ordre, le silence, le respect dont il était environné, la vaste étendue de ses palais et de ceux de ses principaux officiers, le faste qu'il étalait aux yeux de la nation opprimée, semblaient appartenir plutôt à un potentat de la vieille Asie, qu'au chef d'un état de la naissante Amérique.

On a beaucoup parlé de l'immense superficie de son empire; et cependant il est prouvé aujourd'hui que ses limites sur la côte orientale étaient les fleuves de Huasacualco et de Tuspan, et sur la côte occidentale, les confins de Soconusco et le port de Zacatula. Une grande partie des montagnes était occupée par les Otomies, nation féroce, formée des débris des premiers habitans de la contrée. Les provinces du nord et de l'ouest étaient possédées par les Chichimecas et d'autres peuplades de chasseurs. Toutes ces nations ne reconnaissaient point le sultan de Tenochtitlan. Dans la plaine elle-même, ainsi qu'au milieu de ses états, plusieurs villes, plusieurs provinces n'avaient jamais subi le joug. Tlascala, située à vingt-une lieues de cette capitale, était une république indépendante et ennemie. Cholula, quoique plus

voisine, ne fut soumise que peu de temps avant l'arrivée des Espagnols. Tepeaca, éloigné de trente lieues de Mexico, était un état séparé, gouverné par ses propres lois. Mechoacan, enfin, dont les frontières n'étaient qu'à quarante lieues, formait un royaume puissant, et célèbre par son implacable inimitié pour les Mexicains. Ces peuplades ennemies circonscrivaient l'empire, dont elles menaçaient sans cesse l'existence.

L'ancienne cité de Tenochtitlan ou Mexico, était située dans une grande plaine environnée de montagnes assez hautes pour que son climat fût doux et sain, quoique sous la zône torride. Toutes les eaux qui descendaient des hauteurs, se rassemblaient dans différens lacs communiquant les uns avec les autres. Sur quelques îles jetées dans cette petite mer, s'élevait la capitale ornée d'une multitude de teocallis, semblables à des minarets, environnée d'une verdure éternelle, et recevant à chaque heure dans ses rues des milliers de barques qui venaient y apporter l'abondance et la joie. On y arrivait par des chaussées de pierre et de terre, d'environ trente pieds de large. Comme les eaux inondaient la plaine dans la saison des pluies, ces chaus-

sées s'étendaient fort loin. Celle de Tlacopan (Tacuba) était d'un mille et demi, celle de Tepejacac (Guadeloupe), de trois milles, celle d'Iztapalapan, de six mille. A chaque chaussée, il y avait des ouvertures de distance en distance, par lesquelles les eaux passaient d'un côté à l'autre; et sur ces ouvertures, des madriers couverts de terre, qui servaient de ponts. La construction de la ville n'était pas moins remarquable. Dans aucune autre partie de l'Amérique, on ne voyait un aussi grand nombre de temples et de palais. Mais les demeures du peuple, généralement malpropres, ressemblaient aux huttes des autres Indiens; elles étaient basses, étroites, construites avec de la terre et des branches d'arbres, n'ayant d'autres meubles que quelques vases de terre. Comme chez les sauvages, plusieurs familles habitaient sous le même toit, sans appartemens séparés. Cependant ces cabanes étaient alignées avec art dans des rues spacieuses et larges, baignées par des ruisseaux, traversés par des ponts, ornées de trotoirs pour la commodité des passans. On voyait dans la ville plusieurs places immenses, entr'autres celle du marché, qui pouvait contenir quarante à cinquante mille hommes. Les Espa-

gnols ne s'accordent pas sur la population de Tenochtitlan. Peu accoutumés à cette sorte de calculs, et exagérant toujours pour exalter le mérite de leurs conquêtes, ils l'ont portée depuis soixante mille jusqu'à un million cinq cent mille âmes : nous ne croyons pas commettre une erreur, en la supposant trois fois plus grande au moins que celle de la ville actuelle.

Lorsque l'on compare le Mexique et le Pérou avec les autres parties de l'Amérique, on est tenté de regarder ces deux empires comme des états parvenus à un haut degré de civilisation. Au lieu de petites tribus indépendantes, toujours en guerre, tirant leur subsistance des bois et des marais, étrangères aux lois et à l'industrie, sans subordination, sans gouvernement régulier, nous trouvons, au Mexique, des nations nombreuses, soumises à un seul souverain et rassemblées dans des villes, une législation occupée de la subsistance et de la sûreté des citoyens, une religion établie, l'empire des lois reconnu, et un petit nombre d'arts cultivés avec plus ou moins de bonheur.

L'ordre et la régularité régnaient dans la police intérieure; le roi exerçait sur ses vassaux immédiats une juridiction entière, civile et

criminelle; chaque département avait ses juges, dont la religion était incorruptible. On subvenait à la dépense publique par des taxes sur les terres, sur les richesses, sur les denrées exposées dans les marchés publics. Ces droits, quoique considérables, n'étaient pas arbitraires; ils étaient fixées sur des bases sagement calculées. L'usage de la monnaie étant inconnu dans ce pays de l'or et de l'argent, les impôts se payaient en nature; ils étaient déposés dans des greniers publics, d'où l'empereur les retirait pour alimenter sa nombreuse suite durant la paix, et pour entretenir ses armées pendant la guerre. Le petit peuple, qui ne possédait ni terre ni commerce, payait sa part en travaux.

Le droit de propriété, inconnu ou borné chez la plupart des sauvages, était établi chez les Mexicains. Il y avait propriété foncière et usufruitière, territoriale et mobilière. Les unes et les autres se transmettaient par échange, vente ou succession; tout homme libre avait une propriété en terre, dont il devait hommage à son seigneur. La possession en était quelquefois pleine et entière, transmissible par héritage, quelquefois attachée à

un office et se perdant avec lui. A certains districts était concédée une certaine étendue de terre, proportionnée au nombre de familles. Ces terres étaient cultivées par toute la communauté. On en portait le produit dans un magasin, et on l'y partageait entre les familles, suivant leurs besoins respectifs. Aucun membre de cette espèce de communauté, nommée *calpullée*, mot indien synonime d'association, ne pouvait aliéner sa portion de territoire; elle restait indivisiblement attachée à l'entretien de sa famille. Ce partage du sol intéressait chaque individu au bien général, et liait son bonheur à la prospérité publique (1).

L'agriculture était très-bornée. Quelques légumes, le maïs, le cacao, voilà à quels produits elle se réduisait. L'imperfection de ce grand art tenait à plusieurs causes : au penchant du peuple à l'oisiveté, à la défectuosité des instrumens aratoires et au manque d'animaux domestiques. Les poules d'Inde, les canards, les lapins, et une espèce de petits chiens, étaient les seuls qu'ils connussent.

A une époque où la poste n'était pas encore

(1) Herrera, decad. Torquemada, mond. ind.

en usage dans la vieille Europe, un peuple sortant de la barbarie avait établi des courriers publics, disposés par relais, pour faire passer les nouvelles d'une partie de l'empire à l'autre. Un certain nombre d'hommes étaient employés régulièrement à nétoyer les rues, à les éclairer par des feux allumés à d'égales distances, et à y faire la garde pendant la nuit.

Les efforts d'une nation nouvelle excitent notre admiration, quand nous comparons les obstacles qu'elle a eu à surmonter avec la faiblesse de ses moyens. Les Mexicains connaissaient peu l'usage des métaux; et cependant ils avaient des maçons, des tisserands, des orfèvres, des peintres, qui, après un long apprentissage, et par un effet de cette patience naturelle aux Américains, produisaient, avec de grossiers outils, des ouvrages peu remarquables, il est vrai, si on les compare aux chefs-d'œuvre de notre industrie, mais bien supérieurs aux informes essais des nations sauvages découvertes jusqu'alors. Leurs bijoux en or et en argent, beaucoup trop vantés par les conquérans, ne sont que des représentations informes d'objets communs, et de fi-

gures d'hommes et d'animaux, sans vérité et sans grâce. Leurs peintures n'offrent pas plus d'intérêt en elles-mêmes; et le style égyptien le plus sec et le plus roide a encore plus d'élégance : mais elles excitent à juste titre la curiosité du philosophe, quand il les considère comme le dépôt des annales du pays, les monumens de ses lois, le souvenir de ses principales révolutions. On y trouve les événemens d'un règne depuis l'avénement d'un monarque jusqu'à sa mort, les progrès d'un enfant depuis sa naissance jusqu'à l'âge viril. La marche des arts est lente et progressive. La peinture conduit insensiblement à l'hiéroglyphe, au symbole allégorique, à des signes arbitraires, à un alphabet qui peint le discours. Les tableaux mexicains indiquent que l'esprit n'agit pas différemment. La partie y représente le tout; les villes conquises y sont reproduites sous la forme d'une maison; et pour les distinguer entre elles, divers emblêmes sont assez adroitement employés. On n'y voit qu'une seule tentative pour retracer des objets privés d'une forme sensible, c'est dans la désignation des nombres. Ils avaient inventé pour cela des signes de pure convention, à l'aide desquels

ils comptaient les années du règne de leur monarque, et les sommes payées au trésor public. Un cercle représentait l'unité. On le répétait pour exprimer les petits nombres. Des marques particulières désignaient les nombres plus élevés, depuis vingt jusqu'à huit mille. La courte durée de l'empire du Mexique ne leur a pas permis d'avancer plus loin dans cette route, qui conduit l'homme, de la peinture laborieuse et compliquée des objets réels, à l'admirable simplicité de l'écriture alphabétique (1).

Les Mexicains divisaient l'année en dix-huit mois chacun de vingt jours, formant un ensemble de trois cent soixante jours; mais ayant observé que le soleil ne fesait pas sa révolution tout entière dans cette période, ils avaient ajouté à leur calendrier cinq jours, qu'ils employaient uniquement à se réjouir. Tous les travaux cessaient, le commerce était interrompu, la justice suspendue, la religion elle-même oubliée. On ne songeait qu'au plaisir. Le commencement de l'année était fixé au premier jour du printemps. Il eût peut-être été mieux placé en automne (2).

(1) Herrera, dec. Robertson, hist.
(2) Solis, hist. Anquetil, précis.

Suivant une ancienne tradition mexicaine, au bout de chaque cinquante-deuxième année, le monde était en grand danger de périr; ils disaient adieu au soleil en sanglotant, se disposaient à mourir sans faiblesse, brisaient leurs meubles comme désormais inutiles, éteignaient leurs feux, et couraient toute la nuit comme des frénétiques; mais aux premiers rayons du crépuscule, voyant que rien n'était changé autour d'eux, ils commençaient à respirer, le visage tourné vers l'orient. Enfin le soleil s'élançait dans la voûte céleste, et dès lors leur joie ne connaissait plus de bornes; l'air retentissait du bruit des instrumens, on chantait des hymnes, on se félicitait d'avoir échappé à un si grand danger, on courait acheter de nouveaux meubles, on se précipitait dans les temples pour remercier les dieux.

La religion, qui n'occupe pas une grande place dans la tête d'un sauvage qui n'a pas une idée fort claire d'une puissance suprême, et dont les rites sont simples et peu nombreux, était chez les Mexicains établie et consolidée par un système régulier. Elle avait ses temples, ses prêtres, ses victimes et ses fêtes. L'extravagance de la plupart de leurs cérémonies

religieuses ne peut servir d'argument contre leur civilisation. Les nations les plus civilisées ne conservent-elles pas des systèmes de superstition entés sur les absurdes traditions de leurs fondateurs ? Au milieu de leurs cruautés et de leurs indécences, ils reconnaissaient un dieu créateur, conservateur et bienfaisant. La langue mexicaine n'avait point de termes pour exprimer ce souverain maître de toutes choses; et le peuple montrait qu'il croyait à son existence, en levant les yeux au ciel avec vénération. Quoiqu'ils accordassent tout pouvoir à cet être suprême, ils ne concevaient pas qu'il pût être partout; mais ils croyaient que, pour gouverner l'univers, il avait sous lui des divinités subalternes, qui se manifestaient aux hommes, quand ils en avaient besoin. Après ce dieu puissant et ses adjoints, ils adoraient le soleil, la lune, l'étoile du matin et la mer. Huitzilopochtli était le plus grand génie visible: c'était le protecteur éternel de l'empire et l'effroi de ses ennemis; il portait des dards à la main, pour signifier qu'il punissait les méchans; son trône était incrusté de crânes et d'ossemens humains, emblêmes de son autorité sur la famine et sur la peste.

Comme on le voit, la superstition, dans le culte Mexicain, se montrait sous un aspect sombre et terrible. Les divinités étaient environnées d'épouvante et armées de vengeance; on les représentait sous les formes les plus propres à inspirer l'horreur. Les temples étaient décorés de figures de serpens et de tigres; la crainte remplaçait la dévotion; les jeûnes, les mortifications, les souffrances poussées aux excès les plus atroces, étaient les moyens le plus fréquemment employés pour appaiser la colère des dieux; rarement on approchait leurs autels sans les teindre de sang; de toutes les offrandes, les sacrifices humains leur paraissaient être les plus agréables à la divinité. Une pareille religion dévouait à une mort cruelle tous les prisonniers de guerre; ils étaient immolés solennellement: plonger le couteau sacré dans le sein des victimes, arracher le cœur des entrailles palpitantes, l'offrir tout fumant à l'idole, en exprimer le sang noir sur elle, tel était le privilège honorable du grand prêtre et quelquefois de sa famille. Le cœur et la tête des victimes appartenaient aux dieux; le guerrier qui s'était emparé du prisonnier, emportait le corps pour s'en repaître avec ses enfans et ses amis.

Le mariage avait un rite public. Le prêtre interrogeait les futurs époux sur leurs inclinations réciproques, leur faisait une exhortation paternelle, et nouait un coin du voile de la femme avec le vêtement de l'homme, symbole de l'union qu'ils contractaient. Il les accompagnait ensuite dans leur cabane, leur faisait faire à sa suite sept fois le tour du foyer domestique, et s'asséyait avec eux à sa douce chaleur. Il y avait des dépôts publics, pour recevoir et conserver les stipulations. Le divorce dépendait de la volonté des deux époux; le mari se chargeait des garçons, et la femme des filles; il leur était défendu, sous peine de mort, de se rejoindre, quand ils s'étaient quittés.

Le nouveau né était porté au temple avec beaucoup de solennité, et placé sur l'autel. Le prêtre faisait un discours sur les misères de la vie; si l'enfant était mâle, on lui mettait dans la main une épée ou un ustensile mécanique, selon la profession du père; les filles recevaient toutes, sans distinction, une espèce de quenouille et de fuseau; après quoi, on tirait, avec des épines, du sang des parties secrètes du nouveau né, quel que fût son sexe; et on le plongeait dans l'eau, en prononçant des paroles magiques.

batailles. Il institua en leur faveur plusieurs ordres militaires ; il y avait des chevaliers de l'Aigle, du Tigre et du Lion, ainsi nommés parce qu'ils portaient la figure de ces animaux sur leurs vêtemens. Une distinction plus honorable encore, et à laquelle les nobles seuls étaient admis, consistait en un ruban rouge nouant les cheveux, et duquel pendaient des glands dont le nombre augmentait avec les actions d'éclat. La guerre était non-seulement le chemin de la gloire, mais encore celui des dignités. C'est par elle que les plébeïens s'élevaient à la noblesse, et que les nobles parvenaient aux premières charges de l'état. Cette nation, qui ne déposait presque jamais les armes, cherchait surtout dans les combats à faire des prisonniers, qu'on n'échangeait pas. On les égorgeait tous sans miséricorde, et l'on se nourrissait de leur chair. Souvent, les principaux guerriers se couvraient de la peau de quelqu'une de leurs victimes, et dansaient dans les rues et dans les places publiques en célébrant leurs exploits et leur victoire (1). Les quatre grands conseillers de l'empire étaient distingués par des titres

(1) Herrera. decad. — Gromera, chroniq.

atroces, bien dignes d'un peuple qui s'abreuvait de sang : le premier s'appelait *le prince de la lance mortelle;* le second, *le pourfendeur d'hommes ;* le troisième, *le buveur de sang ;* le quatrième, enfin, *le geôlier de la maison noire.*

La justice était sommaire ; et, comme ils ne connaissaient pas l'écriture, les procès ne traînaient pas en longueur. L'accusateur et le coupable comparaissaient à la fois avec leurs argumens et leurs témoins, et l'affaire se terminait dans une seule séance ; ils n'avaient pas de lois écrites, l'expérience des vieillards en tenait lieu. Les crimes étaient punis et les vertus récompensées avec le même empressement ; les attentats qui entraînaient la peine de mort, étaient l'homicide, le vol, l'adultère, et la plus légère atteinte au respect dû à la religion et au monarque ; le même châtiment frappait les ministres qui dilapidaient le trésor public, ou qui opprimaient le peuple.

L'empire possédait tous les moyens de soigner l'éducation des enfans. Il y avait des écoles publiques pour les gens du peuple, et des collèges pour les jeunes Mexicains d'une naissance plus relevée. Les maîtres étaient fort respectés ; et souvent on les appelait au minis-

tère; comme possédant plus de lumières que les autres citoyens; les jeunes nobles, formés à tous les exercices du corps, étaient envoyés à l'armée, pour s'y essayer pendant une campagne; on leur faisait porter leur bagage comme aux simples soldats, tant pour les endurcir aux travaux guerriers, que pour les façonner à la subordination et à l'obéissance; cette première campagne finie, il leur était permis de se retirer et de prendre un autre état.

Les Mexicains étaient presque généralement nus; ils avaient le corps peint de différentes couleurs; des plumes ombrageaient leur tête; des sandales protégeaient leurs pieds; quelques ossemens et de petits ouvrages d'or pendaient à leur nez et à leurs oreilles. Le vêtement des femmes consistait à une espèce de chemise à demi-manches, qui descendait jusqu'aux genoux et était ouverte sur la poitrine. Le grand nombre de tresses de cheveux formait leur principale parure. L'empereur et les grands de l'état n'étaient distingués du peuple que par une pièce de coton carrée, peinte avec plus ou moins d'art, et nouée sur l'épaule droite.

Le palais du prince et la demeure des nobles étaient assez étendus et bâtis en pierre, mais

dans leur construction il n'y avait ni solidité, ni élégance. L'habitation de l'homme du peuple ne pouvait être élevée au-dessus du rez-de-chaussée, ni avoir des fenêtres. L'intérieur était revêtu de nattes et éclairé par des torches de bois de sapin, bien que la cire et l'huile ne fussent pas rares. Quelques bottes de paille et des couvertures de coton formaient le lit du propriétaire et de sa famille. Pour sièges, on n'avait que de petits sacs pleins de feuilles de palmier; mais l'usage voulait que de préférence on s'assit à terre, surtout pour manger. La nourriture, où la viande entrait rarement, était peu variée et peu délicate; la plus ordinaire était le maïs en pâte, ou préparé avec divers assaisonnemens; on y joignait des herbes qui n'étaient pas trop dures et qui n'avaient pas de mauvaise odeur. Leur meilleur breuvage était le cacao délayé dans l'eau chaude et assaisonné de miel et de piment. Quant aux liqueurs fortes, elles étaient si rigoureusement défendues, que, pour en boire, il fallait la permission du gouvernement. On ne l'accordait qu'aux vieillards et aux malades; seulement à l'époque des solennités et dans les travaux d'utilité publique, chacun en obtenait une mesure propor-

tionnée à son âge. L'ivrognerie était regardée comme le plus odieux des vices ; on rasait publiquement celui qui s'en rendait coupable.

Il semblait qu'avec de pareilles institutions et des mœurs aussi austères, ce peuple ne dût jamais être vaincu : nous allons voir cependant cette valeur sauvage tomber devant la tactique ingénieuse de Cortez.

LIVRE II.

Expédition de Grijalva. — Découverte de la Nouvelle-Espagne. — Premières nouvelles de Montézuma. — St.-Jean de Ulua. — Expédition de Fernand Cortez, ses forces; combat de Tabasco; apparition de saint Jacques; Marina. — Premiers ambassadeurs de Montézuma. — Fondation de la Vera-Cruz. — Cortez brûle ses vaisseaux. — Tlascala et Cholula. — Duplicité de Montézuma. — Il reçoit les Espagnols avec beaucoup d'égards. — Leur entrée dans sa capitale.

Vingt-six ans s'étaient écoulés depuis que Colomb avait conduit les Européens dans le Nouveau-Monde. Ce temps avait été mis à profit par les Espagnols. On les avait vus successivement reconnaître toutes les Antilles, naviguer le long de la côte orientale de l'Amérique, depuis la rivière de la Plata jusqu'au golfe du Mexique, et s'assurer que le continent s'étendait sans interruption de ce côté; décou-

vrir la vaste mer du Sud, qui promettait la réalisation de tant d'espérances, enfin, porter leurs investigations jusques sur les plages désertes de la Floride. S'ils n'avaient pas poussé leurs courses plus loin vers le nord, d'autres nations s'étaient chargées de ce soin. Les Anglais avaient visité l'Amérique septentrionale, depuis le Labrador jusqu'au golfe du Mexique; et les Portugais, en cherchant à diminuer la distance qui les séparait des Indes orientales, s'étaient jetés dans les mêmes parages et avaient reconnu les mêmes régions. Ainsi l'on avait exploré presque le Nouveau-Monde, depuis son extrémité septentrionale jusqu'au 35e degré au sud de l'équateur; mais les pays qui s'étendent de là à l'extrémité méridionale de l'Amérique, le grand empire du Pérou, et les vastes domaines soumis au puissant monarque du Mexique, n'avaient pas été encore découverts.

1511. Diégo Vélasquez, qui s'était rendu maître de Cuba, en conservait le gouvernement, comme député de Diégo Colomb, dont il cherchait à secouer l'obéissance. Sous son administration, cette île devint florissante. Comme c'était la plus occidentale de celles que fréquentaient les

Espagnols, les pilotes de cette nation, en faisant voile vers l'ouest, reconnurent, à peu de distance, une contrée remarquable par son étendue, par sa fertilité et par le commencement de civilisation des peuples qui l'habitaient. On en avait retiré quelques ornemens d'or, de peu de valeur il est vrai, mais d'un travail assez soigné, comparativement au degré d'industrie des Indiens. La vue de ces bagatelles réchauffa l'amour des découvertes et les espérances romanesques des aventuriers castillans. Vélasquez, témoin de ces bonnes dispositions, résolut de les mettre à profit. Il arma à ses frais quatre navires dont il donna le commandement à Grijalva, jeune homme de mérite et de courage, en lui enjoignant d'observer les pays, d'essayer des échanges avec les naturels, et de fonder une colonie dans quelque position avantageuse. Deux cent quarante volontaires 1518.
se rangèrent sous ses ordres; et, le 8 avril 1518, l'expédition partit de Saint-Iago-de-Cuba. Après avoir touché à l'île de Cozumel et à Potochan, elle aperçut au loin, sur une côte fort étendue et qui semblait délicieuse, d'innombrables peuplades et des édifices en pierre. L'admiration grandissant les objets, chacun

désignait à son voisin, des tours, des clochers, des temples et des villes. Un soldat ayant prétendu que cette région ressemblait à la mère-patrie, ce mot passa de bouche en bouche; et le nom de *Nouvelle-Espagne* fut donné, d'une voix unanime, à ces parages inconnus. Le cabinet de Madrid s'en sert encore aujourd'hui pour désigner le Mexique.

Arrivée à l'embouchure du Tabasco, l'expédition reconnut, à la sonde, que les deux plus petits navires seuls pouvaient remonter le fleuve. En conséquence, les gens de guerre s'y embarquèrent, et les deux autres bâtimens furent laissés à l'ancre. Grijalva et ses compagnons rompaient avec peine le courant, lorsqu'à peu de distance, ils aperçurent un nombre considérable de pirogues chargées d'Indiens, et, sur le rivage, des bandes inquiètes qui semblaient se préparer au combat. Le chef espagnol ordonna à ses gens de ne faire aucune démonstration hostile. D'un autre côté, la vue de ces étrangers, dont la couleur était si différente, et dont les vêtemens paraissaient si extraordinaires, la marche de ces masses qui les portaient, tout frappait les indigènes d'un étonnement qui les rendait immobiles et silen-

cieux. Grijalva en profite, pour s'élancer à terre; ses amis le suivent; l'étendard de Castille est arboré; deux jeunes sauvages, pris à Potochan, et baptisés depuis sous les noms de Melchior et de Julien, sont dépêchés aux indigènes. Des communications s'établissent entr'eux et les Espagnols. Ces derniers en reçoivent divers fruits qu'ils ne connaissaient pas, des plumes de diverses couleurs, de légers vêtemens de coton, et quelques figures de bois recouvertes d'or; ils offrent en échange des bagatelles d'Europe, et se remettent à la voile.

Grijalva poursuivit son voyage, découvrant de nouvelles terres et de nouveaux peuples. Il mit pied à terre à l'ouest de Tabasco, à l'embouchure d'un fleuve qu'il nomma le Fleuve des Drapeaux, à cause du grand nombre d'Indiens qui en couvraient les rives, agitant des drapeaux blancs en signe de paix. Ils y furent accueillis comme des êtres au-dessus de l'humanité; les naturels brûlèrent devant eux un encens de gomme copale, et leur firent offrande de ce qu'ils avaient de plus précieux. Trois chefs s'approchèrent de Grijalva; mais les interprètes de Potochan, ne connaissant pas leur langue, tout ce que le commandant

Espagnol en put savoir, c'est qu'ils étaient sujets d'un puissant monarque, nommé Montézuma, dont les domaines, riches en or et en argent, s'étendaient fort avant à l'ouest et au nord. L'expédition ne s'arrêta que six jours dans ces parages; mais ce court espace de temps lui suffit pour contracter avec ce peuple des échanges, dont le résultat ne s'éleva pas à moins de quinze mille piastres. De là elle toucha à une île appelée l'île des Sacrifices, parce que, dans un grand édifice de pierre, on y trouva d'horribles idoles, et sur des gradins environnans, six ou sept cadavres dont les entrailles étaient encore fumantes. Elle aborda ensuite à une autre île, qui n'était séparée de la terre ferme que par un canal, dans lequel les navires étaient à l'abri. On l'appela Saint Jean, du nom du saint à la fête duquel elle fut découverte, et de celui du chef de l'expédition. Un Indien, à son aspect, ayant laissé échapper le mot *ulua*, ce second nom fut ajouté au premier. L'île de St.-Jean-de-Ulua, alors peu étendue, sablonneuse, souvent inondée, possède aujourd'hui le port le mieux fortifié la Nouvelle-Espagne.

Un des vaisseaux de l'expédition fut dépé-

ché de ce lieu à Cuba, avec une relation circonstanciée de ces découvertes, et les richesses qu'on avait acquises en trafiquant avec les naturels. Après son départ, on suivit la côte jusqu'à la rivière de Panuco, le long d'un pays riche, fertile et peuplé. Les officiers de Grijalva, peu satisfaits de quelques frivoles prises de possession qui n'étaient pas plus avantageuses pour eux que pour la couronne de Castille, demandaient à grands cris l'établissement d'une colonie qui leur offrît une toute autre stabilité; mais, depuis cinq mois, les navires tenaient la mer; les vivres étaient épuisés ou corrompus par la chaleur du climat; plusieurs soldats et marins avaient perdu la vie, un plus grand nombre étaient en danger de la perdre. Le pays devant lequel on croisait était habité par des hommes courageux, et gouverné par un puissant monarque, qui pouvait les rassembler au premier péril. Etablir une colonie, c'était exposer inutilement l'existence d'une foule de braves Espagnols. Grijalva le sentit, et reprit le chemin de Cuba, où il arriva le 26 octobre, six mois après en être parti. Vélasquez, ravi d'un succès qui surpassait ses espérances, n'avait pas attendu le retour de Grijalva,

pour dépêcher en Espagne une personne chargée d'y porter les riches productions des contrées découvertes, et de solliciter du monarque un surcroît d'autorité, qui lui permît d'en entreprendre la conquête. Il commença, en même temps, à préparer un nouvel armement proportionné à l'importance et aux dangers de l'entreprise qu'il méditait. Il se servit de l'influence que lui donnait sa place de gouverneur, pour engager les principaux colons à embrasser le service militaire. Une foule de soldats, brûlant de se signaler, vinrent se ranger sous ses drapeaux. Il était plus difficile de trouver un chef capable de diriger l'expédition. Si son succès dépendait d'un grand courage et d'un grand talent, la tranquillité de Vélasquez était tout entière attachée à la soumission et à la docilité de l'homme qu'il emploierait. Son esprit flottait indécis, lorsque Amador de Larez, trésorier de Cuba, et André Duero, son secrétaire, lui proposèrent le jeune alcade de St.-Iago, qui, fort heureusement pour l'Espagne, fut accepté.

Il se nommait Fernand Cortez, et était né en 1425, à Medellin, petite ville de l'Estramadure. Son père le destinait à la jurisprudence;

mais voyant combien sa vocation pour les armes était prononcée, il consentit à l'envoyer hors de sa patrie en qualité de volontaire. A son arrivée à St.-Domingue, le gouverneur Ovando, son parent, l'employa dans plusieurs places honorables et lucratives. Il suivit Vélasquez à la conquête de Cuba, et s'y distingua tellement, qu'il en obtint une ample concession de terres et d'Indiens. Cortez joignait à une activité infatigable, cette mâle franchise, apanage ordinaire du soldat, et cet art si difficile de gagner la confiance et de gouverner l'esprit des hommes. Sa prudence toujours calme et réfléchie dans la conception d'un plan, sa vigueur toujours ferme et opiniâtre au moment de l'exécution, s'alliaient merveilleusement à tous ces dons de la nature qui séduisent le vulgaire et qui commandent le respect, à une figure intéressante, à une adresse extraordinaire dans les exercices militaires, à une constitution robuste, capable de supporter les plus rudes travaux. A peine fut-il revêtu de ses fonctions, qu'il employa son crédit à déterminer ses amis à le suivre. L'argent que lui procura la vente de ses terres et de ses Indiens, fut consacré à l'achat de munitions de guerre

et à l'équipement d'officiers peu fortunés. La popularité qu'il s'acquit par cette généreuse conduite, parut déplaire à Vélasquez et provoquer sa jalousie. Cortez vit l'orage qui se formait. Il résolut de s'y soustraire, en hâtant les préparatifs de son départ; et le 18 novembre, il mit à la voile.

Il ne fut pas plutôt parti, que Vélasquez se repentit de lui avoir confié l'expédition. Deux fois il envoya l'ordre de l'arrêter, d'abord à la Trinité, ensuite à la Havane, où il rassemblait ses soldats; et deux fois l'adroit capitaine échappa à la haine du gouverneur, par l'affection de l'armée, qui prit hautement son parti. Cortez, déterminé à reconnaître tous les lieux visités par Grijalva, se porta directement à l'île de Cozumel, où il passa la revue de toutes ses forces. La flotte ne consistait qu'en onze bâtimens, dont le plus grand, honoré du nom de vaisseau amiral, n'était que de cent tonneaux; trois autres étaient de 70 à 80, et le reste se composait de barques sans ponts. Sur cette flotte étaient embarqués 617 hommes dont 508 soldats, et 109 matelots et ouvriers. Les soldats étaient partagés en 11 compagnies selon le nombre des vaisseaux. Chaque com-

pagnie obéissait à un capitaine, qui commandait en même temps le navire sur lequel elle était embarquée. Cortez dirigeait en personne le vaisseau amiral. Francisco de Orozco, officier formé dans les guerres d'Italie, avait le commandement de l'artillerie. Le premier pilote de l'expédition était Antoine Alaminos, qui avait rempli les mêmes fonctions durant le voyage de Grijalva, et qui connaissait parfaitement ces parages. Comme l'usage des armes à feu était encore récent en Europe, il n'y avait, dans cette troupe, que treize soldats armés de mousquets, trente-deux, d'arquebuses, et le reste, d'épées et de piques. Ils avaient des cottes d'armes de coton piqué, à l'épreuve des flèches américaines, seize chevaux, dix petites pièces de campagne et quatre fauconneaux (1). C'est avec cette troupe, plus digne du nom d'escorte que de celui d'armée, qu'un chef audacieux s'avançait contre un monarque dont les domaines étaient plus étendus que ceux du roi d'Espagne, et qui n'avait qu'à proférer un mot pour mettre sur pied des armées innombrables. L'enthousiasme religieux se joignait

(1) B. Diaz.

à la soif de la rapine. Sur l'étendard de cette poignée d'aventuriers, on lisait cette devise : « *Suivons la croix; sous ce signe, nous vaincrons.* »

Lorsque Cortez parut sur les côtes du Mexique, la surprise qu'avait causée le débarquement de Grijalva sur un point de ce vaste empire, n'était pas encore dissipée. On ne s'entretenait que de ces étrangers extraordinaires, dont la figure, les armes, les vêtemens étaient si différens de ceux du pays. L'éloignement augmentait ce que leur apparition avait de merveilleux pour ces enfans de la nature. A Tenochtitlan, on se les représentait comme des géans tombés du ciel, ou nés de l'écume de la mer. Il existait, chez ce peuple, une tradition universelle qui lui présageait un fléau destructeur, que lui apporterait une race de conquérans vomie par les régions orientales. Était-ce le vague souvenir de quelque ancien bouleversement, ou seulement un faux présage répandu à dessein par les prêtres, pour tenir la populace sous le joug, et la faire agir au gré de leurs caprices? Quoiqu'il en soit, cette nation superstitieuse n'avait pas plutôt appris la descente de Grijalva et de ses compagnons, qu'ils

les avait regardés comme les instrumens destinés à accomplir la fatale révolution qui menaçait le Mexique. Leur prompt départ dissipa ses alarmes ; mais lorsque les voiles de Cortez brillèrent à leur tour sur l'horizon, l'ordre de repousser la force par la force avait été envoyé aux gouverneurs des provinces les plus éloignées ; des vedettes, chargées d'éclairer les mouvemens de l'ennemi, avaient été distribuées sur toute la côte ; et l'on n'attendait plus, dans tout l'empire, que le signal des combats.

Cortez aborde à Tabasco, se flattant d'y être aussi bien accueilli que Grijalva. Son espoir fut trompé. A peine sa petite armée eut-elle mis pied à terre, que plus de quarante mille Indiens fondirent sur elle des hauteurs voisines. Il y eut des endroits où le poids seul de la masse pouvait écraser les Espagnols, qui se trouvaient hors d'état de charger leurs armes et de faire usage de leurs épées ; mais l'artillerie placée avantageusement, et l'irruption subite des chevaux au milieu de cette foule de gens nus, y eurent bientôt jeté le désordre. Le carnage fut terrible ; tout ce qui résista fut massacré ; mais après la victoire,

Cortez traita humainement les prisonniers. Il fit porter au cacique des paroles de paix. Cette conduite, de la part d'un vainqueur qui lançait la foudre, étonna le chef indien, accoutumé à se nourrir de la chair des vaincus. On se fit des présens réciproques. Le cacique envoya au général d'abondantes provisions de bouche, des vêtemens de coton, un peu d'or et vingt femmes esclaves, habiles à faire le pain de maïs : ce qui fut une très-grande ressource pour l'armée.

Il s'en trouva une, parmi elles, qui s'attacha aux Espagnols. Elle reçut au baptême le nom de Marina. Fille d'un puissant cacique, par une suite d'évènemens singuliers, elle était tombée, dès sa plus tendre enfance, au pouvoir des Mexicains ; de nouveaux hasards l'avaient conduite à Tabasco, avant l'arrivée des Européens. Frappés de sa figure et de ses grâces, ils la distinguèrent. Cortez lui donna son cœur, et lui inspira une passion très-vive. Dans de tendres embrassemens, elle apprit bientôt le castillan. Cortez, de son côté, connut l'étendue de l'esprit, la fermeté de caractère de son amante ; et il n'en fit pas seulement son interprète, mais encore

son conseil. Elle eut une grande influence sur les événemens du Mexique (1).

Au combat de Tabasco, les Espagnols ne perdirent que deux hommes; mais ils eurent un grand nombre de blessés. On attribua généralement cette victoire à saint Jacques, patron de la Castille. Il combattait, disait-on, à la tête des troupes, et les animait au carnage des idolâtres. Goméra, chapelain de Cortez, à son retour dans sa patrie, est le premier qui ait parlé de cette apparition miraculeuse. B. Diaz, qui assistait au combat, flottant entre sa crédulité superstitieuse et sa véracité naturelle, dit à cette occasion : « J'avoue que nous devons toutes nos victoires à notre seigneur Jésus-Christ, et qu'à cette bataille, le nombre des Indiens était si considérable que, si chacun d'eux eût seulement jeté une poignée de terre, nous eussions été tous ensevelis. Il se peut que la personne que Goméra dit être apparue sur un cheval gris-pommelé, ait été monseigneur l'apôtre saint Jacques ou monseigneur saint Pierre, et qu'il ne m'ait pas été permis de le distinguer, parce que j'étais un trop grand pé-

(1) Raynal, Hist. phil.

cheur. Toutefois je me souviens parfaitement d'avoir vu, au fort de la mêlée, Francisco de Morla, un de nos officiers, monté sur un pareil cheval (1). »

La victoire de Tabasco avait semé l'effroi dans le Mexique. La renommée grossissait les exploits des Castillans. On racontait des merveilles de cette poignée d'hommes moitié chevaux, qui détruisaient tout sur leur passage, et qui, du fond d'un tube d'airain, soufflaient la foudre et la mort. Pilpatoë et Teutilé, le premier gouverneur, le second commandant général de la province, envoyèrent demander à Cortez dans quel but sa flotte s'approchait de la côte, et lui offrir, comme représentans et sujets du grand Montézuma, empereur du Mexique, les secours nécessaires à la continuation de son voyage. Cortez les remercia, et leur dit qu'il abordait chez eux avec les sentimens de la plus franche amitié, que les propositions qu'il avait à faire étaient d'une grande importance pour le prince et l'état, mais que c'était seulement devant le gouverneur et le commandant général qu'il pouvait

(2) B. Diaz, hist.

s'expliquer. Le lendemain matin, sans attendre de réponse, il débarque ses troupes, ses chevaux, son artillerie, choisit une position facile à défendre, y construit des baraques et en fait un camp retranché. 1519.

Le jour suivant, Pilpatoë et Teutilé se rendirent au quartier des Espagnols, avec une nombreuse suite. Cortez les reçut, environné de ses officiers et de ses soldats. L'office divin fut célébré par l'aumônier de la flotte, en présence des Indiens, que le général castillan désirait frapper par la majesté des cérémonies. Après ce préliminaire, vint le repas, qui fut assaisonné de tous les agrémens qu'on put imaginer. Quand il fut question de la réponse, Cortez prit un air sérieux, et dit qu'il était venu comme ambassadeur de don Carlos d'Autriche, monarque de l'est, et qu'il était chargé de propositions d'une telle importance, qu'il ne pouvait les communiquer qu'à Montézuma lui-même. Il demandait, en conséquence, d'être conduit devant lui sans perte de temps. Les Mexicains ne purent lui cacher la peine que leur faisait une demande qu'ils prévoyaient devoir être fort mal accueillie de l'empereur, dont l'esprit était rempli d'in-

quiétudes, depuis l'apparition des Européens sur ses côtes. Mais avant d'entreprendre de dissuader Cortez, il s'efforcèrent de gagner sa bienveillance, en mettant à ses pieds leurs présens, qui consistaient en étoffes de coton fort belles, en plumes de diverses couleurs, en ornemens d'or et d'argent d'un travail fort curieux. Cette vue, loin de contenter l'avidité des Espagnols, ne fit que l'accroître ; ils brûlaient déjà de conquérir un pays qui produisait de semblables richesses. Cortez écouta à peine les deux chefs indiens, et leur répéta qu'il voulait une audience de l'empereur. Pendant l'entrevue, des artistes peignaient, sur des toiles de coton, les vaisseaux, les soldats, les armes, les chevaux. Cortez, apprenant que ces tableaux, seule écriture des Mexicains, devaient être envoyés à Montézuma, voulut lui faire connaître mieux encore la discipline de ses troupes et la force de leur artillerie. A un signal donné, les trompettes du camp sonnèrent la charge ; les fantassins et les cavaliers s'ébranlèrent, le canon fit entendre sa redoutable voix. Le silence et l'étonnement avaient accueilli les manœuvres; mais au bruit des foudres de guerre, plusieurs Indiens s'enfuirent, d'autres tombèrent de

frayeur. Les peintres se trouvèrent dans un grand embarras pour retracer des objets aussi nouveaux pour eux. Après avoir peint le feu sortant des canons, pour faire comprendre l'effet terrible de l'explosion, ils indiquèrent comme tremblans les arbres dont ces redoutables machines étaient environnées.

Des courriers furent dépêchés sur-le-champ à l'empereur, pour lui porter les tableaux et lui faire le récit de l'arrivée des Espagnols. Cortez y avait joint quelques curiosités d'Europe, de peu de valeur. Montézuma, naturellement faible et superstitieux, se rappelle la tradition sacrée; il tremble, il hésite, il fait sacrifier aux dieux. Puisant enfin un reste de courage dans les conseils de ses prêtres, il envoie à Cortez de magnifiques présens, comme témoignages de l'amitié qu'il veut conserver avec le roi son maître; mais il lui réitère qu'il ne peut consentir à ce que des troupes étrangères s'approchent davantage de sa capitale, ou même à ce qu'elles séjournent plus long-temps dans ses domaines. Tenochtitlan était à cent quatre-vingts milles du camp espagnol. Peu de jours suffirent cependant pour y faire parvenir la réponse du monarque. Les officiers mexicains, sachant com-

bien elle était contraire au vœu du général, ne crurent pas devoir la lui signifier, avant d'avoir fait de nouveaux efforts pour l'adoucir. Ils lui offrirent donc les présens qu'envoyait l'empereur, et qui étaient portés par cent Indiens. Leur magnificence effaçait tout ce que les Espagnols avaient vu jusqu'alors. Pour les faire mieux ressortir, on les étala sur un terrein tapissé de nattes. Ils consistaient en étoffes de coton, si belles qu'elles égalaient les soieries les plus délicates; en tableaux représentant des animaux, des arbres, et d'autres objets, avec des plumes de diverses couleurs; en deux plats de forme circulaire, l'un d'or massif, offrant l'image du soleil, l'autre d'argent, retraçant la configuration de la lune; en bracelets, colliers, anneaux et autres bijoux d'or; enfin, en boîtes remplies de perles, de pierres précieuses et de grains d'or non travaillés. Cortez, ayant reçu ces présens avec plaisir, les Mexicains jugèrent le moment favorable à la manifestation des volontés de leur maître; et pour adoucir ce qu'elles avaient de trop sévère, ils alléguèrent la difficulté des chemins, les dangers à craindre de la part des nations sauvages qui se trouvaient sur leur passage, et toutes les autres raisons qu'ils

purent imaginer. Le général les écouta froidement, et leur déclara ensuite qu'il ne pouvait reparaître devant son souverain, sans avoir été admis à l'audience du prince qu'il était venu visiter de sa part. Les Mexicains, surpris de tant de résistance, et effrayés de la guerre dont ils étaient menacés, firent promettre à Cortez qu'il n'exécuterait pas ses menaces, jusqu'au retour d'un nouveau courrier, qu'ils allaient envoyer à l'empereur.

Il s'agissait de recevoir les Espagnols avec confiance et amitié, ou de les traiter en ennemis. Le salut de l'état semblait exiger ce dernier parti. L'empire mexicain, qui comptait plus d'un siècle d'existence, s'étendait l'espace de plus de cinq cents lieues de l'orient à l'occident, et de plus de deux cents du septentrion au midi. Il était riche, fertile et bien peuplé; la nation, guerrière; le pouvoir du monarque, illimité; le revenu de ses états, incalculable. Si Montézuma fût tombé alors sur cette poignée d'étrangers, campés le long d'une plage stérile et mal saine, malgré l'énergie de leur courage, malgré la supériorité de leurs armes, c'en était fait de ces aventuriers audacieux. Cette décision vigoureuse était celle que le monarque devait

prendre : son caractère l'y portait ; son devoir la lui commandait. Lorsqu'un nouveau courrier vint lui apprendre que Cortez persistait dans son refus, on crut un instant que, malgré ses terreurs, il allait se montrer digne du trône. Dans un transport de colère, naturel à un prince orgueilleux, et qui ne connaît pas d'obstacles, il menaça de sacrifier aux dieux les insolens étrangers qui osaient braver sa puissance ; mais ses craintes, ses incertitudes reprirent bientôt le dessus. Il consulta de rechef les prêtres qui, au lieu d'agir, furent d'avis d'envoyer à Cortez un nouvel ordre de quitter le pays, accompagné fort imprudemment de nouveaux présens plus considérables que les premiers, et propres seulement à engager les Espagnols à hâter leur marche vers le centre de l'empire.

Le général répondit à Teutilé, qui lui intimait ce commandement : « Un des principaux objets de mon ambassade est d'extirper de ces lieux l'idolâtrie qui y règne, et d'y établir à la place la religion chrétienne, qui est la seule voie du bonheur éternel. Venu d'un pays si éloigné, pour des affaires qui intéressent ma religion et ma conscience, je ne puis me dispenser de continuer mes efforts pour obtenir une

audience. » Le Mexicain, à ces mots, tressaillit de colère, et sortit avec des regards et des gestes qui exprimaient la surprise et le ressentiment. Le lendemain, les vivres, dont le camp était chaque jour abondamment pourvu, cessèrent d'y affluer; aucun des Indiens qui le fréquentaient en grand nombre, ne parut. On s'attendait à l'ouverture des hostilités. Les esprits timides en parurent effrayés; les partisans de Vélasquez en murmurèrent. Diego de Ordaz, l'un d'eux, fut chargé par ses camarades de presser le général de retourner à Cuba, pour y ravitailler la flotte et y recruter l'armée. Il s'acquitta de sa mission, avec toute la grossièreté d'un soldat. Cortez l'écouta sans s'émouvoir, sembla se rendre à ses désirs, et ordonna que l'armée fut prête, le jour suivant, à se rembarquer.

A cette nouvelle, les aventuriers s'indignent et menacent; les émissaires de Cortez se joignent à eux, la fermentation devient générale, tout le camp demande le général. Il paraît. Les aventuriers lui déclarent qu'ils ne partiront point, et que, s'il n'a pas le courage d'exécuter les plans qu'il a conçus, ils se choisiront un autre général. Cortez, charmé de

cette ardeur, déclare qu'il n'a donné l'ordre d'embarquement que dans la ferme persuasion que c'était le vœu de l'armée; mais que, puisqu'elle est toujours animée de ce courage qui sied au soldat espagnol, il va reprendre son prémier plan avec une ardeur nouvelle, et la conduire en même temps à la gloire et à la fortune. Cette déclaration est accueillie par des acclamations et des cris de joie.

Pour ne pas laisser à ce zèle le temps de se refroidir, Cortez s'occupa sur-le-champ du soin d'assurer un abri à ses vaisseaux, et de fonder un port qui pût lui servir d'asile, en cas de revers. On lui reprocha d'avoir mal choisi l'emplacement; mais en avait-il à sa disposition un plus favorable? Il nomma la nouvelle colonie Véra-Cruz, parce qu'on y aborda le vendredi-saint. Il y établit un conseil, composé d'alcades, de corrégidors, de procureurs, et de tous les officiers de la hiérarchie castillanne, choisis parmi ses créatures les plus dévouées. Leurs nominations furent dressés au nom du roi seul, sans aucune mention de Vélasquez. Après l'installation de l'assemblée, ayant fait demander la permission de s'y présenter, il y parut avec une contenance respec-

tueuse, et prononça un discours plein d'art et de finesse. Il fit observer au sénat que les magistrats dont il se composait, étant appelés à représenter le souverain, et lui ne pouvant garder le commandement, après avoir reçu du gouverneur de Cuba l'ordre de s'en démettre, il croyait de son devoir de déposer entre leurs mains le titre en vertu duquel il l'avait exercé jusqu'alors, afin qu'ils le confiassent à celui qu'ils en croiraient le plus digne; tout dévoué à sa patrie, il promettait de servir avec le même zèle, comme simple soldat, et de prouver à ses compagnons de guerre que, quoique habitué à commander, il savait aussi obéir.

A ces mots, il déposa sa commission sur la table du conseil; et, après avoir baisé son bâton de commandant, il le mit entre les mains du président, et se retira. Cette comédie avait été préparée par les amis du général. On accepta sa démission; mais sur-le-champ il fut élu, d'une voix unanime, premier magistrat de la colonie et chef de la force armée. Sa nouvelle commission lui fut délivrée, au nom du roi de Castille, avec les pouvoirs les plus étendus, en attendant la ratification du souverain. L'acte

d'élection fut ensuite communiqué aux soldats, qui l'accueillirent avec enthousiasme.

Les partisans de Vélasquez se récrièrent contre un acte qu'ils qualifiaient justement d'illégal. Cortez, pour étouffer la sédition naissante, s'empara des trois chefs Ordaz, Escudero et Vélasquez de Léon, et les envoya sur la flotte, les fers aux pieds. Ce seul acte de sévérité prévint la révolte. Les mutins furent bientôt mis en liberté; et Cortez gagna si bien leurs cœurs, que désormais, dans les occasions les plus délicates, ni leur liaison avec le gouverneur de Cuba, ni le souvenir de ce traitement, ne purent les détacher de lui. L'or du Mexique ne fut pas, dit-on, étranger à ce résultat et à beaucoup d'autres (1).

Dans le voisinage du camp espagnol, se trouvaient deux peuplades appelées Cempoalla et Chiahuitzla (2). Les habitans, sujets du Mexique, souffraient impatiemment le joug, et haïssaient si fort Montézuma, qu'ils ne sou-

(1) B. Diaz, hist.

(2) Robertson appelle improprement la seconde Quiabislan.

piraient qu'après le moment de leur délivrance. Cortez vit avec joie que le grand empire était désuni, et le chef détesté. Il en augura bien pour la conquête, reçut les Indiens avec amitié, et leur promit sa protection. Il importait à ses projets de les confirmer dans l'opinion que lui et ses compagnons étaient des êtres d'une nature supérieure. Cette assurance les portait à braver le pouvoir de l'empereur, au nom duquel ils avaient jusqu'alors été accoutumés à trembler. Des officiers de Montézuma se présentèrent pour lever le tribut ordinaire, et pour demander un certain nombre de victimes humaines, en expiation de la faute que les habitans de la côte avaient commise en entretenant commerce avec des étrangers : mais les Indiens se saisirent d'eux ; et, après les avoir accablés d'outrages, ils se préparaient à les sacrifier aux dieux du Mexique, lorsque Cortez les en empêcha, en leur témoignant la plus grande horreur pour cette abominable coutume. Ces peuples ne tardèrent pas à conclure une alliance avec les Espagnols, dont ils se reconnurent vassaux. Leur exemple fut suivi par les Totonacas, nation courageuse qui habitait les montagnes voisines. Toutes ces peuplades

offrirent d'accompagner les étrangers à Tenochtitlan.

Depuis trois mois, Cortez était dans la Nouvelle-Espagne, et tout semblait lui présager de brillans succès; mais des germes de mécontentement couvaient dans sa petite troupe, et il ne fallait qu'une occasion pour les faire éclore. L'audacieux général résolut de les étouffer par un trait d'énergie sans exemple dans l'histoire. Quelques soldats doutaient du succès de l'entreprise. « Eh bien! leur dit Cortez, si nous ne triomphons pas, nous mourrons »; et il fit brûler ses vaisseaux. Ainsi, un aventurier, suivi de cinq cents hommes, s'enferme de son plein gré dans un pays ennemi, peuplé de nations puissantes et inconnues; il se prive de tous moyens de retraite, et ne se réserve d'autres resources que la constance et la valeur.

Rien ne retenait plus Cortez; l'ardeur des alliés était au moins égale à celle des Espagnols; une saillie de zèle religieux faillit l'armer contre lui. Sans préambule, sans avoir eu ni le temps, ni la facilité de prouver aux Indiens l'absurdité de leurs superstitions, il ordonne à ses soldats de renverser les autels et de détruire les idoles du principal temple de Cem-

poalla, pour élever à leur place un crucifix et une image de la vierge. Cette violence inspira aux Indiens autant d'étonnement que d'horreur. Les prêtres les excitèrent à la vengeance; mais l'autorité de Cortez était si grande, que tout s'appaisa sans effusion de sang. Il partit de Cempoalla, le 16 août, avec cinq cents hommes, quinze chevaux et six pièces de campagne. Le reste, composé d'invalides et de malades, fut laissé en garnison à la Vera-Cruz, sous les ordres d'Escalante, brave officier, fort attaché au général. Le cacique fournit à l'armée des provisions et deux cents *Tamenès*, Indiens destinés aux travaux les plus rudes, et fort utiles pour traîner l'artillerie et pour porter les bagages, dans un pays dépourvu d'animaux domestiques. Il offrit encore à Cortez un nombre considérable de guerriers; mais celui-ci se contenta d'en prendre quatre cents des plus élevés en dignité, afin de les garder comme autant d'ôtages, qui lui répondraient de la fidélité de leurs concitoyens.

Pour se rendre à Mexico, les Espagnols devaient traverser une république semblable à celles dont nous admirons l'image dans les

souvenirs de l'antiquité : c'était la république de Tlascala. Ce peuple belliqueux, de tous temps ennemi implacable des Mexicains, et anciennement allié des Cempoallans, s'adonnait à l'agriculture, habitait des grandes villes, et faisait une espèce de commerce. Il avait des lois sages, des mœurs sévères, peu de science et beaucoup de vertus. Passionné pour l'indépendance, vindicatif à l'excès, ayant en horreur toute domination étrangère, il était en guerre continuelle, et presque sans communication, avec les états voisins. Un sénat, élu par la nation, commandait aux différens caciques; et ce n'était que d'après ses ordres, qu'ils réglaient les affaires publiques.

Cortez, ne doutant pas que l'intention qu'il proclamait de délivrer les Indiens du joug de Montézuma, lui fit trouver des alliés et des amis chez les Tlascalans, leur dépêcha quatre Cempoallans, des premières familles, pour demander le passage sur leurs terres. Ce message n'eut pas le succès qu'il en attendait. Ces fiers républicains saisirent les ambassadeurs, et se préparèrent à une opiniâtre résistance. Le général, ne voyant pas revenir ses envoyés, ordonna de passer outre ; mais un corps nom-

breux d'Indiens ne tarda pas de se présenter à lui. Leur attaque fut rapide comme la foudre. Quelques Espagnols furent blessés, et deux chevaux tués; cette dernière perte était d'autant plus sensible, qu'elle était irréparable. Cortez vit qu'il fallait redoubler de prudence avec de pareils ennemis. On commença dès lors à mieux choisir ses positions, à ne s'arrêter qu'à propos, et à se fortifier soigneusement à chaque halte. Les républicains étaient innombrables. Leur bravoure, leur persévérance, ne connaissaient pas d'obstacles. On les voyait courir en foule au-devant de la bouche des mousquets. Chacun d'eux lançait, dans les rangs ennemis, une flèche, où se trouvait gravée la grossière image d'un héros d'un pays; il était obligé de la reprendre au milieu de ses adversaires: singulière coutume, qui explique peut-être l'étonnante résistance de ce petit peuple; mais ces flèches armées, ainsi que leurs lances, de pierres pointues et d'os de poissons; leurs piques faites d'un bois aiguisé et durci au feu; leurs épées de bois, si redoutables pour des hommes nus, ne pouvaient pénétrer, ni les boucliers des Espagnols, ni leurs corselets de coton, appelés *escanpiles*. Leurs attaques

étaient encore ralenties et rompues à chaque instant, par le soin qu'il prenaient d'enlever du champ de bataille les blessés et les morts, de peur, disaient-ils, qu'ils ne devinssent, suivant l'usage, la pâture des ennemis. Ce manque de discipline leur fut fatal. Après quatorze jours d'escarmouches continuelles, et trois grandes batailles, le petit bataillon européen n'était pas encore entamé, tandis que des milliers d'Indiens avaient mordu la poussière.

Les Tlascalans, si terribles dans les combats, avertissaient cependant quelquefois les Espagnols qu'ils allaient les attaquer. Sachant que ces étrangers manquaient de vivres, et s'imaginant que la faim seule les chassait de leur pays, ils envoyaient dans le camp de grandes provisions de volailles et de maïs, en les engageant à se bien nourrir, parce qu'ils dédaignaient d'assaillir un adversaire affaibli par la faim, qu'offrir de pareilles victimes aux dieux était leur manquer de respect, et que, pour leur part, ils craignaient que des hommes trop maigres ne fussent plus bons à manger (1).

(1) Herrera, décad. — Gomera, chroniq.

Voyant cependant qu'aucun Espagnol ne tombait dans leurs mains, après tant de combats, ils commencèrent à croire que ces étrangers étaient des êtres d'une nature supérieure. Les prêtres, consultés, eurent recours aux sacrifices, aux cérémonies magiques, et répondirent qu'ils étaient enfans du soleil, produits par la vive chaleur de cet astre dans la région de l'est; que, pendant le jour, soutenus par l'influence des rayons paternels, ils étaient invincibles; mais que, durant la nuit, privés de sa flamme vivifiante, ils se flétrissaient comme les fleurs des champs, et devenaient semblables aux autres hommes (1).

Soumis à cet avis du ciel, les Tlascalans, contre leur habitude, se disposèrent à attaquer dans la nuit. Mais ils furent prévenus : les sentinelles castillanes, ayant remarqué chez eux un mouvement extraordinaire, en firent part au général. Dans un moment, les troupes s'armèrent, sortirent du camp et dispersèrent les Indiens. Vaincus de nuit comme de jour, les Tlascalans pensèrent sérieusement à la paix; mais comment la demander à ces hommes

(1) B. Diaz.

calans, fatigués, le conjurèrent de renoncer à ce projet. Surpris, indigné, il allait fondre sur leurs autels, les renverser, et briser leurs idoles, quand le père Barthélemi d'Olmedo, aumônier de l'armée, lui représenta l'imprudence de cette démarche, dans une grande ville, au milieu d'un peuple superstitieux et guerrier. « La religion de Jésus-Christ, dit-il, doit s'établir, non par la violence et par le fer, mais par la persuasion et par les bons exemples. » Dans un siècle où le nom de tolérance était presque ignoré, on est étonné de voir un moine espagnol protéger la liberté religieuse, et improuver la persécution. Son éloquence parvint à leur inspirer l'horreur des sacrifices humains; et il y réussit complettement (1).

Malgré les remontrances de ces peuples, effrayés de la cruauté et de la perfidie de Montézuma, Cortez hâta sa marche vers la capitale de son empire. Il était environné de ses vaillans compagnons, et suivi de six mille Tlascalans, qui, instruits par les Espagnols, formaient une espèce d'armée régulière. De nouveaux ambassadeurs lui étaient députés sans

(1) Robertson, hist.

cesse avec de nouveaux présens. Il recevait les richesses, et congédiait les messagers avec la même réponse. Un jour, ils voulurent l'effrayer et lui dirent : « Sais-tu chez quel peuple tu as mis le pied ? chez un peuple doux comme le Lama pour ses amis, terrible comme la cataracte pour quiconque l'offense. Nous avons des armes, nous sommes nombreux ; le courage ne nous manque pas. Nos montagnes sont pleines d'or, et nos campagnes de soldats. —Amis, s'écrie Cortez, en se retournant vers ses compagnons ; eh ? que demandons-nous de plus ? de grands périls ! de grandes richesses ! Marchons. » Ces mots sont accueillis par des transports de joie.

Montézuma, effrayé de la marche rapide des conquérans, avait augmenté ses sacrifices, redoublé ses conjurations, consulté tous ses devins. Les prêtres témoins des succès des Espagnols, faisaient parler leurs oracles en conséquence, et répétaient au crédule monarque que les Dieux avaient abandonné les Mexicains. « Eh bien, s'écriait-il, que deviendrons-nous, si le ciel combat avec nos ennemis ? Qu'ils viennent ! Qu'ils viennent ! Que la foudre nous écrase ! Il ne nous servirait

pas plus de nous couvrir la tête, que de fuir. »

Que ne peut le découragement sur un esprit frappé! Montézuma n'était ni craintif, ni facile à déconcerter. Il avait donné souvent des preuves de valeur à la tête de ses troupes; maintenant un pouvoir inconnu le retient sur son trône; il n'ose marcher à la rencontre de l'ennemi; il préfère ternir sa gloire, et descendre à l'astuce, ressource ordinaire des faibles et des lâches.

Une nouvelle ambassade annonce au général que l'empereur consent à le recevoir, et que la cité de Cholula, vers laquelle il s'avance, est prête à lui ouvrir ses portes. Cette ville considérable, située à cinq lieues de Tlascala, avait long-temps été la capitale d'un état indépendant. Soumise depuis peu aux Mexicains, elle était regardée comme leur cité sainte et l'asile chéri de leurs dieux. On s'y rendait en pélerinage de toutes provinces, et l'on immolait, dans son téocalli, plus de victimes humaines que dans celui de Tenochtitlan. Montézuma avait choisi ce lieu consacré à des divinités toujours altérées de sang, pour y verser celui de ces étrangers impies, qui osaient

braver leur pouvoir. Les fidèles Tlascalans avaient été campés hors de la ville, sous prétexte qu'on ne pouvait recevoir dans son enceinte un peuple contre lequel on avait si long-temps combattu. Deux de ces braves alliés y pénétrèrent sous un obscur déguisement, et vinrent annoncer à Cortez, qui, au sein d'une brillante réception, était loin de soupçonner le péril dont il était ménacé, qu'on faisait sortir chaque nuit, beaucoup de femmes et d'enfans des premières familles, et qu'on avait versé du sang humain dans le grand temple, signal certain d'une prochaine attaque. Marina apprit d'une femme de condition, qu'on tramait la perte des Espagnols; qu'un corps de troupes mexicaines était caché aux environs de la ville; qu'on préparait des barricades; qu'on creusait des fossés légèrement recouverts, pour y faire tomber les chevaux; qu'au sommet des principaux édifices, on rassemblait des pierres et des traits; qu'enfin l'heure de cet épouvantable carnage allait arriver. Quelques chefs, arrêtés par ordre de Cortez, confirment ces rapports. La rage des Espagnols et des Tlascalans ne connaît pas de bornes. Ils s'ébranlent, ils fondent sur la multitude surprise. Les rues sont jonchées de

morts, le sang ruissèle de toutes parts, les temples sont incendiés, les magistrats et les prêtres qui y ont cherché un asile, périssent dans les flammes et sous les ruines. Cette affreuse boucherie dura deux jours; six mille Cholulans furent massacrés. Cortez relâcha les chefs qu'il avaient fait arrêter, leur reprocha leur trahison, et leur déclara que, sa justice étant satisfaite, il pardonnait l'offense, à condition que tous les citoyens qui avaient quitté la ville, y rentreraient sur-le-champ. Elle se remplit en peu de jours d'habitans, qui, parmi les ruines de leurs temples, rendirent les services les plus vils, à ces mêmes hommes, dont les mains étaient encore teintes du sang de leurs frères (1).

Cette conspiration n'est pas, au reste, la seule que les femmes mexicaines firent échouer; ce n'est pas le seul service qu'elles rendirent aux Espagnols. Plus d'une fois, on les vit guider ces vainqueurs à travers les périls dont ils étaient environnés, leur procurer les vivres dont ils avaient besoin, leur signaler les embûches qu'on leur tendait. Dédaignées par

(1) Robertson, hist.

des hommes qui, pervertissant le plus impérieux des désirs, contrariaient les vues de la nature par une horrible débauche, elles se précipitaient, sans ménagement, dans les bras de ces lubriques étrangers, sans penser qu'ils s'étaient fait des cœurs de tigres, et que leurs mains avares dégouttaient de sang. Tandis que les restes infortunés des nations mexicaines fuyaient le glaive qui les poursuivait, des femmes, jusqu'alors trop négligées, foulant audacieusement les cadavres de leurs enfans et de leurs époux, allaient chercher leurs exterminateurs jusque dans leur propre camp, pour leur faire partager les transports qui les dévoraient. Parmi les causes qui contribuèrent à la conquête du Nouveau Monde, on ne doit pas oublier cette fureur des femmes américaines pour les Espagnols (1).

Cortez s'avançait vers Tenochtitlan, à travers un pays abondant, arrosé de belles rivières, couvert de villes, de bois, de champs cultivés et de jardins. La campagne était féconde en plantes inconnues à l'Europe. On y voyait une foule d'oiseaux d'un plumage éclatant, des ani-

(1) Raynal, hist. ph.

maux d'espèces nouvelles. La nature, différente d'elle-même, n'en était que plus agréable et plus riche. Un air tempéré, des chaleurs continues mais supportables, entretenaient la parure et la fécondité de la terre. On voyait, dans le même canton, des arbres couverts de fleurs et des arbres chargés de fruits. On semait dans un champ le grain qu'on moissonnait dans l'autre. Les Espagnols ne furent point sensibles à ce beau spectacle. Tant de magnificence ne les toucha pas. Ils avaient remarqué que l'or servait d'ornement dans les maisons et dans les temples, qu'il embellissait les armes des Mexicains, qu'il couvrait leurs meubles et leurs personnes. Ils ne voulaient que de l'or (1).

Montézuma avait appris, avec douleur, le fâcheux résultat de la conspiration de Cholula; mais il ne renonça pas pour cela au dessein de se défaire par trahison, des hôtes incommodes qui venaient le braver au sein de son empire. Persistant, au contraire, plus que jamais, dans son astucieux projet, il résolut de creuser leur tombeau dans sa propre capitale, et sortit à leur

(1) Raynal, hist. ph.

rencontre, le sourire sur les lèvres, et la haine au fond du cœur.

Déjà les Espagnols descendaient les montagnes de Chalco, et la vaste plaine de Tenochtitlan se découvrait par degrés à leurs yeux. A la vue de cette campagne, plus riante encore que toutes celles qu'ils avaient parcourues, à la vue de ces champs fertiles, qui se perdaient dans un vague lointain, ils s'arrêtèrent étonnés. Bientôt se déployèrent devant eux ce lac si vaste, ressemblant à une mer environnée de cités florissantes, et cette capitale de l'empire sortant du sein des eaux, parée de temples et de tours. Ce spectacle frappa tellement leur imagination, que plusieurs crurent que c'était la réalisation de tous ces enchantemens enfantés par le délire des romanciers. D'autres s'imaginèrent qu'ils rêvaient (1). Cependant la marche de Cortez ressemblait à celle d'un triomphateur. Les caciques et les gouverneurs, environnés de brillantes escortes, venaient mettre à ses pieds leurs hommages et leurs présens. Il continuait sa route par une des chaussées qui conduisait à Tenochtitlan, mar-

(1) B. Diaz.

chant avec la plus grande circonspection, et faisant observer la plus exacte discipline. Bientôt un millier d'Indiens, parés de plumes et vêtus d'étoffes de coton, parurent et défilèrent respectueusement devant lui. Ils annonçaient l'empereur. Après eux, marchaient deux cents nobles, habillés uniformément, rangés sur deux files, silencieux, les pieds nus, les yeux fixés en terre. Ils étaient suivis d'une troupe plus richement costumée, au milieu de laquelle s'élevait Montézuma, assis sur un trône resplendissant d'or et de plumes de différentes couleurs. Quatre de ses courtisans le portaient sur leurs épaules, tandis que d'autres soutenaient sur sa tête un dais tissu de plumes vertes et d'argent. Devant lui, marchaient trois officiers, avec des baguettes d'or qu'ils agitaient de temps en temps; et à ce signal, les Indiens baissaient la tête et se cachaient le visage. Lorsque les deux peuples furent en présence, Cortez s'élança de cheval, et s'avança avec empressement et respect. Montézuma, de son côté, descendit de sa litière; et s'appuyant sur deux de ses favoris, il s'approcha d'un pas lent et majestueux, tandis que sa suite étendait des étoffes de coton, pour empêcher que

ses pieds ne touchassent la terre. Cortez l'aborda avec une profonde révérence à l'européenne. Le monarque lui rendit son salut, en portant à ses lèvres la main avec laquelle il venait de toucher le sol. Cette cérémonie, qui n'était d'usage chez ce peuple, que de la part d'un inférieur vis-à-vis son supérieur, étonna les Mexicains, et flatta les Espagnols. Montézuma conduisit ensuite Cortez et ses soldats dans les quartiers qui leur avaient été préparés. « Vous êtes maintenant chez vous, leur dit-il, vous êtes au milieu de vos frères. Reposez vous de vos fatigues, et soyez heureux jusqu'à ce que je revienne vous voir. » Le palais donné aux Castillans était un édifice bâti par Ahuitzolt, prédécesseur de Montézuma. Il était environné d'un mur de pierre, flanqué de quelques tours. Le général fit braquer son artillerie sur les différentes avenues, posta des sentinelles, et ordonna qu'une grande partie de ses troupes serait toujours sous les armes, comme si l'on était en présence de l'ennemi.

Le soir, Montézuma vint visiter ses hôtes avec le même appareil; et, après leur avoir fait de magnifiques présens, il dit à Cortez que, selon une ancienne tradition, leurs ancêtres,

arrivés des régions de l'est, avaient conquis le Mexique, y avaient fondé une colonie, et étaient retournés ensuite dans leur patrie, en promettant qu'un jour leurs descendans viendraient visiter leurs frères, reprendre les rênes du gouvernement et réformer les lois; que tout ce qu'il avait appris et vu des Espagnols, ne lui permettait pas de douter qu'ils fussent ces conquérans annoncés par les traditions et par les prophéties; que, dans cette persuasion, il les avait accueillis, non comme des étrangers, mais comme des frères issus du même sang; qu'il les priait de se regarder comme maîtres de ses états, et que ses sujets, comme lui-même, seraient toujours prêts à exécuter leurs volontés et même à les prévenir. »

La réponse de Cortez était embarrassante. Que répondre à un prince qui, sans rien donner, semblait tout offrir? Le général eut cependant l'art d'abonder dans son idée dominante. Il parla avec respect du pouvoir de son maître, le grand roi de Castille, proposa à l'empereur une alliance éternelle avec lui, blâma fortement la religion absurde et cruelle des Mexicains, et finit par déclarer que la destruction de cette impiété et l'établissement de la religion

chrétienne était le principal objet de son voyage.

Le monarque répliqua qu'il acceptait avec reconnaissance l'amitié qui lui était offerte de la part du grand roi de Castille, «mais, ajouta-t-il, tous les dieux sont bons. Les vôtres sont bien dans votre pays, et les nôtres, dans le mien. Laissons-les jouir paisiblement de ce qui leur appartient, et ne troublons ni les uns ni les autres (1). »

(1) Solis, hist.

LIVRE III.

Montézuma poursuit l'exécution de ses projets. — Qualpopoca, l'un de ses généraux, en vient aux mains avec le gouverneur de la Vera-Cruz ; il est vaincu. — Pertes cruelles des Espagnols ; la tête de l'un d'eux envoyée à l'empereur. — Montézuma, arrêté dans son propre palais, et conduit prisonnier au quartier des Européens ; il est un instant chargé de fers. — Exécution de Qualpopoca. — Le monarque devient vassal du roi d'Espagne. — Une saillie de zèle religieux expose encore Cortez. — Arrivée de Narvaez, chargé de lui enlever le pouvoir. — Négociations inutiles, combats. — Cortez, vainqueur, trouve la capitale dans la plus affreuse agitation. — Montézuma est tué par ses propres sujets. — Retraite désastreuse des Espagnols. — Victoire d'Otumba. Renforts. Siège de Tenochtitlan. Revers. Prise de la place. — L'empereur Guatimozin sur des charbons ardens. Parole mémorable. — Le Mexique conquis. — Horribles cruautés des vainqueurs.

Les Espagnols n'étaient pas sans inquiétude

sur leur position. Un concours de circonstances inespérées les avait conduits dans le sein de l'empire ; mais c'était contre l'avis des Tlascalans qu'ils étaient entrés dans la capitale. Ces fidèles alliés n'avaient cessé de leur répéter qu'ils avaient tort de s'abandonner ainsi, sans ressource, à la merci du perfide Montézuma, qui ne les recevait avec tant de pompe que d'après le conseil des prêtres, et afin de les exterminer plus facilement. Ils voyaient clairement que la seule rupture des chaussées rendrait la retraite des Castillans impossible, et qu'alors, privés de nouveaux secours de la république de Tlascala, environnés d'une multitude féroce et superstitieuse, accablés d'une grêle de pierres et de traits, ils n'auraient plus qu'à se couvrir de leurs boucliers et à mourir.

Ces craintes n'étaient que trop fondées. Tandis que l'empereur les comblait, dans sa capitale, de présens, d'égards et de caresses, ses armées manœuvraient sur leurs derrières, pour les séparer de la mer, les cerner de toutes parts et les détruire. Deux Tlascalans, arrivés par des chemins détournés, venaient d'apporter à Cortez de sinistres nouvelles. Escalante,

laissé en possession du gouvernement de la Vera-Cruz, s'occupait, avec ses alliés, à élever les murs de sa cité nouvelle, lorsqu'il apprit qu'un des généraux de Montézuma errait dans les environs, avec une armée formidable, infligeant les peines les plus rigoureuses aux peuplades qui, protégées par les Espagnols, avaient refusé de payer tribut à l'empereur; il se nommait Qualpopoca, et commandait les troupes campées sur les frontières de Cempoala. Les Totonacas, dont le territoire était en proie aux ravages de cette armée, vinrent s'en plaindre au gouverneur, lui demandant son assistance, et offrant de s'unir à lui avec toutes leurs forces. Escalante s'efforça de les consoler, et leur dit qu'il se regardait comme compris dans l'outrage dont ils étaient l'objet. Mais, avant d'employer la violence, il envoya prier le général mexicain de suspendre les hostilités jusqu'à de nouveaux ordres de son empereur; attendu que ce monarque ne pouvait avoir consenti à une pareille attaque, au moment où il recevait dans sa cour les ambassadeurs du grand souverain de l'est. Qualpopoca répondit qu'il connaissait les ordres de son roi, et qu'il savait y obéir; que

si quelqu'un osait s'opposer au châtiment qu'il infligeait à des rebelles, il l'attendait sur le champ de bataille.

Le défi était positif. Escalante assura les Totonacas de sa protection, prit de nouveaux renseignemens sur l'armée ennemie, qu'on lui dit ne pas s'élever au dessus de quatre mille hommes, et marcha à sa rencontre avec deux mille Indiens des provinces envahies, quarante Espagnols, deux arquebuses, trois arbalêtes et deux pièces d'artillerie, seules ressources que put lui fournir la place, qu'il laissa avec une très-faible garnison. Au point du jour, les armées se trouvèrent en présence, et s'attaquèrent avec une égale impétuosité. Malgré la défection subite de la plus grande partie de leurs alliés, le succès des Européens ne fut pas un instant douteux; mais cette victoire leur coûta du sang et des larmes. Escalante fut mortellement blessé, ainsi que sept de ses soldats, parmi lesquels Arguello, homme d'une stature colossale et d'une force peu commune. Terrassé au sein de la mêlée, il ne put être secouru à temps, et tomba au pouvoir des Mexicains. Les autres moururent, au bout de trois jours, des suites de leurs blessures.

cains se retirèrent avec respect. Alors le général, élevant la voix, reprocha au monarque d'avoir trempé dans l'attentat commis par un de ses généraux. Il demanda réparation publique de la mort de ses compagnons et de l'outrage fait au roi son maître. Montézuma confondu protesta de son innocence, et ordonna que sur-le-champ on se saisît de Qualpopoca et de ses complices, et qu'on les conduisît à Tenochtitlan. Cortez répondit que cette assurance le persuadait entièrement; mais qu'il n'en serait pas de même de ses compagnons, et que le seul moyen qu'il eût de les rassurer, était de quitter son palais et d'aller résider au milieu des Espagnols où il serait servi avec toutes sortes d'égards. Montézuma resta muet d'étonnement et d'indignation. « Jamais, dit-il, les princes de mon sang ne se rendent d'eux-mêmes prisonniers. Si j'avais la faiblesse d'y consentir, mes sujets ne le souffriraient pas. » La dispute s'échauffa. Elle durait depuis trois heures, et les officiers espagnols commençaient à craindre que ce retard ne leur devint funeste, lorsque Vélasquez de Léon, jeune homme impétueux s'écria : « Pourquoi tant de paroles ? qu'il marche, ou je lui perce le

cœur. » Marina était présente. Montézuma lui demanda avec inquiétude ce que disait ce jeune emporté. Elle répondit qu'elle connaissait le caractère et les intentions des Espagnols; que, s'il se déterminait à les suivre, il serait traité avec tous les égards dûs à son rang, mais que s'il résistait, cette affaire aurait pour lui des suites funestes. Cette adroite confidence le détermine; il ordonne qu'on prépare ses équipages, appelle ses ministres, et déclare qu'il va passer quelques jours au quartier des Castillans. « Annoncez, dit-il, que c'est volontairement, pour l'intérêt de ma couronne, et pour l'avantage de mon empire. » La douleur se peignait sur tous les visages, on versait des pleurs, on poussait des cris; mais personne ne faisait le moindre mouvement pour délivrer le prince. Il disait, d'un air de gaîté, qu'il allait se divertir avec ses amis les étrangers. La foule remplissait l'avenue du quartier; il la fait disperser, et publie que quiconque occasionnera du trouble, sera, sur-le-champ, puni de mort.

Ce n'était encore là que le prélude des outrages dont le pusillanime monarque devait être abreuvé. Qualpopoca, son fils, et quatre

de ses principaux officiers arrivent dans la capitale chargés de fers. Ils sont lâchement livrés à Cortez par Montézuma lui-même, par Montézuma, le seul auteur du crime dont ils sont accusés. Un conseil de guerre espagnol s'assemble pour les juger. La sentence était prévue; ils sont condamnés à être brûlés vifs, pour avoir exécuté les ordres d'un roi si peu digne de les commander. Cet arrêt est aussitôt exécuté, sur un bûcher formé de toutes les armes amassées dans les arsenaux de l'état; il est exécuté, en présence d'un peuple innombrable, muet spectateur de tant de cruauté. Au moment du supplice, Cortez entre dans l'appartement de l'empereur, suivi d'un soldat qui porte des chaînes. Il s'approche d'un air sévère: « Les condamnés, dit-il au monarque, vous accusent d'être le premier auteur de l'attentat. Expiez votre faute par une mortification personnelle. » Sans attendre sa réponse, il ordonne qu'on lui mette des fers, et sort. Le monarque, qui avait toujours cru sa personne inviolable, exhale sa douleur en longs gémissemens. Ses courtisans, muets d'horreur, se jettent à ses pieds, les baignent de larmes; et soutenant ses fers, ils s'efforcent, avec une tendresse respec-

tueuse, d'en rendre le poids plus léger. L'exécution terminée, on les lui ôte; et ce prince, qui vient de pleurer comme une femme, passe subitement aux transports de la joie la plus indécente, aux bassesses de la plus servile gratitude. Il demeura depuis lors abattu et soumis. 1520.
Les Espagnols, à force d'adresse, lui faisaient croire, ainsi qu'à ses sujets, qu'il jouissait d'une entière liberté. Les ministres venaient tenir conseil comme à l'ordinaire; les courtisans avaient le même accès auprès de lui. Cortez profitait habilement de sa position. Il choisissait quelques-uns de ses compagnons, qu'il envoyait visiter les provinces, accompagnés de Mexicains désignés par le monarque pour leur servir à la fois de guides et de défenseurs. Ils parcoururent de vastes régions, en examinèrent le sol et les produits, distinguèrent les districts qui fournissaient l'or et l'argent, reconnurent les lieux les plus propres aux colonies et s'efforcèrent surtout de préparer les esprits à la domination espagnole. Cortez, de son côté, obtenait du faible Montézuma la destitution des magistrats qui s'étaient fait remarquer par leurs talens et par leur indépendance. Leurs places devenaient la proie de ces hommes

sans énergie, qui, dans tous les gouvernemens, se précipitent au devant de l'esclavage, de quelque part qu'il vienne, pourvu seulement que ses chaînes soient dorées.

Le général espagnol n'avait pas été jusqu'alors sans s'apercevoir combien il lui importait d'être maître des lacs, dans le cas où les Mexicains, secouant le joug étranger, prendraient les armes contre ceux qui le leur avaient imposé, et rompraient les chaussées qui conduisaient à la terre ferme. En entretenant le prince de l'art merveilleux de la navigation, il lui inspira le désir de voir ces palais mouvans qui, sans rames, marchent sur les eaux. On envoya chercher une partie des agrès de la flotte déposés à la Vera-Cruz; on fit couper et préparer des bois. Les charpentiers espagnols eurent bientôt construit deux brigantins, qui furent, pour Montézuma, l'objet d'un amusement frivole, et pour ses hôtes, l'espérance d'un utile secours. Dès lors, les Européens ne permirent pas seulement à l'empereur quelques promenades dans la ville, quelques visites aux principaux temples; il eut encore la faculté de naviguer sur les lacs, et même de chasser sur leurs bords, accompagné d'une faible escorte.

Enhardi par l'ascendant qu'il a pris sur l'esprit de Montézuma, Cortez le presse de se reconnaître vassal du roi de Castille, tenant sa couronne de lui, et s'obligeant à lui payer une redevance annuelle. Les grands de l'empire furent convoqués; le prince leur rappela les prophéties, et leur déclara que les Espagnols étant le peuple désigné par l'oracle, il était résolu à reconnaître les droits de leur souverain sur le Mexique et à mettre son sceptre à ses pieds. Durant ce discours, les soupirs, les sanglots, lui coupèrent plusieurs fois la parole. L'assemblée resta d'abord muette d'étonnement; un murmure d'indignation s'éleva ensuite; et tout semblait présager un dénouement sinistre, lorsque Cortez, se levant avec vivacité, protesta que l'intention du roi son maître n'était pas de priver Montézuma de sa couronne, ni de rien innover dans la constitution de l'Empire. Cette assurance étayée de la crainte qu'inspiraient les Espagnols, et de la soumission qu'affectait le monarque, arracha à l'assemblée son consentement. L'acte de foi et d'hommage fut accompagné de toutes les cérémonies qu'il plut aux Castillans de prescrire, et d'un présent magnifique offert par le prince et par ses sujets.

On fondit l'or et l'argent; et ces métaux, abstraction faite des bijoux et ornemens, montèrent à six cent mille *pesos*. Les soldats attendaient impatiemment le moment du partage. Mais lorsqu'après avoir défalqué de la masse un cinquième pour le roi d'Espagne, un autre cinquième pour le général, le montant des sommes avancées à l'expédition par Vélasquez, Cortez et plusieurs autres, le reste étant distribué aux troupes, y compris la garnison de la Vera Cruz, ils virent que la part de chacun d'eux ne s'élevait pas au-dessus de cent pesos, leur mécontentement ne connut plus de bornes. Plusieurs refusèrent ce qui leur était échu en partage; d'autres accusèrent le chef d'avoir détourné une bonne partie de la somme à son profit. Peut-être ce reproche n'était-il pas sans fondement. Quoiqu'il en soit, le trésor amassé ne répondit pas à l'idée qu'on s'était formée des richesses du Mexique; et l'on ne doit pas s'en étonner, puisque, parmi les Mexicains, l'or et l'argent n'étaient pas comme chez nous la mesure de la valeur des autres marchandises, et qu'on ne les employait qu'en bijoux, en marques de distinction et en offrandes à la divinité. Cependant, ils ne se con-

tentaient pas, comme on l'a prétendu, de les recueillir à la superficie du sol, dans le lit des fleuves et dans les ravins; ils entreprenaient aussi des travaux souterrains, ouvraient des galeries, et possédaient des instrumens pour fendre les rochers (1).

Une démarche téméraire faillit un instant priver Cortez des fruits de son habileté. Il avait obtenu de Montézuma qu'on ne servirait plus de chair humaine sur sa table; mais il entreprit de le déterminer à cesser les sacrifices. Il fit plus. Animé de tout le zèle d'un fervent missionnaire, il le pressa de renoncer à ses faux dieux et d'embrasser le christianisme. Le prince rejeta cette proposition avec horreur. Le général furieux se met à la tête de ses meilleurs soldats, et jure de renverser les idoles du grand temple; mais les prêtres s'arment, le peuple accourt à leur voix, et l'audacieux étranger est forcé de renoncer à son entreprise, après avoir seulement arraché une idole de son piédestal, et l'avoir remplacée par l'image de la vierge Marie.

Les Mexicains avaient souffert, presque sans

(1) M. de Humbold, C. XI, L. IV.

se plaindre, l'emprisonnement de leur roi. Ils trouvèrent qu'il n'existait pas de peine assez forte pour venger l'outrage fait à leurs divinités. Il fallut toute l'adresse de Cortez, pour réprimer les passions que son fanatisme avait soulevées. Guauhtemotzin ou Guatimozin, neveu de l'empereur, profitant de l'effervescence des esprits, entreprit de délivrer son oncle. Il aurait peut-être réussi, si Montézuma, craignant la découverte du complot tramé en sa faveur, ne se fût hâté d'en donner avis à ses geôliers. Le jeune prince, qui était cacique d'une ville importante, fut déposé. On eut grand soin de faire savoir à son successeur, qu'il devait son élévation au chef espagnol.

Les premières craintes passées, l'empereur continuait à avoir de fréquens entretiens avec les prêtres et les grands de l'état. Excité par leurs discours, il fait appeler Cortez et lui dit « que l'objet de son ambassade étant rempli, la volonté des dieux et le désir des peuples exigent qu'il parte avec son armée. » Une semblable proposition, de la part d'un prince aussi pusillanime, annonçait un nouveau complot. Le général répondit sans hésitation qu'il y avait déjà pensé; mais qu'ayant brûlé ses vaisseaux,

il lui fallait le temps d'en construire d'autres. La réponse parut raisonnable. L'empereur envoya à la Vera-Cruz, des ouvriers mexicains pour couper des bois sous la direction de quelques charpentiers espagnols, auxquels Cortez, avec l'apparence d'un grand empressement, donna l'ordre de mettre dans leurs travaux le plus de lenteur possible.

Il lui importait de gagner du temps jusqu'à l'arrivée des officiers qu'il avait dépêchés au roi d'Espagne, pour mettre à ses pieds les productions du Mexique et obtenir la confirmation d'un pouvoir qui n'était pas légal. Tout à coup on lui mande de la Vera-Cruz que dix-huit voiles paraissent à l'horison. Cortez, ne doutant pas que ces vaisseaux portent ses envoyés avec de puissans secours, se livre à une joie immodérée. Mais un nouveau courrier la trouble bientôt, en lui annonçant que cette expédition, qui consiste en quatre-vingts hommes de cavalerie, huit cents hommes d'infanterie dont quatre-vingts mousquetaires, cent-vingt arbalêtriers et douze pièces de canon, a été formée par Vélasquez, et que Narvaez, qui la commande, est chargé de se saisir de lui et de ses principaux officiers, de les envoyer prisonniers

à Cuba, et d'achever la conquête au nom du gouverneur.

Trois soldats, chargés de la recherche des mines de ce district, se joignent aux forces de Narvaez, et, suivant l'artifice bas et grossier de de tous les déserteurs, lui peignent Cortez dans une situation fort difficile. Plein de confiance dans leurs rapports, il envoie l'ecclésiastique Guevara sommer la Vera-Cruz de se rendre. Ce parlementaire s'acquitte si insolemment de ses pacifiques fonctions, que le gouverneur s'empare de lui et de ses compagnons, les fait enchaîner, et les adresse à son général. Cortez sort à leur rencontre, fait tomber leurs fers, condamne la sévérité du gouverneur de la Vera-Cruz, et les comble de présens. Il dut à cette adroite politique la connaissance exacte des forces de Narvaez. Le danger était pressant. Il ne s'agissait plus de quelques milliers d'Indiens à demi-nus, mais d'une armée aussi brave, aussi bien disciplinée, et beaucoup plus nombreuse que la sienne, commandée par un officier intrépide, et agissant au nom et par l'autorité du monarque. Le courage de Cortez n'en fut pas abattu. Voulant cependant tenter la voie des négociations avant d'en venir aux

mains avec des compatriotes, il dépêcha à son rival son aumônier Olmedo, qui n'était pas moins recommandable par sa sagesse que par le caractère dont il était revêtu. Ses propositions furent mal accueillies; et ce ne fut pas sans peine qu'on empêcha Narvaez de le maltraiter, ainsi que ses compagnons. Ceux-ci furent mieux reçus des soldats. Ils apportaient différentes lettres de leurs chefs à d'anciens amis, accompagnées de bijoux, d'anneaux, de chaînes d'or. Il n'en fallut pas davantage pour décider quelques-uns d'entre eux à se prononcer en faveur d'un accommodement. D'autres, par amour du bien public, étaient d'avis qu'il convenait de mettre tout en œuvre pour prévenir une guerre civile, qui ruinerait infailliblement la puissance espagnole dans une contrée où elle était à peine établie. Mais Narvaez ne voulut rien écouter. Un acte public déclara Cortez et ses partisans, rebelles et ennemis de leur pays. Ce général, ayant en vain essayé toutes les voies d'accommodement, se détermina à rentrer en campagne.

En quittant la capitale, il y laissa cent cinquante hommes, sous le commandement d'Alvarado, officier courageux, et respecté des

formant la réserve, de se porter partout où besoin serait. Ce ne fut pas sans difficulté qu'on passa d'abord la rivière des Canoas, grossie par la pluie et les torrens; les soldats avaient de l'eau jusque par-dessus l'épaule. Ils s'avancèrent ensuite silencieusement, sans tambour, sans aucun bruit guerrier, ayant chacun un poignard, une épée et une pique de Chinantla. Narvaez n'avait laissé que deux sentinelles; l'une fut prise; l'autre arriva dans la ville assez tôt pour donner l'alarme; mais on ne crut pas à son rapport. Il ne fallut rien moins que le cri des assaillans, pour prouver que ce n'était pas une chimère. La promptitude de l'attaque fut telle, que le premier peloton, après avoir essuyé une seule décharge, s'empara de l'artillerie et marcha vers la tour. Convaincu, trop tard, de la réalité du danger, Narvaez s'arme à la hâte, et encourage ses soldats. Le second et le troisième pelotons de Cortez soutiennent le premier. Le chef prend les devans, conduit et presse la charge. Ce petit corps présente, avec ses piques, un front impénétrable; il renverse tout et va gagner les portes, lorsqu'un soldat, mettant le feu aux roseaux dont la tour est couverte, force Nar-

vaez d'en sortir. Une pique le blesse à l'œil ; il est terrassé et mis aux fers.

A l'instant, des cris de victoire retentissent ; ceux qui ont accompagné Narvaez dans sa sortie, ne se défendent plus que faiblement. La terreur et la confusion règnent parmi les guerriers qui occupent les deux petites tours du temple. L'obscurité les empêche de rien distinguer. Leur propre artillerie les foudroie. Ces myriades d'insectes lumineux, qui éclairent les nuits du tropique, leur paraissent autant d'ennemis qui s'avancent avec les mèches de leurs arquebuses enflammées. Ils ne prolongent pas davantage une résistance inutile, les soldats obligent les chefs à capituler ; et avant le jour, tous avaient déposé les armes. (1)

Cette victoire coûta deux hommes au vainqueur ; le vaincu perdit deux officiers et quinze soldats. Les compagnons de Narvaez, furent traités en amis et en compatriotes. On leur donna le choix d'être renvoyés à Cuba, ou de suivre le parti de Cortez. Cette dernière offre, appuyée de quelques présens et de beaucoup de promesses,

(1) Herrera, Décad. — Solis, hist. — Diaz, hist.

fut acceptée par tous, à l'exception de quelques créatures de Narvaez. C'est ainsi que Cortez échappa à une perte qui paraissait certaine, et se vit à la tête de plus de mille Européens. Ce serait nier l'évidence, que de prétendre que les trésors du Mexique n'entrèrent pas encore pour beaucoup dans le résultat de cette courte campagne.

Depuis le départ du général, de grands événemens avaient eu lieu à Tenochtitlan; les Mexicains avaient tenu des conciliabules et ourdi des conspirations. Alvarado, au lieu de mettre en œuvre cette adresse au moyen de laquelle son chef savait si bien maîtriser les esprits, attendit la célébration d'une fête solennelle; et tandis que, suivant l'usage, les citoyens les plus honorables formaient des danses dans la principale cour du grand téocali, il s'empara de toutes les avenues, fondit sur cette foule désarmée, dépouilla les chefs de leurs joyaux les plus précieux, et les passa tous au fil de l'épée, à l'exception d'un petit nombre qui réussit à s'échapper par les toits des bâtimens voisins. Tant de perfidie, tant de cruauté allumèrent la rage des Mexicains. Tous s'excitèrent mutuellement à la

vengeance ; aucun d'eux ne craignit de braver le danger qui menaçait le souverain prisonnier des Espagnols, ni celui auquel il s'exposait lui-même en s'armant contre un adversaire si redoutable. La terre semblait enfanter des soldats. On se précipita sur les brigantins, on les mît en pièces, on attaqua les Espagnols dans leurs quartiers, on en tua plusieurs, on en blessa un plus grand nombre. Enfin, on poussait les assauts avec tant de furie, que, malgré leur courage, Alvarado et les siens se voyaient à la veille d'être accablés par la multitude, ou de périr de famine.

Cortez n'eut pas plutôt appris ces sinistres nouvelles, qu'il partit de Cempoalla, suivi de toutes ses forces, avec une rapidité égale au-moins à celle qu'il avait mise à courir au devant de son rival. Deux mille Indiens d'élite le joignirent à Tlascala. En entrant sur le territoire de Tenochtitlan, il s'aperçut que le peuple était bien changé à l'égard des Espagnols, et qu'à l'amitié dont il leur avait donné tant de preuves, avait succédé la haine la plus opiniâtre ; tout fuyait devant lui. Ses yeux cherchaient en vain ces témoignages de respect dont son cœur s'était enivré. Ils ne rencon-

traient que la solitude et le silence; c'était la seule vengeance que cette nation trop simple tirait d'un ennemi qui l'avait tant outragée; peu faite à l'art des combats, elle ne prenait aucune mesure pour sa sûreté. L'expérience ne l'avait pas même éclairée sur la faute qu'elle avait commise en recevant les Européens dans sa capitale; et au lieu de rompre les chaussées pour enfermer Alvarado et arrêter la marche de Cortez, elle laissa ce dernier rentrer paisiblement dans la place, et prendre possession de son ancienne demeure.

Le général espagnol, enivré de son triomphe, non seulement ne rendit pas visite à Montézuma; mais encore il ajouta à cette insulte les expressions du plus grand mépris pour ce prince et pour sa nation. Quelques Mexicains, qui avaient appris un peu de castillan, les rapportèrent à leurs compatriotes. Dès lors le peuple court de nouveau aux armes avec plus de fureur que jamais; et se précipitant sur un détachement considérable qui traversait la ville sans défiance, il le force de se retirer en désordre. Il revient le lendemain, avec toute sa pompe guerrière, attaquer la forteresse. La multitude des assaillans et leurs

cris de rage répandent l'effroi dans les cœurs; vainement l'artillerie, disposée avec régularité et servie avec le plus grand soin, en emporte une foule à chaque décharge; l'impétuosité de ces hommes nus ne se rallentit pas; les uns jettent des grapins de fer au parapet, et suspendus à une corde, reçoivent le coup mortel; d'autres, aussitôt que le canon vient de tirer, se glissent dans l'embrasure, et jusqu'à la gueule de l'instrument fatal; de nouveaux assaillans remplacent ceux qui périssent, et périssant à leur tour, sont à leur tour remplacés par d'autres aussi intrépides et non moins avides de carnage. Cortez, fatigué de ces attaques continuelles, résolut un coup de main désespéré. Les Mexicains, ayant, selon leur coutume, cessé leurs hostilités aux approches de la nuit, il profita de ce temps consacré au repos, pour tenter une sortie à la tête de ses meilleures troupes; mais il trouva l'ennemi préparé. Des renforts lui arrivaient de toutes les provinces. Conduits par leurs nobles et fanatisés par leurs prêtres, ces vaillans guerriers défendaient leurs temples et leurs foyers, sous les yeux de leurs dieux, de leurs femmes, de leurs enfans. Cependant, malgré leur grand

nombre, malgré ce mépris de la mort qui les rendait si terribles, ils ne résistaient pas en plaine aux armes et à la tactique européennes; mais dans les rues étroites, leur supériorité était assurée; et les Espagnols, accablés de flèches et de pierres lancées des toits, étaient contraints de se replier sans cesse. Une multitude prodigieuse de Mexicains avait été passée au fil de l'épée; plusieurs quartiers de la ville étaient devenus la proie des flammes; lorsque les Européens, pressés par des forces toujours renaissantes, rentrèrent dans leur demeure, amenant avec eux 60 blessés, et ayant laissé 12 morts sur leurs divers champs de bataille. Une seconde sortie, entreprise avec des forces plus considérables, ne fut pas plus heureuse ; le général y fut blessé à la main.

Cortez ne pouvait, ni garder sa position, ni tenter une retraite incertaine. Il crut que la médiation de l'empereur calmerait le peuple irrité. Le lendemain matin, au moment où l'attaque allait recommencer, ce faible prince, instrument impassible de sa honte et de l'esclavage de sa nation, parut sur le rempart des Castillans. Il était assis sur un trône d'or; le bandeau royal ceignait encore son front; le

sceptre brillait dans sa main. A cette vue, les Mexicains étonnés gardent un morne silence; ils laissent tomber leurs armes; ils inclinent la tête; ils se prosternent avec respect. Le prince les conjure de calmer leur fureur. Des murmures, des reproches, des menaces se font entendre. Il veut parler encore; une grêle de flèches et de pierres obscurcit l'air; et avant que les soldats espagnols l'aient couvert de leurs boucliers, une pierre le frappe à la tempe et le renverse. Les remords succèdent bientôt à l'outrage. Le peuple s'enfuit, épouvanté de son crime, et redoutant la vengeance des dieux. Les Espagnols portèrent Montézuma dans son appartement; Cortez essaya de le consoler; mais ce fut en vain : il refusa opiniâtrement toute nourriture, arracha l'appareil de sa plaie, et mourut en repoussant avec dédain les efforts de ses ennemis pour lui faire embrasser le christianisme.

Il fallait aux Mexicains un monarque dont la haine pour les Espagnols ne connût pas de bornes; l'unanimité des suffrages décerna le sceptre à Cuitlahuatzin (1). Ce prince signala

(1) Et non Quetlavaca, comme l'écrivent la plupart des historiens, qui semblent se faire

son avénement par la reprise des hostilités. On s'empara d'une haute tour du téocalli, voisin du quartier des étrangers; et l'on y posta les principaux guerriers de l'empire. Aucun Européen ne pouvait plus se montrer sur les remparts, sans être exposé à leurs traits. Cortez charge un détachement de ses meilleures troupes de déloger l'ennemi de cette position importante. Trois fois repoussés, les Espagnols perdent beaucoup de monde. Alors Cortez se fait attacher au bras son bouclier que sa blessure l'empêchait de tenir, et se précipite au fort de la mêlée. Ses compagnons le suivent. Tout cède devant eux. Les Mexicains, repoussés jusqu'au haut de la tour, se réfugient sur la plate forme qui en couronne le faîte. Ce lieu devient le théâtre d'un horrible carnage. Deux jeunes Mexicains, déposant les armes, accourent à lui et embrassent ses genoux. Il les regarde comme des déserteurs supplians; il leur fait signe qu'il leur pardonne; mais plus prompts que l'éclair, ils le saisissent et cherchent à l'en-

un plaisir de défigurer les noms propres. Il était oncle de Quauhtemotzin ou Quatimozin, son successeur.

traîner avec eux. Cortez se dérobe à leurs étreintes, et se retenant à la balustrade, les laisse se précipiter seuls dans l'abîme. Maître de la tour, il la livre aux flammes, et rentre dans ses quartiers pour travailler aux préparatifs de sa retraite.

Elle devenait chaque jour plus urgente. Déjà les Mexicains barricadaient les rues et détruisaient les ponts. On délibéra si l'on partirait de jour ou de nuit. Le dernier moyen fut préféré, à cause de la vieille superstition de l'ennemi, qui ne lui permettait pas de combattre dans les ténèbres. On se mit donc en marche vers minuit, par trois pelotons. Cortez commandait celui du centre, où se trouvaient, parmi un assez grand nombre de prisonniers, un fils et deux filles de Montézuma, quelques nobles de distinction, l'artillerie et le bagage. On avait un pont volant de bois, afin de franchir les parties de chaussées rompues. On suivit ainsi, dans le plus profond silence, la digue qui conduit à Tlacopan. C'était la moins longue et la moins endommagée, attendu qu'elle était la plus éloignée de Tlascala et de la mer. On arrive sans accident à la première rupture; mais là, tandis qu'on s'occupe à établir le pont et à faire

passer les chevaux et l'artillerie, l'air est troublé par le son rauque d'une multitude d'instrumens guerriers; des cris sauvages y répondent; le lac se couvre de canots de toutes dimensions; des flèches, des pierres pleuvent de toutes parts. Le pont de bois s'enfonce tellement sous le poids de l'artillerie, qu'il devient impossible de le dégager. Les Espagnols troublés s'avancent précipitamment vers la seconde brèche; mais bien qu'ils se défendent avec leur intrépidité ordinaire, resserrés sur une chaussée étroite et environnés d'une profonde obscurité, ils ne peuvent plus faire usage de leurs armes. La ville entière était à la poursuite de ses oppresseurs. Ceux d'entre les habitans qui ne pouvaient les approcher, poussaient sur eux leurs compatriotes. Les Castillans, pressés à la fois par derrière et par les flancs, firent d'abord un grand carnage; mais le torrent grossissant toujours, ils commencèrent à plier. Le désordre fut bientôt général : fantassins et cavaliers, officiers et ennemis, tout est mêlé, confondu; et de toutes parts on succombe, sans savoir par quelle main on est frappé.

C'était beaucoup d'avoir rompu les ponts; mais il fallait encore jeter des troupes à leur ex-

trémité. Si cette précaution eût été prise, les Espagnols et leurs alliés auraient tous péri dans cette nuit. Il n'en fut pas ainsi. Cortez, avec une centaine de fantassins et quelques cavaliers, réussit à franchir les deux dernières brèches sur des corps morts. Harassé de fatigue, il touche enfin la terre ferme; il range ses soldats en bataille à mesure qu'ils arrivent, et protège la retraite de ceux que poursuit l'ennemi. A ses oreilles retentissent les cris des malheureux qui, pris vivans, étaient menés en triomphe pour être sacrifiés aux dieux. Avant le jour, tout ce qui avait échappé se trouva réuni à Tacuba. A la vue de ces tristes débris découragés, couverts de sang et de blessures, des larmes s'échappent des yeux de Cortez. Plusieurs officiers de mérite avaient péri dans cette funeste retraite. Plus de deux mille Tlascalans, et presque tous les chevaux, n'existaient plus. L'artillerie, les munitions, les bagages étaient perdus. On n'avait sauvé qu'une très-faible partie des trésors. Ce fut la cause principale de cette défaite, plusieurs soldats s'étant tellement chargés d'or, qu'ils n'avaient pu ni combattre ni fuir. Cette nuit de désolation est encore appelée *Nocho triste* par les Espagnols.

Cortez se trouvait alors à l'ouest du lac. Tlascala, le seul lieu où il pût espérer d'être bien accueilli, était à 64 milles à l'est. Un soldat de cette république s'offrit pour lui servir de guide. Il le conduisit à travers un pays, tantôt marécageux, tantôt coupé de hautes montagnes, dénué de toute culture et presque privé d'habitans. Ses compagnons, forcés comme lui de vivre de baies sauvages, de racines et de maïs vert, l'importunaient de leurs plaintes continuelles. Il ranimait leur courage abattu, et repoussait à leur tête les troupes mexicaines qui ne cessaient de les harceler. Après six jours de marche, ils arrivèrent à Otumba, non loin de la route qui conduit de Mexico à Tlascala. L'ennemi inquiétait leur arrière garde; et parmi ses vociférations injurieuses, on remarquait ces mots : « Allez, brigands ; allez plus loin. Vous trouverez bientôt la punition de vos crimes. » Les Espagnols ne comprirent le sens de cette menace, que, lorsque, arrivés sur une hauteur, ils virent se dérouler devant eux une vaste plaine couverte d'une armée innombrable. « Compagnons, s'écria Cortez, ici il faut vaincre ou mourir. Point de crainte! Dieu combat pour nous. » A ces mots, il fond sur les Mexi-

cains qui l'attendent avec fermeté. La discipline européenne renverse les plus épais bataillons; mais d'autres prennent leur place; et la fatigue accable les Castillans, qui ne présagent pas le terme de leurs travaux. Heureusement, Cortez voit s'avancer le grand étendart de l'empire, qu'on ne mettait en campagne que dans les occasions importantes, et auquel, suivant l'opinion de ce peuple, était attaché le sort de la bataille. Il assemble ses meilleurs officiers, se place à leur tête, s'ouvre un passage, frappe d'un coup de lance le chef qui le porte et le fait rouler dans la poussière. Un Espagnol descend de cheval, l'achève et saisit l'étendard. La terreur s'empare de cette multitude; toutes les enseignes s'abaissent; chacun dépose les armes, et tout fuit vers les montagnes. Le carnage fut horrible. De deux cent mille hommes, il en resta plus de vingt mille sur le champ de bataille. Les Espagnols ne perdirent que douze soldats.

Après la victoire, ils rentrèrent sur les terres de Tlascala, où ils furent accueillis avec cordialité. La république avait refusé l'alliance de Cuitlahuatzin, successeur de Montézuma; et dans ce moment, elle armait pour envoyer au secours des Espagnols. Là, Cortez apprit

que seul il n'avait pas éprouvé les terribles effets du ressentiment des Mexicains. Un fort détachement, qui se rendait de Cempoalla à la capitale, avait été détruit par les peuples de Tepeaca. Un parti moins nombreux, qui apportait à la garnison de la Vera-Cruz sa part au butin de Tenochtitlan, avait été surpris et massacré dans les montagnes ; mais cette colonie n'avait pas été attaquée, et les peuples de Cempoalla et de Tlascala restaient fidèles à leurs anciens alliés. Enfin, il avait encore sous ses ordres un corps aussi considérable que celui à la tête duquel il s'était ouvert un chemin au cœur de l'empire. Il tira de la Vera-Cruz quelques munitions et deux ou trois pièces de campagne. Il dépêcha quatre vaisseaux de Narvaez, à Hispaniola et à la Jamaïque, pour y prendre des aventuriers, des chevaux, de la poudre, et d'autres munitions de guerre. Enfin, convaincu que le seul moyen de reconquérir Tenochtitlan était de s'emparer du lac, il donna ordre de couper, dans les montagnes de Tlascala, des bois pour la construction de douze brigantins.

Ces préparatifs étaient insuffisans contre l'ennemi qu'il se proposait de combattre. Le

hasard vint encore une fois à son secours. Le gouverneur de Cuba, ne doutant pas du succès de l'expédition de Narvaez, lui avait envoyé deux petits vaisseaux, de nouvelles instructions, des hommes, et des munitions de guerre. Le gouverneur de la Vera-Cruz les attira adroitement dans ce port, et convainquit les soldats de l'avantage qu'il y aurait pour eux à se rallier au parti de Cortez. Cette expédition fut promptement suivie d'une autre, composée de trois vaisseaux de plus grande dimension, armés par François de Garay, gouverneur de la Jamaïque, dans l'intention de dérober au conquérant une partie de sa gloire. Ils abordèrent d'abord sur une côte sauvage, habitée par une nation féroce et guerrière. Forcés de remettre à la voile, ils furent contraints par la famine de se réfugier à la Vera-Cruz, où ils devinrent encore la proie du lieutenant de Cortez. Enfin, un vaisseau marchand toucha à la Nouvelle-Espagne, chargé de munitions de guerre. Ces événemens inattendus mirent le général castillan en état de renvoyer quelques partisans de Narvaez, qui ne le suivaient qu'à regret. Après leur départ, il se trouva encore à la tête cinq cent cinquante hommes d'infanterie,

dont quatre-vingts armés de mousquets et d'arbalètes, quarante cavaliers, neuf pièces de canon de campagne, dix mille Tlascalans et autres Indiens. C'est avec cette petite armée qu'il rentra en campagne le 28 décembre, six mois après son départ de Tenochtitlan (1).

Cuitlahuatzin vit l'orage qui se formait à Tlascala, et mit tout en œuvre pour le conjurer. Les quartiers de la ville détruits par les Espagnols furent réparés; de nouvelles fortifications s'élevèrent; les arsenaux se remplirent d'armes; les épées et les poignards pris aux ennemis furent ajustés à de longues piques, dont il se proposa de faire usage contre la cavalerie. Il exhorta les habitans de toutes les provinces à combattre l'oppression étrangère; et pour les encourager, il promit de les exempter de toutes les taxes imposées par ses prédécesseurs: faible moyen auquel tous les souverains ont recours au moment du danger.

Au milieu de ses préparatifs guerriers, ce roi fut emporté par la petite vérole, fléau européen, dont la Nouvelle-Espagne est rede-

(1) Herrera, Cron. — Solis, hist. — B. Diaz, hist

vable à ses conquérans. La nation porta unanimement au trône Quauhtemotzin ou Quatimozin, ce même cacique, neveu de Montézuma, que Cortez fit priver de sa dignité, pour avoir entrepris de tirer son oncle de prison. Quoique jeune, il était déjà célèbre par son mérite militaire. On lui connaissait d'ailleurs beaucoup de vertus, sans mélange de ces vices qui accompagnent ordinairement le pouvoir absolu (2).

Cortez, à son entrée sur les terres du Mexique, rencontra quelques obstacles que ses troupes renversèrent aisément. Elles s'emparèrent de Tezcuco, seconde ville de l'empire, située sur les bords du lac, à vingt milles de Tenochtitlan. Là fut établi le quartier général. Pendant qu'on s'occupait de la construction des brigantins, Cortez travaillait à soumettre plusieurs cités voisines, récemment fortifiées par les Mexicains. Un plus grand nombre cédèrent à des moyens plus doux. Elles avaient été autrefois capitales de petits états indépendans; et c'était avec répugnance qu'elles portaient le joug de l'empire. Il promit de les en affranchir, si elles voulaient embrasser son parti. Ces nouveaux auxiliaires

(2) Anquetil, précis.

augmentèrent l'armée, et fournirent au camp des provisions abondantes. Quatimozin fit de vains efforts pour arrêter cette désertion.

Cortez préludait ainsi à la conquête de la capitale du Mexique, lorsqu'une conspiration fut ourdie contre lui par ses propres soldats. Après s'être procuré la liste des conjurés, il fit pendre le chef seul, et déclara à l'armée que les plus affreux tourmens n'avaient pu lui arracher les noms de ses complices : admirable mélange de grandeur et d'adresse, trop rare malheureusement chez les hommes revêtus du pouvoir !

Les officiers envoyés à Hispaniola n'avaient pas perdu de temps. Deux cents soldats, quatre-vingts chevaux, deux pièces de siège, beaucoup d'armes et de munitions, venaient d'arriver à la Vera-Cruz; cet heureux événement décida Cortez à hâter les préparatifs du siège. Les brigantins étaient prêts; il ne s'agissait plus que de les lancer. Plusieurs milliers d'Indiens furent employés pendant deux mois, à creuser le lit d'un petit ruisseau qui coule de Tezcuco dans le lac, pour en former un canal. Tous les efforts des Mexicains pour brûler la
1521. flotille furent infructueux; le 28 avril 1521,

après avoir été solennellement bénie par le père Olmedo, en présence de toutes les troupes espagnoles et alliées, elle entra majestueusement dans les eaux, et déploya ses voiles au milieu des acclamations de tous les assistans.

La force entière de l'armée était alors, sans compter les alliés, de huit cent dix-huit fantassins, dont cent dix-huit armés de mousquets ou d'arquebuses, quatre-vingt-six cavaliers, trois canons de siége, et quinze pièces de campagne. Le siège fut formé par les trois points de Tepejacac, Tlacopan et Iztalapan; c'est-à-dire, par les trois grandes chaussées qui conduisaient à la place; les trois meilleurs capitaines de l'armée furent chargés de ces attaques avec un égal nombre d'Espagnols et un corps nombreux d'Indiens. Cortez se réserva le commandement des brigantins, qui portaient chacun un petit canon et vingt-cinq Castillans. Le premier résultat de ces dispositions fut la rupture des aqueducs, qui portaient l'eau à la capitale. On trouva toutes les villes abandonnées par leurs habitans, qui s'étaient refugiés autour de l'empereur.

Les Mexicains dirigèrent leurs efforts contre les brigantins, qu'ils redoutaient par dessus

tout, quoiqu'ils fussent de très-petite dimension, mal construits, et montés par des soldats qui ne savaient pas les conduire. Le lac fut couvert de canots, qui s'avancèrent hardiment contre ces masses, qu'un calme plat tenait dans l'inaction. Mais lorsque les Mexicains se furent approchés, une légère brise s'éleva, les voiles se déployèrent; et les bâtimens, fondant avec impétuosité sur leurs faibles ennemis, en renversèrent un grand nombre, et dispersèrent le reste.

Dès que Cortez se vit ainsi maître de la navigation du lac, les attaques furent poussées sur les trois digues avec une égale ardeur. Chaque matin, les Espagnols franchissaient bravement les tranchées et renversaient les barricades: mais chaque nuit les Mexicains réparaient le dégât; et la fatigue et le danger se renouvelaient le lendemain. La prudence eût exigé peut-être la continuation de cette marche lente qui durait depuis un mois, lorsque le général, voulant brusquer la reddition de la place, s'élance lui-même sur une des trois chaussées, franchit tous les canaux, renverse toutes les barricades, et pénètre dans la ville. Il avait chargé un de ses officiers de rester sur la digue, pour pro-

téger la retraite, si elle devenait nécessaire. Celui-ci, jugeant cet emploi indigne de son courage, abandonne son poste, et se mêle aux combattans. L'empereur, instruit de cette faute, donne ordre à ses troupes de céder peu à peu le terrein, et envoie un corps nombreux s'emparer des brèches abandonnées. Tout à coup les prêtres du grand téocalli frappent le lugubre tambour consacré au dieu de la guerre. Ce son terrible et solennel inspire aux Mexicains l'enthousiasme et le mépris de la mort. Ils se jettent sur les Espagnols, qui, en reculant, arrivent à la première tranchée. Castillans et Indiens, infanterie et cavalerie y tombent pêle-mêle. Cortez, ne pouvant les ramener au combat, veut au moins leur sauver la vie; mais six ennemis le saisissent et l'entraînent: fort heureusement, deux de ses officiers l'arrachent à ce danger. Il revient couvert de blessures. La perte des Européens fut de plus de soixante hommes; et ce qui la rendit plus cruelle, c'est que, dans ce nombre, quarante tombèrent vivans au pouvoir des assiégés. La ville retentit toute la nuit de cris de triomphe; elle fut illuminée; et à la clarté qui environnait le temple, les Espagnols distinguèrent les

prêtres de ce peuple fanatique, arrachant, des entrailles fumantes de leurs compagnons, leurs cœurs encore palpitans, pour en ensanglanter leurs monstrueuses idoles. Ils ne s'en tinrent pas là : les têtes des victimes furent envoyées aux gouverneurs des provinces. Le dieu de la guerre avait, disait-on, déclaré que, dans huit jours, ces étrangers seraient tous détruits.

Il n'en fallut pas davantage pour accroître le zèle des peuplades armées contre les Espagnols, faire courir aux armes celles qui étaient restées neutres, et priver Cortez de la plus grande partie de ses alliés. La fidélité des Tlascalans eux-mêmes fut ébranlée. Le prudent général vit que le seul moyen d'arrêter les progrès de la désertion était d'attendre le terme fixé par l'oracle. Ce terme ayant en effet expiré sans amener aucun changement, les alliés, honteux de leur crédulité, reprirent leurs postes. D'autres tribus se joignirent à eux ; et les assiégeans eurent bientôt cent cinquante mille Indiens sous leurs ordres. Ce renfort inattendu ne les empêcha pas de redoubler de précautions. A mesure qu'ils avançaient sur les digues, les alliés rétablissaient les ponts. S'emparaient-ils d'un quartier

de la ville? les alliés en rasaient les édifices.

Les Mexicains, resserrés ainsi dans un plus étroit espace, disputaient le terrein pied à pied. Le sol était jonché de cadavres. Des miasmes pestilentiels infectaient l'atmosphère; la famine commençait à se montrer. Debout sur les débris de son trône, Quatimozin jurait de mourir au milieu de son peuple. Enfin, le 27 juillet, les trois divisions espagnoles pénètrent à la fois dans la grande place, et s'y logent. Les premières familles du royaume, voyant les trois quarts de la capitale au pouvoir de l'ennemi, décident le monarque à abandonner des décombres qui ne peuvent plus être défendues, pour aller continuer la guerre dans les provinces. Afin de faciliter cette retraite, on amuse Cortez par de feintes ouvertures de paix, tandis qu'une embarcation s'éloigne de la ville, avec l'empereur et ses principaux officiers. Mais ce mouvement fut remarqué de la flotte; un brigantin s'empara du canot royal. Quatimozin, en se rendant prisonnier, ne témoigna d'inquiétude que pour sa femme et pour ses enfans : « J'ai rempli, dit-il à Cortez, le devoir d'un monarque. J'ai défendu mon peuple jusqu'à la dernière extré-

mité. Il ne me reste qu'à mourir; prends ton poignard, et délivre moi d'une existence qui ne ne peut plus être utile à ma patrie. »

Dès que le sort de l'empereur fut connu, la résistance cessa partout ; et les Espagnols prirent possession des quartiers de la capitale qui n'étaient pas encore détruits. Ainsi fut terminé le plus mémorable événement de la conquête du Nouveau-Monde, ce fameux siége de Tenochtitlan, qui avait duré soixante-quinze jours, dont presqu'aucun ne s'était écoulé sans combat. Deux cent mille Indiens étaient renfermés dans la place et la défendaient vaillamment. Mais le destin de cette ville était marqué : elle tomba victime de la jalousie des nations voisines.

Les assiégeans n'avaient pas toujours été à l'abri de la famine qui désolait les assiégés. Le principale nourriture des Espagnols durant le blocus se composait de gâteaux de maïs, de poisson pêché dans le lac, de fruits nommés *tunas*, et d'une racine appelée *quilites* par les Indiens. Ceux-ci mangeaient de plus les Mexicains qu'ils pouvaient saisir; et lorsqu'ils revinrent chez-eux, ils emportèrent plusieurs paniers de cette chair salée et séchée, comme

un présent qui devait être fort agréable à leurs parens et à leurs amis (1).

L'avidité des vainqueurs ne put rassembler, du milieu des ruines, que cent vingt mille pesos d'or et d'argent, valeur bien inférieure à celle qu'ils s'étaient déjà partagée (2). Plusieurs soldats dédaignèrent d'accepter leur part. Ils accusaient hautement Cortez d'avoir détourné une portion du butin à son profit. On soupçonna Quatimozin de tenir des trésors cachés; et pour le forcer à déclarer le lieu qui les recélait, le barbare général, las des reproches dont il était assailli, consentit à le faire étendre sur des charbons ardens. Un des favoris du monarque, appliqué à la même torture, jetait de grands cris : « Et moi, lui dit l'empereur, suis-je donc sur des roses ? »

Le sort de la capitale entraîna celui de l'empire. De petits détachemens pénétrèrent dans les provinces, et jusqu'à la grande mer du Sud. Leur marche fut marquée par des traces de sang. Le peuple, poussé à bout, sortit plus d'une fois de sa stupeur, et courut aux armes pour

(1) B. Diaz, hist.
(2) Relat. de Cortez A.

recouvrer sa liberté; mais la discipline européenne triompha partout. Les Espagnols souillèrent leur victoire par les plus monstrueux excès. Aussitôt qu'ils furent maîtres de la capitale et du monarque, ils supposèrent que le roi de Castille entrait de plein droit dans toute son autorité, et que tous les efforts des Mexicains pour recouvrer leur indépendance, devaient être regardés comme autant de révoltes de vassaux contre leur seigneur suzerain, d'esclaves contre leur maître. Chaque mouvement d'une province suffisait pour en faire réduire les habitans à la plus humiliante des conditions, à la servitude personnelle. Dans le pays de Panuco, soixante caciques et quatre cents nobles furent brûlés vifs à la fois, sous les yeux de leurs femmes et de leurs enfans, rassemblés de force pour cette horrible exécution. Quatimozin lui-même, soupçonné d'exciter ses anciens sujets à prendre les armes, fut pendu avec les deux plus puissans seigneurs de son empire, les caciques de Tezcuco et de Tacuba.

LIVRE IV.

Persécutions éprouvées par Cortez. — Il se lance dans la carrière des découvertes. Son peu de succès. Son retour en Espagne. Sa mort. — Las Casas élève la voix en faveur des Indiens opprimés. — Travaux des missionnaires. — Vains efforts de Charles-Quint pour améliorer le sort du Mexique. — Triste situation de cette colonie. — Les vice-rois. Leur despotisme. — Découvertes. — Mexico inondé pendant cinq ans. — Les Vierges de la Guadeloupe et de los Remedios. *— Les Jésuites dans la vieille Californie. — Révolte des Indiens. — Les Franciscains dans la nouvelle Californie. — Expulsion des Jésuites. Ils sont remplacés par les Dominicains. — Charles III améliore le sort des Indiens et relève le commerce du Mexique. — Nouvelles découvertes. — Présages de la révolution qui doit changer la face du Mexique.*

Tandis que l'infatigable Cortez soumettait à la couronne d'Espagne, non seulement l'an-

cien empire du Mexique, mais plusieurs autres états qui n'en faisaient point partie, d'obscurs intrigans le peignaient à son prince comme un ambitieux prêt à secouer le joug de la métropole. Christoval de Tapia fut en conséquence envoyé pour le destituer, s'emparer de sa personne, et rendre compte au conseil des Indes du plus ou moins de fondement des accusations dont il était l'objet. Il débarqua à la Vera-Cruz, quelques semaines après la reddition de Tenochtitlan. C'était un homme faible, craintif, sans la moindre énergie, sans la moindre connaissance administrative. Cortez le reçut avec beaucoup d'égards; mais il entama avec lui une négociation si compliquée, il multiplia tellement les allées et les venues, les pourparlers et les conférences; il employa avec tant d'adresse les prières et les reproches, les promesses et les menaces, que le pauvre diplomate quitta, sans avoir rien conclu, un pays qu'il n'était pas digne de gouverner. Ce voyage fit faire néanmoins de sérieuses réflexions au conquérant. En vain l'éclat de ses hauts faits relevait ce qu'il y avait d'illégal dans sa conduite; sa position ne pouvait offrir aucune stabilité, tant qu'elle ne serait pas affermie par

la sanction de l'autorité souveraine. Sentant la nécessité de l'obtenir, il se détermine à envoyer de nouveau en Espagne des députés 1522.
rendre compte de ses découvertes, mettre aux pieds du monarque les trésors des peuples conquis, et solliciter en sa faveur le gouvernement des domaines qu'il a ajoutés à son royaume. La circonstance était favorable. Le peuple, instruit des démarches du conseil de Castille, avait pris hautement la défense du capitaine dont il admirait les exploits. L'orgueil national se révoltait à l'idée de punir un homme qui avait si bien mérité de la patrie. Charles-Quint, qui venait prendre possession du trône de Castille, adopta cette opinion avec toute l'ardeur de son âge. Cortez fut nommé capitaine-général et gouverneur de la Nouvelle-Espagne. Il entreprit de relever Tenochtitlan de ses ruines, pour en faire sa capitale. Les rues de l'ancienne ville furent déblayées, les temples convertis en églises; les quartiers de Teopan, Atzacualco, Moyotla et Haquechiuhcan, reçurent les noms de St-Paul, St-Sébastien, St-Jean et Ste-Marie, qu'ils conservent encore. Avant de prendre cette résolution, il fut long-temps à décider s'il n'établirait pas

la nouvelle Mexico dans toute autre position sur le bord du lac. De fréquentes inondations ont prouvé qu'il aurait mieux fait de la placer à l'est de Tezcuco ou sur les hauteurs entre Tacuba et Tacubaya. Au reste, il est à remarquer que la plupart des grandes villes des colonies espagnoles sont mal situées. Les premiers conquérans, nourris dans l'oisiveté des camps, se dérobaient, autant que possible, au travail assidu de l'architecture ; ils construisaient peu de villes, et se contentaient ordinairement de réparer celles qui avaient été fondées par les indigènes.

Cortez envoya, dans les provinces, des personnes instruites, pour rechercher les mines ; et il en ouvrit quelques-unes, des plus riches que les Européens eussent jusqu'alors découvertes dans le Nouveau-Monde. Il détacha ses principaux officiers dans les contrées les plus fertiles, et les encouragea à s'y établir, non seulement en leur faisant de grandes concessions de terre, mais encore en leur accordant sur les Indiens les mêmes droits que les Espagnols s'étaient attribués dans les îles. Ces guerriers, gorgés de rapine, fondèrent leur pouvoir sur des ruines cimentées de sang. A la conquête suc-

céda la tyrannie, sous toutes ses horribles formes. N'ayant, ni assez d'industrie pour former un plan de culture réglée, ni assez de patience pour en attendre les produits éloignés mais certains, ils abandonnèrent les plaines fécondes pour les régions hautes et incultes. Le troupeau des vaincus fut chassé devant eux, et contraint de prêter ses bras à un travail dont il ne recueillait pas les fruits. Ce passage rapide du climat chaud des vallées au froid actif des montagnes de la zône torride, les fatigues d'un labeur excessif, une nourriture peu abondante et mal saine, les ravages de la petite vérole si dangereuse dans ces climats, le désespoir, et par-dessus tout la verge de fer des oppresseurs, réduisirent tellement cette malheureuse population, que, peu d'années après la conquête, ce que l'on disait de son ancien état paraissait incroyable. Beaucoup d'écrivains, frappés de cet événement, l'ont regardé comme la suite d'un plan réfléchi. Cet avis a été partagé par Montesquieu lui-même (1). Nous ne le croyons pas fondé; mais qu'importe? Que les pertes éprouvées par les infortunés

(1) Esprit des lois, liv. VIII.

Mexicains aient été le résultat d'une mesure froidement combinée, ou la conséquence des subits accès d'une constante barbarie, il n'en est pas moins vrai qu'elles sont incontestables, et qu'elles vouent dès-lors à l'exécration des siècles les hommes dont elles sont émanées.

En nommant Cortez gouverneur du Mexique, Charles-Quint confia l'administration des revenus de la colonie à une foule de commissaires, qui ne lui étaient point subordonnés, et qui, pris dans les emplois subalternes à Madrid, apportèrent, dans leurs nouvelles fonctions, les formes étroites et minutieuses de la bureaucratie. Le brave général se vit bientôt entouré d'espions, qui, ne comprenant pas ses vastes projets, ne virent en lui qu'un ambitieux et un conspirateur. Leurs plaintes firent impression sur les ministres espagnols, qui, oubliant et ses anciens services et une expédition récente qu'il venait de conduire lui-même du lac de Mexico à l'extrémité du pays d'Honduras, firent passer leurs soupçons dans l'esprit
1525. du monarque, et le déterminèrent à envoyer au Mexique, le licencié Paul de Léon, avec d'amples pouvoirs, et l'ordre d'arrêter Cortez, s'il était coupable. La mort de cet envoyé suivit

de près son arrivée au Mexique. Une commission, revêtue d'une autorité plus étendue, fut formée à sa place. En vain les vieux compagnons du conquérant le pressèrent de rompre avec une ingrate patrie, et de saisir d'une main hardie le pouvoir qu'on l'accusait de convoiter: sa fidélité ne se démentit pas un instant. Mais ne voulant pas être mis en jugement dans un pays qu'il avait parcouru en triomphateur, il mit à la voile pour l'Espagne, avec ses trésors, quelques Mexicains des premières familles, et ses principaux officiers. Le roi le reçut avec bienveillance, lui donna le titre de marquis del valle de Oaxaca. Mais en le renvoyant dans la Nouvelle-Espagne, il ne lui confia qu'une autorité bien restreinte. Il eut le commandement des troupes et la direction des découvertes. L'administration civile appartint tout entière à un conseil ou *audience suprême*. Plus tard, l'accroissement de la colonie exigeant la concentration des pouvoirs, Antoine de Mendoza y fut envoyé en qualité de vice-roi.

Cortez donna naissance à une foule d'entreprises qui toutes portent l'empreinte de son génie. L'une d'elles, commandée par Grijalva, découvrit en 1534 les côtes de la Californie. Mécon- 1534.

tent de la lenteur et des faibles résultats de ces expéditions, il mit lui-même à la voile avec quatre cents Espagnols et trois cents nègres esclaves, pour parcourir le golfe qu'on appelle *la Mer de Cortez*. Il poursuivait ses courses en Californie, quand la nouvelle de sa mort se répandit à Mexico. Sa femme envoya trois navires à sa recherche; mais bientôt après, il vint mouiller lui-même dans le port d'Acapulco. La découverte d'un pays si étendu aurait fait honneur à tout autre qu'à lui. Elle n'ajouta rien à sa gloire, et n'appaisa point son ambition. Dégoûté du présent par le souvenir du passé, las de ne rencontrer partout que des opposans, il retourna une seconde fois en Espagne, où il fut froidement accueilli. Il y mourut le 2 décembre 1547, dans sa soixante-deuxième année (1).

Tandis que le turbulent vainqueur du Mexique terminait sa carrière dans un village des environs de Séville, quelques prélats, et surtout le vénérable Las Casas, faisaient parvenir au trône de Charles-Quint les plaintes des Indiens que la conquête avait réduits au plus honteux esclavage. Ce dernier surtout, acceptant

(1) Robertson, hist.

le petit évêché de Chiapa, pour se trouver au milieu de ce peuple infortuné, lui offrait tous les soulagemens que l'humanité et la religion pouvaient lui suggérer. Il citait ses compatriotes au tribunal de l'univers, et leur reprochait la mort de quinze millions d'hommes. La cour de Madrid, réveillée par ses cris et par l'indignation universelle, rompit les fers des Indiens: mais elle ne leur rendit pas les terres dont elle les avait depouillés; et elle ne leur permit pas la sortie de la colonie, de peur qu'ils n'allassent chercher des vengeurs chez les peuplades errantes qui l'environnaient. Le fameux tribunal des Indes fut institué; on nomma des magistrats spécialement chargés de réprimer les excès des conquérans; mais ces protecteurs conspirèrent bientôt avec les despotes. La plainte n'arriva plus à l'oreille du monarque; et l'avarice des juges s'unit à celle des colons pour opprimer les Mexicains (1). On créa des *commanderies*. Les indigènes avaient, jusqu'alors, été esclaves des blancs, qui se les adjugeaient sans distinction. L'établissement des commanderies régularisa l'esclavage. Pour mettre fin aux querelles

(1) John Byerley.

des conquérans, on leur distribua ce qui restait du peuple conquis. Les Indiens, divisés en tribus de quelques centaines de familles, eurent désormais des maîtres choisis en Espagne entre les soldats qui s'étaient distingués dans la conquête et les administrateurs envoyés par la cour pour servir de contrepoids au pouvoir des généraux. Ce vil partage d'Indiens les attacha à la glèbe. Le serf prit souvent le nom de famille de son seigneur; et plusieurs familles indiennes portent encore aujourd'hui des noms espagnols, quoique leur sang ne se soit jamais mêlé à celui des Européens. Un bon nombre de ces commanderies devint la proie des ordres monastiques; et la religion, dont les saints principes doivent favoriser la liberté, se vit honteusement avilie, dès qu'on l'intéressa à l'esclavage des peuples.

Ce furent des moines qui entreprirent les premiers de convertir et d'instruire les Américains. Des nuées de missionnaires se précipitèrent avec ardeur dans cette nouvelle carrière ouverte à leur pieuse ambition. Les papes concédaient aux quatre ordres mendians la direction des paroisses. Affranchis de la juridiction des évêques diocésains, ils remplissaient les fonc-

tions spirituelles et percevaient les dîmes. Chaque fois qu'on demandait de nouveaux missionnaires, des hommes d'un esprit ardent et inquiet, impatiens du joug du cloître, ennuyés de son insipide uniformité, fatigués de la répétition importune de ses paisibles devoirs, offraient avec empressement leurs services, et couraient chercher, dans le Nouveau-Monde, la liberté et les honneurs. Leur poursuite n'était pas sans succès. Les distinctions ecclésiastiques et les emplois administratifs devenaient souvent leur partage. C'est cependant à eux que les Américains doivent le peu de connaissances qu'ils possèdent ; et quelques-uns, quoique profondément imbus de la superstition qui était alors inséparable de leur état, ont publié des ouvrages fort estimables ; mais ce dégoût de la vie monastique, auquel le Nouveau-Monde doit quelques hommes éclairés, l'a pendant long-temps rempli de prêtres d'un caractère bien différent. Des hommes inconstans, débauchés, avides, pour qui la pauvreté et la discipline du cloître étaient insupportables, considéraient une mission en Amérique comme un moyen d'échapper à l'austérité et à l'esclavage du cloître. Ils y obtenaient bientôt quel-

que cure. Délivrés, par leur éloignement, de l'inspection des supérieurs de l'ordre; exempts, par leurs privilèges, de la juridiction des évêques diocésains, ils se montraient non seulement dépourvus de ces vertus édifiantes que réclame leur profession, mais sans égard pour la décence extérieure, et sans respect pour cette opinion publique, qui veut au moins que l'on sauve les apparences. Dédaignant leurs vœux, et comptant sur l'impunité, plusieurs se jetèrent dans les spéculations commerciales. D'autres, violant avec scandale cette chasteté qui devait être leur premier devoir, s'abandonnèrent publiquement à tous les excès de la débauche la plus honteuse (1).

Au milieu de ce désordre, la conversion des infidèles n'avançait pas. Les missionnaires, qui brûlaient de faire des prosélytes, sans se donner la peine de les instruire, admettaient dans l'église des sauvages dont ils ignoraient la langue, et auxquels ils ne pouvaient par conséquent expliquer les mystères de la foi. Chaque horde, intimidée par l'approche

(1) Le père d'Acosta, liv. IV. Benzoni, Frezier, Gentil, Coréal, Robertson.

des Espagnols ou entraînée par l'exemple de ses chefs, adoptait sans réflexion la croyance des vainqueurs. Durant cette fureur de conversion, on vit un seul prêtre baptiser cinq mille Indiens en un jour, et ne s'arrêter qu'épuisé de fatigue et manquant de forces (1). Dans le cours de quelques années après la réduction du Mexique, le baptême fût administré à plus de quatre millions d'hommes. Ce zèle outré n'a produit qu'un horrible mélange de christianisme et d'idolâtrie, qui s'est enraciné dans l'esprit du peuple et s'est transmis à ses descendans. Aujourd'hui même, chaque fois qu'ils peuvent se soustraire à la surveillance des Espagnols, ils s'assemblent pour pratiquer quelques cérémonies de l'ancien culte.

Charles-Quint persévéra dans ses efforts pour améliorer la triste situation des Indiens. Un code de lois humaines fut accordé aux colonies. Par un de ses principaux articles, il était établi qu'aucune distinction n'existerait désormais entre les conquérans, les colons et les naturels; et que tous seraient également admissibles aux emplois civils, religieux et militaires. Les co-

(1) Torribio, liv. 1er. Torquemada, liv. 16.

lonies furent reconnues partie intégrante de la monarchie ; et l'on déclara qu'aucune loi promulguée dans la mère patrie n'aurait son effet qu'après la sanction du Conseil des Indes.

Malheureusement ce code de sagesse et de justice ne fut pas seulement essayé. Les conquérans et leurs successeurs firent prévaloir un système colonial destiné à perpétuer l'ignorance et le despotisme. Tout concourut à la dégradation politique des Créoles et des Indiens. Les nations étrangères furent exclues du commerce de la colonie. Il fut long-temps défendu, sous des peines sévères, d'y établir des manufactures, d'y cultiver l'olivier et la vigne. Aucun étranger ne pouvait y entrer, sans une permission expresse du gouvernement. La mort et la confiscation étaient infligées à tout habitant qui ne craignait pas d'enfreindre ces règlemens. Le commerce du Mexique entier se réduisait au galion d'Acapulco et à la flotte de la Vera-Cruz, aux ports privilégiés de Séville, de Cadix et de Manille. Les navires de registre, réunis en une flotte, allaient, tous les trois ou quatre ans, de Cadix à la Vera-Cruz. Ils étaient ordinairement au nombre de douze à quatorze, escortés par deux vaisseaux de ligne. Pour éviter les

ouragans, ils partaient d'Espagne dans le mois de février ou de juin, touchaient à Porto-Rico, et arrivaient, après soixante-dix ou quatre-vingts jours de navigation, à la Vera-Cruz, d'où leur chargement était porté à dos de mulet à Xalapa. Il s'y tenait une foire où l'approvisionnement d'un grand empire se traitait comme celui d'une ville bloquée. Les achats et les ventes étaient concentrés entre huit ou dix maisons de commerce de Mexico. Après avoir pris, en échange des marchandises d'Europe, les métaux et les autres produits de la Nouvelle-Espagne, la flotte partait de la Vera-Cruz, touchait à la Havanne, pour y attendre les bâtimens qui revenaient de Honduras, de Carthagène et d'autres ports; et après avoir long-tems navigué par la latitude de quarante degrés, elle tirait vers le sud-est pour reconnaître le cap St.-Vincent, et aboutissait à Cadix. Le galion d'Acapulco faisait, une fois par an, le voyage de Manille.

Le tabac, un des produits les plus nécessaires à la consommation des Mexicains, était, dans ces temps malheureux, soumis au monopole de l'Espagne. On le vendait à un prix forcé; et moins il avait de qualité, plus ce prix était éle-

vé. Pour assurer le débit des eaux-de-vie de la péninsule, on défendait aux Créoles d'en fabriquer. D'énormes impôts ruinaient le commerce, et rendaient les denrées étrangères inaccessibles aux classes les plus aisées.

Ce que le gouvernement redoutait surtout, était l'introduction, dans ses colonies, de la littérature et des arts de l'Europe. Rien ne fut négligé pour étouffer les dispositions naturelles des Créoles. Dans les colléges, quelques mots d'un latin barbare, une philosophie pédantesque et surannée, les dogmes théologiques, et à peine les premières notions des mathématiques, constituaient toute l'éducation de la jeunesse. On ne lui donnait aucune de ces connaissances utiles et fortes, qui développent l'intelligence. L'étude de l'histoire, à l'exception de celle de l'Espagne par le jésuite Mariana, était négligée ou interdite. Quelques écoles particulières, destinées à suppléer à l'insuffisance de l'éducation publique, essayèrent vainement de se soutenir. Minées sourdement, ou renversées avec violence par une autorité despotique, elles s'écroulèrent sous les coups de barbares magistrats, qui répétaient sans cesse que

c'en était fait des colonies, si l'éducation y devenait populaire (1).

Les vice-rois, envoyés par l'Espagne pour représenter le monarque et pour protéger les intérêts des citoyens, se firent remarquer les premiers par la violation des lois. L'état leur accordait 60,000 piastres, plus de 300,000 fr. Cette somme leur paraissant insuffisante pour figurer avec honneur, au milieu de certains colons dont le revenu actuel était trois ou quatre fois plus considérable, ils adressèrent à la métropole de fréquentes réclamations qui ne furent pas souvent écoutées. On ne cite que le chevalier de Croix, don Antonio Bucareli, et le marquis de Branciforte, dont le traitement ait été porté à 80,000 piastres, plus de 400,000 francs. Cette faveur de la cour ne s'étant pas étendue à leurs successeurs, on les vit se précipiter sur la Nouvelle-Espagne comme sur une proie certaine, et renonçant à tout scrupule d'honneur, ne s'occuper, dès leur arrivée, que de leur propre fortune. Le vaste intervalle qui les séparait de la patrie, leur paraissait une sauve-garde assurée. Les moyens

(1) John Byerley.

d'amasser des trésors ne leur manquaient pas. Ils favorisaient les plus riches habitans de la colonie dans la distribution des emplois, dans le partage du vif-argent pour le service des mines, dans la faculté de commercer en temps de guerre avec les colonies des puissances neutres. Un vice-roi n'avait pas, à la vérité, le pouvoir de promulguer des ordonnances de commerce; mais il interprétait à son gré les ordres de la cour, ouvrait un port aux puissances neutres, alléguant, en faveur de cette mesure, des *circonstances urgentes*, protestait contre un décret royal, lors même que la signification lui en était réitérée, accumulait mémoires sur mémoires; et soutenu, en Amérique par un assesseur d'esprit, à Madrid par des amis puissans, il gouvernait arbitrairement le Mexique sans craindre la *résidence*, nom par lequel on désignait le compte qu'était obligé de rendre de son administration tout Espagnol qui avait occupé un emploi supérieur dans les colonies. Par ces honteux moyens il accumulait, en peu d'années, plus d'un million et demi de piastres (1). Environné d'une pompe presqu'égale à celle du mo-

(1) M. de Humbolt, L. XIV.

narque, ayant des coureurs pour lui faire ouvrir un passage à travers la multitude, et des pages pour le servir, il ne s'occupait qu'à promptement amasser des richesses, afin de revenir étaler dans la péninsule un luxe acquis au prix du sang des Indiens. Bientôt la corruption de la vieille Espagne gagna le Nouveau-Monde. Une barrière s'éleva entre les colonies et la métropole. Retranchés derrière cet impénétrable rempart, les vice-rois abreuvèrent les naturels et les Créoles de mépris et de cruautés; l'obéissance passive s'établit avec toutes ses conséquences; et le peuple fut courbé sous une tyrannie effroyable. Le caprice tint lieu de lois; l'intérêt et l'ambition remplacèrent la justice; les citoyens furent dépouillés de leurs droits; une autorité sans bornes devint le partage d'hommes sans éducation, sans talent, sans caractère; et bientôt les fonctions publiques, rendues vénales, ne furent plus accordées qu'à de misérables bouffons de cour (2).

L'impartialité exige, toutefois, que nous avouions que tel n'a pas été le caractère et la conduite de tous les vice-rois. On en a vu qui,

(2) John Byerley, hist.

loin de chercher à s'enrichir par de honteux moyens, ont constamment fait preuve du plus noble et du plus généreux désintéressement. Parmi ces derniers, les Mexicains reconnaissans ne perdront pas la mémoire du comte de Revillagigedo et du chevalier de Azanza, deux hommes d'état également recommandables par leurs vertus publiques et privées, et dont la sage administration aurait produit encore de plus grands biens, si leur position leur avait permis de suivre librement la carrière qu'ils s'étaient proposée.

Nous ne mettrons pas sous les yeux de nos lecteurs, la liste des vice-rois qui gouvernèrent le Mexique depuis la conquête. Cette froide nomenclature n'aurait pour eux rien d'intéressant. Une remarque digne d'être faite, c'est qu'entre ceux qui ont régi la colonie de 1535 à 1808, il n'y en a eu qu'un seul né en Amérique, le Péruvien don Juan de Acuna, marquis de Casa Fuerte (1722 — 1734.), homme désintéressé et bon administrateur. On ne sera pas, non plus, fâché de savoir qu'un descendant de Cristophe Colomb et un descendant de Montézuma ont été vice-rois de la Nouvelle-Espagne. Don Pedro Nuno

Colomb, duc de Veraguas, fit son entrée dans Mexico en 1673, et mourut six jours après. Don Joseph Sarmiento Valladarès, comte de Montézuma, gouverna le Mexique de 1697 à 1701. (1).

On ne doit pas confondre la dénomination d'Anahuac, avec celle de *Nouvelle-Espagne*. Avant la conquête, le premier de ces noms désignait, comme nous l'avons dit, tous les pays compris entre les 14e et 21e degrés de latitude. Outre l'empire de Montézuma, les petites républiques de Tlascala et de Cholula, les royaumes de Tezcuco et de Mechoacan appartenaient à l'ancien Anahuac, qui comprenait par conséquent les intendances de Mérida, de Oaxaca, de la Vera-Cruz, de la Puebla, de Mexico, de Valladolid, de Guanaxuato, et la partie méridionale de celle de Guadalaxara. Cortez découvrit la Californie. Quelques mineurs s'établirent dans l'intendance de Zacatecas. Enfin celles de San-Luis, de Potosi, de la Sonora, de la vieille Californie, de la nouvelle Biscaye et du nouveau Mexique, furent, à différentes époques, et seulement dans quel-

(1) M. de Humboldt liv. VIII.

ques parties, plutôt visitées que soumises par des mineurs, des savans, des navigateurs, des aventuriers et des missionnaires. Nous ne citerons pas ici, malgré l'importance qu'ils ont eue trop long-temps, les voyages apocriphes de Ferrer Maldonald, Juan de Fuca et Barthelemy Fonte. Plusieurs officiers de la marine espagnole, par leurs recherches laborieuses et leur savante critique, ont détruit complètement toutes les impostures répandues sous le nom de ces trois navigateurs. Le nom de Cabrillo n'est pas aussi célèbre. A la vérité, la relation d'un voyageur modeste ne peut offrir le charme qui s'attache à l'illusion. Cabrillo parcourut les côtes de la nouvelle
1543. Californie, jusqu'au 37° 10'. Le 3 janvier 1543, il mourut dans l'île de St-Bernard, près du canal de Ste-Barbe; mais Ferrelo, son pilote, continua ses découvertes vers le nord jusqu'au 43e degré, où il vit les côtes du cap Blanc, appellé par Vancouver le cap Horforde.

Pour s'attirer les grâces de la cour, les conquérans, les missionnaires et les premiers colons donnaient ordinairement de grands noms à de petites choses. Ils avaient fait, par exemple, un royaume de Léon, d'une contrée dont la popu-

lation entière n'égalait pas le nombre des Franciscains en Espagne. Quelques cabanes réunies prennent souvent le nom pompeux de ville. Une croix, plantée dans les bois de la Guyane, figure, dans les cartes qu'on a envoyées à Madrid et à Rome, une bourgade habitée par les Indiens. Il faut avoir vécu longtemps dans l'Amérique espagnole, et avoir vu de près ces simulacres de royaumes, de villes et de bourgs, pour se former une échelle de proportion, qui réduise les objets à leur juste valeur.

Peu de temps après la destruction de l'empire mexicain, les conquérans espagnols fondèrent des colonies permanentes, au nord du pays d'Anahuac. La ville de Durango fut bâtie, en 1559, sous le gouvernement du second vice-roi de la Nouvelle-Espagne, Vélasco Ier. Ce 1559.
n'était alors qu'un poste militaire, destiné à réprimer les incursions des Indiens-Chichimecas. Plus tard, le vice-roi, comte de Monterey, envoya au Nouveau-Mexique le vaillant Jean d'Onâte; et ce général, après avoir expulsé les tribus d'indigènes errans, peupla les bords du *Rio grande* du nord. De Chihuahua, on peut aller en voiture à Santa-Fé du Nouveau-Mexique. On se sert

ordinairement de calèches que les Catalans appellent *volantes*. Le chemin est beau, égal, bien tracé; il suit la rive orientale du *Rio grande*. La campagne est pittoresque, ornée de beaux peupliers et d'autres arbres de la zône tempérée. Ce pays, quoique situé sous la même latitude que la Syrie et la Perse centrale, éprouve un froid presque continuel. Un peu au nord de Santa-Fé, on passe le fleuve sur la glace. Les colons de cette province, connus pour la grande énergie de leur caractère, vivent dans un état de guerre continuel avec les Indiens qui les environnent; et comme on est peu en sureté en rase campagne, les villes sont plus peuplées qu'elles devraient l'être dans un pays si désert. Ces Indiens ne sont pas cependant tous également barbares. Ceux de l'est font quelque trafic avec les blancs, mais sans les voir, et d'après certaines bases dont on remarque les traces chez les nations africaines. Les sauvages, dans leurs excursions, plantent de petites croix le long de la route de Chihuahua à Santa-Fé, et y suspendent une bourse de cuir avec un peu de viande de cerf: au pied de la croix, se trouve un cuir de buffle. L'Indien indique ainsi qu'il veut établir un commerce d'échange avec les adora-

teurs de la croix, et offre au voyageur chrétien un cuir contre des vivres, dont il ne fixe pas la quantité. Les soldats des garnisons voisines, qui entendent ce langage symbolique, prennent le cuir et laissent à la place de la viande salée. Voilà un système de commerce qui démontre un mélange extraordinaire de bonne foi et de méfiance (2).

En 1582, François Gali, dans un voyage de Macao à Acapulco découvrit la côte N.-O. de de l'Amérique, sous le 57e degré 30 minutes; et, comme tous ceux qui ont visité postérieurement la Nouvelle-Cornouaille, il admira l'aspect de ces montagnes colossales dont la cime est couverte de neiges éternelles, tandis que la base présente la plus belle végétation. Les succès continuels de l'Espagne excitaient la jalousie des autres peuples. Le Mexique s'en ressentit; et, tandis que des navigateurs castillans se couvraient de gloire dans de lointaines plages, les côtes furent souvent en proie aux corsaires, aux pirates et aux escadres des autres nations. L'intérieur de l'empire n'était pas plus tranquille. Les Chichimecas, trop fiers pour plier sous le joug, 1582.

(1) M. de Humbold. Tamaron.

s'étaient réfugiés dans les cavernes des montagnes, où leur férocité naturelle s'était accrue. La nouvelle révolution qui bouleversa l'état de leur patrie, ne les disposa pas à des mœurs plus douces. Irrités de changer toujours de maîtres, ils portèrent le fer et le feu dans les établissemens qu'on formait dans leur voisinage; ils égorgèrent les ouvriers qui entreprenaient de fouiller leurs mines. Vainement construisit-on des forts pour les contenir. Il fallut de
1596. grands travaux pour les soumettre. Ce ne fut qu'en 1596, sous le vice-roi comte de Monterey, que le pouvoir des Espagnols fut établi depuis la péninsule de Yucatan et le golfe de Tehuantepec, jusqu'à la source du fleuve du Nord et les côtes de la nouvelle Californie.

Les anciens habitans de Mexico avaient toujours été exposés à des inondations, qui leur faisaient payer cher l'avantage de leur position. Lorsque la ville eut été rebâtie par les Européens, les bâtimens, trop pesans pour les pilotis qui les supportaient, s'enfoncèrent en peu de temps de quatre à six pieds. Pour prévenir de plus grands malheurs, on dépensa des sommes considérables à construire des digues qui ne furent d'aucun secours. Enfin, un ingénieur,

appellé Martinez, eut l'idée de creuser un canal souterrain, qu'on jugea préférable à tous les plans de ses prédécesseurs. On mit sur le champ la main à l'œuvre. Les habitans de Mexico se virent taxés au centième de leurs maisons, de leurs terres, de leurs marchandises, impôt jusqu'alors inconnu dans le Nouveau-Monde. Après avoir imposé le peuple et condamné quatre cents soixante-onze mille cent cinquante-quatre Indiens à six mois de travaux les plus fatigans, la cour de Madrid renonça à l'entreprise qui fut jugée impraticable, et ordonna que la capitale serait transportée ailleurs, ce qui ne l'était guère moins. On ne lève pas une ville comme un camp. De très-humbles remontrances furent adressées à la cour, qui consentit à ne pas déranger les Mexicains; mais elle envoya à la Nouvelle-Espagne un ingénieur hollandais, qui fut d'avis de construire autour de la capitale de grandes chaussées de terre revêtues de maçonnerie. Sur ces entrefaites, arrive un nouveau vice-roi, le marquis de Guelves, qui, sans connaître l'état du pays, ordonne à l'ingénieur de faire déboucher de nouveau dans le lac les ruisseaux qu'il en a détournés, afin de voir si réellement le péril est

tel qu'on le lui représente. La crue du lac fut si considérable que le vice-roi révoqua ses ordres. Martinez recommença ses travaux hydrauliques. Mais tout à coup ils furent inter-
1629. rompus, le 20 juin 1629, par un événement dont les véritables causes sont restées cachées.

Les pluies avaient été fort abondantes : l'ingénieur boucha son passage souterrain ; et la cité de Mexico fut inondée à un mètre de hauteur; la grande place et le quartier de saint Jacques restèrent seuls à sec; on navigua dans les autres rues. Martinez fut mis en prison pour avoir, disait le peuple, fermé la galerie, afin de donner aux incrédules une preuve évidente de l'utilité de son entreprise. Il déclara au contraire que, voyant une masse d'eau infiniment supérieure à celle que comportait la galerie, il avait préféré exposer la capitale au risque passager d'un débordement, que de voir détruire en un jour l'ouvrage de tant d'années. Mais la ville resta inondée cinq ans; depuis
1634. 1629 jusqu'en 1634, le trajet dans ses rues se fesait en canots, comme avant la conquête; et l'on dut construire, devant les maisons, des ponts de bois pour les gens à pied. Dans cet intervalle, les faiseurs de projets ne disconti-

nuaient pas leurs recherches. Quatre nouveaux plans furent présentés au vice-roi marquis de Cerralvo, et longuement agités. L'un proposait de diriger les eaux du lac vers trois cavernes de pierre-ponce qui se trouvent aux environs de Mexico. Un autre, le jésuite François Calderon, prétendait que, dans la partie la plus profonde de cette petite mer, se trouvait un égout qui, agrandi, absorberait toutes les eaux. Il appuyait son assertion du témoignage de plusieurs indigènes. Le vice-roi chargea de l'examen de ce projet les chefs des communautés religieuses. Les moines et le jésuite employèrent trois mois à sonder le lac, et ne découvrirent rien. Mais les Indiens persistèrent dans leur dire; et il n'est pas rare d'en rencontrer aujourd'hui qui croient au merveilleux égoût, avec autant d'obstination que le père Calderon lui-même.

Dans les cinq années que dura l'inondation, la misère du peuple s'accrut horriblement, le commerce fut suspendu, plusieurs maisons s'écroulèrent, d'autres devinrent inhabitables. On vit, au milieu de ce désastre, le vénérable archevêque don François Manso y Zuniga sortir tous les jours en canot pour aller distri-

1635. buer du pain aux pauvres. En 1635, la cour de Madrid ordonna, pour la seconde fois, que la cité serait transférée entre Tacuba et Tacubaya. Cet ordre n'eut pas de suite. Mais le vice-roi fit venir à Mexico l'image de Notre-Dame de Guadeloupe, et la garda long-temps dans la ville inondée. Après de terribles et fréquens tremblemens de terre, la vallée s'ouvrit sur plusieurs points; et ce phénomène, disent les incrédules, aida beaucoup au miracle de la sainte image.

Cette vierge n'est pas la seule à laquelle les Mexicains aient recours dans les calamités publiques. Celle de los Remedios a, suivant les Européens, plus de mérite encore. La première est indigène, ayant apparu environnée de fleurs dans le mouchoir d'un Indien; la seconde est venue d'Espagne avec les conquérans. Les Créoles et les Indiens voient avec peine que, dans les grandes sécheresses, l'archevêque fasse arriver de préférence l'image de la vierge de los Remedios. De là le proverbe : «Tout, jusqu'à l'eau, doit nous venir d'Europe.» Si, malgré son intervention, la sécheresse continue, l'archevêque permet aux Indiens d'aller chercher Notre-Dame de Guadeloupe. Cette permission remplit de joie le peuple mexicain, sur-

tout lorsque, chose assez naturelle, à une longue sécheresse succèdent des pluies abondantes. Des ouvrages de trigonométrie imprimés dans la Nouvelle-Espagne sont dédiés à cette puissante protectrice. Sur la cime de la montagne de Tepeyacac, au pied de laquelle se trouve son riche sanctuaire, s'élevait autrefois le temple de la Cérès mexicaine, appellée Tonantzin (nôtre mère), Centeolt (déesse du maïs), ou Tzinteolt (déesse génératrice) (1).

Enfin, le vice-roi, marquis de Cerralvo, mit en liberté Martinez, et fit construire la chaussée de Saint-Christophe, telle, à peu de chose près, qu'elle existe aujourd'hui. Les travaux de desséchement se poursuivirent avec peu d'ardeur de 1634 à 1637, époque où le vice-roi marquis de Villena les confia au père 1637.
Louis Flores, commissaire général de l'ordre de saint François. On cite avec éloge l'activité de ce religieux, sous la direction duquel on résolut définitivement d'élever la voûte de la galerie et de creuser un canal ouvert, dont l'ancien passage souterrain ne serait qu'un embranchement.

Les Franciscains eurent le secret de conserver cette entreprise hydraulique sous les vice-

(1) M. de Humboldt, chap. 8.

rois suivans, l'évêque de Puebla, l'évêque de Yucatan, le comte de Banos qui finit par se faire carme déchaussé, et l'archevêque de Mexico, Henri de Ribera, moine de saint Augustin. Fatigué de l'ignorance et de la lenteur monacale, le fiscal Martin de Solis obtint de la cour les travaux de desséchement, et ne réussit pas mieux. Enfin, sous le gouvernement du vice-roi marquis de Croix, le commerce de Mexico se chargea d'achever l'entreprise, moyennant la concession de l'impôt sur les denrées et le vin, pour se rembourser de ses avances. L'ouvrage avait été estimé, par les ingénieurs, un million deux cent mille piastres. Le commerce l'acheva avec huit cent mille; mais au lieu de le faire en 5 ans, et de donner au canal 8 mètres de large, il y employa 22 ans, et conserva la galerie de Martinez. Depuis lors, on n'a pas cessé de perfectionner ce travail, en élargissant le fond de la coupure, et en adoucissant les pentes. Il s'en faut cependant de beaucoup que le canal soit encore en tel état qu'on n'en craigne plus la rupture. On ne peut cependant nier que l'égout, en son état actuel, soit une des œuvres hydrauliques les plus gigantesques qu'ait exécuté le génie des hommes. Si le canal se remplissait

d'eau à la hauteur de dix mètres, les plus gros vaisseaux de guerre pourraient traverser la chaîne de montagnes qui environnent le plateau de la capitale.

Quoique, dans ses expéditions de Californie, Fernand Cortez eut dépensé deux cent mille ducats de son patrimoine, et que Sébastien Viscaino, le premier navigateur de son siècle, eût pris possession de cette péninsule, ce ne fut qu'en 1642 que les Jésuites obtinrent d'y former des établissemens permanens. Jaloux de leur pouvoir, ils luttèrent avec bonheur contre les efforts des Franciscains, qui, de temps en temps, essayaient de pénétrer dans ce pays. Mais les plus dangereux ennemis qu'ils eurent à combattre, furent les soldats des postes voisins; car, sur ces confins de la civilisation européenne, la puissance législative et exécutive était distribuée d'une manière assez étrange, et le pauvre Indien ne connaissait d'autre maître qu'un caporal ou un missionnaire. La victoire des Jésuites fut complète. Une cédule royale mit sous les ordres du père président des missions, tous les militaires, y compris le capitaine du détachement de Lorette. 1642.

Moins on connaît un pays, plus il est éloigné

des colonies mieux peuplées, et plus facilement la renommée exalte les trésors qu'il possède. L'esprit humain se plaît dans ces contes merveilleux, que les premiers voyageurs savent répandre avec audace. Sur les côtes de Caracas, on parle des richesses des pays situés entre l'Orénoque et le Rio-Negro; à Santa-Fé, des missions des Andaquies ; à Quito, des provinces de Macas et de Maynas. La Californie a longtemps été le Dorado de la Nouvelle-Espagne. Un moine, le frère Marc de Nizza, enflamma les têtes mexicaines par ses récits fabuleux des contrées situées au nord du golfe de Californie, de la magnifique ville de Cibola, de sa population, de son gouvernement, du degré de civilisation de ses peuples. Cortez et Mendoza s'en
1683. disputèrent la conquête; mais en 1683, vinrent les Jésuites, et tous ces beaux rêves s'évanouirent. Le peu de succès des travaux métallurgiques entrepris à Sainte-Anne, diminua l'enthousiasme des mineurs. Cependant, quelques habitans de Mexico n'abandonnèrent pas leurs idées; ils soupçonnèrent les Jésuites de cacher à dessein les richesses qu'ils avaient trouvées, et de chercher à donner le change sur le pays qui les produisait. Ces considérations

déterminèrent le *visiteur* Galves, que son esprit chevaleresque avait jeté dans une expédition contre les Indiens de la Sonora, à porter ses pas en Californie. Il ne rencontra que des montagnes nues, sans terre, sans eau, sans la moindre trace de végétation. Cette péninsule, qui, sur une étendue égale à celle de l'Angleterre, ne renferme pas la population des petites villes de Ipswick ou de Deptfort, est située sous le même parallèle que le Bengale et les Canaries. Le ciel y est constamment serein, d'un bleu d'azur et sans nuage; et s'il s'en montre seulement au coucher du soleil, ils resplendissent des plus belles teintes de violet, de pourpre et de vert. Ce séjour serait délicieux pour un astronome, si la terre y était aussi belle que le soleil, et s'il ne rencontrait pas sous ses pieds un sol aride, desséché et couvert de poussière, comme sur le littoral de la Provence. Une cordillière, qui coupe la péninsule dans sa longueur, est peuplée d'une espèce d'animal qui, par sa structure et par ses habitudes, ressemble au mouflon de la Cerdagne. Les Espagnols le nomment *mouton sauvage;* il saute en baissant la tête, comme le cabri des Alpes; et ses cornes sont recourbées intérieure-

ment en spirale. Il diffère essentiellement de la *chèvre sauvage* de la Nouvelle-Californie, qui a le poil blanc cendré, et les cornes tournées en arrière comme le chamois.

Malgré l'aridité presque générale de la Vieille-Californie, il est des parties de cette contrée, où croissent le maïs et un excellent vin qui ressemble à celui des Canaries; mais elles sont en fort petit nombre. Ce qui a engagé particulièrement les voyageurs à parcourir les côtes de ce désert, c'est la pêche des perles, qui abondent surtout dans la partie méridionale. Elles ont une eau fort belle, et sont grandes, quoique la forme de la plupart soit irrégulière. La coquille qui les produit, se rencontre principalement dans la baie de Cerralbo, aux environs des îles de Santa-Cruz et de Saint-Joseph. Cette pêche est aujourd'hui abandonnée.

Depuis la pacification générale du Mexique par le vice roi comte de Monterey, la tranquillité de ce pays n'avait été que légèrement
1692. troublée par les Indiens, lorsqu'en 1692, manquant de maïs, ils se portèrent en foule au palais du vice-roi don Gaspar de Sandoval, et l'incendièrent, ainsi que l'hôtel de ville et

les prisons. Ce magistrat, poursuivi par les mutins, ne put échapper à leur fureur qu'en se réfugiant dans la cellule du gardien de saint François. Malgré cet événement, la cour ne crut pas devoir augmenter les forces militaires de la Nouvelle-Espagne. Dans ces temps où la plus intime union régnait entre les Mexicains et les Européens, la métropole ne se méfiait que des Indiens et des Métis. Le nombre des Créoles blancs était si faible, qu'ils penchaient généralement à faire cause commune avec les Européens. A cette réunion de circonstances doit être attribuée la tranquillité qui règna dans les colonies espagnoles, lorsqu'à la mort de Charles II, deux princes étrangers se disputèrent la possession de l'Espagne. Les Mexicains restèrent paisibles spectateurs de la grande lutte des maisons de France et d'Autriche. Les colonies suivirent sans opposition le sort de la métropole; et les successeurs de Philippe V ne commencèrent à redouter l'esprit d'indépendance qu'à l'époque de la grande fédération des états libres de l'Amérique septentrionale.

Autant le sol de la vieille Californie est aride et pierreux, autant celui de la nouvelle est

fertile et productif. Le climat y est plus doux qu'à la même latitude sur les côtes orientales du nouveau continent. Le ciel est ordinairement couvert; mais de douces pluies entretiennent la végétation. Dans les dix-huit missions de la nouvelle Californie, on cultive en abondance toute sorte de céréales, sous la direction de trente-six Franciscains, nés en Europe.
1769. Les premiers colons, qui y arrivèrent en 1769, trouvèrent dans l'intérieur du pays des ceps de vigne sauvages, qui produisaient des raisins assez gros, mais fort aigres. Les missionnaires les ont remplacés par la vigne européenne, qui, sur toute la côte, au nord et au sud de Monterey, produit d'excellens vins. L'olivier de France réussit près du canal de Sainte-Barbe. La partie septentrionale de la nouvelle Californie est habitée par les deux nations Rumsen et Escelen. A la baie de Saint-Francisco, sont les tribus distinctes des Matalans, des Salsen et des Quirotes. Depuis San-Diego jusqu'à San-Francisco, sur une étendue de cent quatre-vingts lieues, on parle dix-neuf langues, qui ne peuvent être regardées comme des dialectes d'un petit nombre de langues mères. Les Indiens des missions s'occupent,

depuis quelques années, à faire de grossiers manteaux de laine, appellés *fresadas*; mais leur principal travail est la préparation des cuirs de cerf.

Dans la cordillière qui longe la côte, et dans les prés voisins, on ne rencontre pas de buffles. Mais les plus hautes montagnes, qui se couvrent de neige en novembre, nourrissent ces chèvres sauvages au poil blanc cendré, aux cornes recourbées en arrière, dont nous avons déjà eu occasion de parler. Sur les côteaux, et dans les plaines où le gazon croît en abondance, on voit de grands troupeaux de cerfs d'une taille très-élevée, ayant des cornes arrondies et longues; ils vont par bandes de quarante à cinquante, et sont de couleur grise sans taches: leur bois a ordinairement quatre pieds et demi. Enfin, si l'on en croit les voyageurs, ce cerf est un des plus beaux quadrupèdes de l'Amérique espagnole. Il court avec une rapidité extraordinaire, penchant la tête en arrière et appuyant son bois sur son dos. Les chevaux de la nouvelle Biscaye, qui ont la réputation d'être d'excellens coureurs, ne peuvent les atteindre. Ils arrivent seulement au moment où il s'arrête pour étancher sa

soif; et alors, le cavalier qui le poursuit, lui jette un nœud coulant semblable à ceux dont on se sert, dans les colonies espagnoles, pour prendre les chevaux et les bœufs sauvages. Les Indiens emploient un autre stratagème fort ingénieux, pour surprendre et tuer ces animaux. Ils coupent la tête d'un cerf, dont la bois est long, la vident, en ne conservant que le poil et la peau, et la mettent sur leur propre tête. Ainsi déguisés, portant avec eux un arc et des flèches, ils se cachent sur les monts, ou dans les prés où l'herbe et haute; et imitant les mouvemens de l'animal qui broute, ils l'attirent par cette ruse, et le prennent.

Tandis que la nouvelle Californie prospérait sous le sage administration des Franciscains, les Jésuites, qui avaient vainement essayé de renouveller, dans la vieille Californie, les miracles du Paraguay, recevaient la cédule du roi d'Espagne, qui les chassait à perpétuité de tous ses domaines. Six mois suffirent pour extirper sur tous les points ce redoutable fléau, lèpre de la civilisation chrétienne.

Les Dominicains de Mexico remplacèrent les Jésuites dans leurs missions. Moins habiles, mais plus vertueux que leurs prédécesseurs,

ils n'obtinrent pas de plus brillans succès. Les naturels, qui vivent hors des établissemens, sont, de tous les sauvages connus, ceux qui se rapprochent davantage de l'état de nature. Ils passent des jours entiers étendus, la bouche posée sur le sable, savourant la chaleur que lui a communiquée la reverbération du soleil. Ils repoussent tout vêtement; et un singe habillé ne paraît pas plus ridicule au peuple de nos villes, qu'un Européen aux Indiens de ces régions. La religion de l'homme sauvage est la crainte. Quand les premiers missionnaires pénétrèrent dans ce pays, trois divinités vengeresses, Niparaya, Wactupuran et Sumougo, fesaient trembler les Pericuos, les Menquis et les Vehities. Les missions de la vieille Californie ne vont plus qu'au nombre de seize, qui ne renferment ensemble que quatre à cinq mille Indiens cultivateurs. On attribue cette dépopulation aux maladies contagieuses; ne serait il pas possible que l'administration monacale y fût aussi pour quelque chose?

L'expulsion des Jésuites n'est pas le seul bienfait du règne de Charles III. Ce monarque ami de son peuple débarrassa le commerce des colonies des entraves qui, pendant trois siè-

cles, avaient arrêté sa marche. En réfléchissant à la situation du Mexique lors de son avénement au trône, et au monopole odieux qu'avant cette heureuse époque Séville et Cadix exerçaient sur l'Amérique, on ne doit pas être étonné que le fameux réglement qui renversa tant d'obstacles ait été désigné sous le nom de *pragmatique sanction du commerce libre*. En commerce comme en politique, le mot *liberté* n'exprime qu'une idée relative; et de l'oppression sous laquelle gémissaient les colons dans le temps des galions, des registres et des flottes, à cet état de choses qui ouvrit, presqu'en même temps, quatorze ports aux productions de l'Amérique, le passage est égal à celui du despotisme le plus arbitraire à une liberté sanctionnée par la loi. Il est vrai que la métropole et les colonies eussent encore plus gagné à ce changement, si, aussitôt après la publication du décret qui rendait la liberté au commerce, on en eût promulgué un autre qui eût annulé un tarif de douane diamétralement opposé aux progrès de l'agriculture et de l'industrie des Américains: mais il ne fallait pas espérer que l'Espagne donnât la première l'exemple de se départir d'un système colonial, qui, malgré

les plus cruelles expériences contre la félicité individuelle et la tranquillité publique, a été si long-temps suivi par les nations les plus éclairées de l'Europe (1).

Charles III n'avait garde d'oublier, dans la distribution de ses grâces, ces Indiens dont le sort était si déplorable. Son règne vit disparaître les *commanderies*. Il défendit ces honteux traités, par lesquels les corrégidors se constituaient arbitrairement créanciers, et par conséquent maîtres du travail des Indiens, afin de leur avancer, à des prix exorbitans, des chevaux, des mulets, et de quoi se vêtir. La nouvelle division de la colonie par intendances, due au ministère de Galves, forma une époque mémorable pour la nation conquise : les petites vexations, auxquelles le cultivateur était continuellement en butte de la part des magistrats subalternes, diminuèrent par la vigilance active des intendans; et les indigènes commencèrent à jouir des bienfaits que leur avaient accordés des lois douces et humaines en général, mais qui, durant ces siècles de despotisme, n'avaient pas été mises à exécution.

(1) M. de Humbolt, c. XII.

1773. Le 20 avril 1773, le père François Garcés, accompagné du père Font, sortit du poste de Horcasitas, dans l'intendance de la Sonora; et, après onze jours de marche, il arriva à une belle et vaste plaine, située à une lieue de distance de la rive méridionale du fleuve Gila. Il y trouva les ruines d'une cité, du milieu desquelles s'élevait un grand édifice entouré de murs flanqués de tours, et les débris d'un canal artificiel qui y conduisait les eaux du fleuve. Aux environs, vivaient des Indiens vêtus, habitant, au nombre de deux ou trois mille, des bourgades qu'ils appellaient Uturicut et Sutaquisan. Il vit des champs semés de maïs et de coton. Les missionnaires, voulant essayer de les convertir, leur montrèrent un tableau représentant un pécheur condamné aux flammes de l'enfer. Ces hommes paisibles en furent effrayés. Ils les prièrent de ne plus le leur faire voir, et de ne plus leur parler surtout de ce qu'ils croyaient qu'il leur arriverait après la mort. Le père Font leur expliqua le bonheur et la sûreté dont on jouissait dans les missions chrétiennes, où un alcade indien administrait la justice. « Cet ordre de choses peut vous être nécessaire, répondit le chef de la peuplade;

pour nous, jamais nous ne volons, rarement nous nous disputons. Dès lors, à quoi bon un alcade? » La civilisation qu'on rencontre aux environs de la côte N. O. de l'Amérique, depuis le 33° jusqu'au 54° degré de latitude, est un phénomène bien singulier, qui ne laisse pas de donner une idée de l'histoire des premières émigrations des peuples mexicains.

Le père Garcés, se dirigeant vers le nord, visita ensuite le pays des Mosquis, traversé par le fleuve de Yaquesila. Il resta tout étonné, en rencontrant une ville indienne, avec deux grandes places, des maisons à plusieurs étages, des rues alignées et parallèles. Tout, dans ces régions, semble porter l'empreinte de l'industrie mexicaine. Les premières traditions nous apprennent que les peuples, qui plus tard ont fondé Tenochtitlan, habitèrent auparavant les bords du Napajoa et du Zaguananas. Considérant la civilisation qui existe sur différens points de cette côte, on est fondé à croire que, lors de cette grande émigration des peuplades du nord, quelques tribus se séparèrent de la masse pour se fixer dans les contrées boréales. Cependant les Indiens-Moqui, les Yabiques qui portent la barbe longue, et les

habitans des plateaux contigus au *Rio Colorado*, parlent un idiôme bien distinct du mexicain (1).

Au N.-O. de ce fleuve, et bien au-delà de la baie de San-Francisco et de la nouvelle Californie, la côte, qui s'étend jusqu'aux établissemens russes fondés dans la baie du prince Guillaume, a été, depuis la fin du 16e siècle, explorée par différens navigateurs espagnols;
1774. mais ce n'est que depuis 1774, qu'elle a été explorée par ordre des vice-rois du Mexique. Les expéditions entreprises pour faire des découvertes ont été nombreuses; et quelque temps l'attention de toutes les puissances maritimes de l'Europe a été fixée sur la colonie que les Espagnols ont voulu former à Noutka. Un misérable bastion, défendu par quelques pierriers, a failli exciter une guerre sanglante entre l'Espagne et l'Angleterre; et si le tays ou prince de Noutka a conservé son indépendance, il ne le doit qu'à la destruction de l'établissement
1786. fondé dans l'île de Quadra. Depuis 1786, ces contrées ont été visitées par différentes nations européennes, attirées par le commerce de

(1) M. de Humbold, VIII.

peaux de loutre marine; mais cette concurrence leur a été aussi désavantageuse qu'aux naturels du pays. Tandis que le prix des peaux a haussé sur les côtes d'Amérique, il a baissé en Chine. La fréquentation des Européens a produit chez les sauvages une horrible corruption. Les navigateurs ont voulu tirer parti des discordes des tays, en employant la même politique qui a teint de sang les rivages de l'Afrique. Ils y ont peu réussi; et beaucoup de matelots ont déserté leurs navires, pour aller s'établir avec les indigènes. Les géographes, qui se sont empressés de morceler le monde pour faciliter l'étude de leur science, ont distingué sur cette côte une partie anglaise, une espagnole et neutre, et une russe; mais ces divisions ont eu lieu sans qu'on ait préalablement consulté les chefs des différentes tribus qui peuplent ces pays. Si les cérémonies puériles que les Européens appellent prises de possession, si les observations astronomiques faites sur une côte récemment découverte, pouvaient donner un droit de propriété, cette portion du nouveau continent serait partagée d'une étrange manière entre les Espagnols, les Anglais, les Russes, les Français et les Américains des États-

Unis. Un même îlôt appartiendrait à la fois à deux ou trois nations, parce que chacune d'elles pourrait prouver qu'elle a visité un de ses caps. La vaste étendue de cette côte, entre les parallèles 55 et 60, a été découverte successivement par Gali, Bering et Tschirikow, Quadra, Cook, Lapérouse, Malaspina et Vancouver.

Tandis que, dans le nouvel hémisphère, les conquêtes de la civilisation devenaient chaque jour plus fréquentes, le moment arrivait où l'ancien monde, secouant ses vieilles chaînes, demanderait aux rois la liberté et le bonheur. Les mouvemens politiques dont l'Europe avait
1789. été le théâtre depuis 1789, excitaient le plus vif intérêt chez un peuple qui, depuis longtemps, aspirait à jouir de différens droits dont la privation était pour lui un obstacle à la prospérité publique et un motif de ressentiment contre la mère patrie. Le libre commerce avec les puissances neutres, que la force des circonstances avait plusieurs fois forcé la cour de Madrid d'accorder à Cuba, à Caracas, à la Vera-Cruz, à Montevideo, avait mis les colons de la Nouvelle-Espagne en relation avec les Anglo-Américains, les Français, les Anglais et

les Danois. Les planteurs acquéraient des connaissances plus exactes sur l'état de l'Espagne comparé à celui des autres puissances européennes; et la jeunesse, sacrifiant une partie de ses préjugés nationaux, montrait une prédilection réfléchie pour les nations plus éclairées que la métropole. Cette disposition d'esprit porta les vice-rois et les gouverneurs à prendre des mesures qui, loin de calmer l'agitation, ne servirent qu'à augmenter le mécontentement. Ils crurent voir un germe de révolution dans toutes les réunions dont l'objet était la propagation des lumières. On défendit d'imprimer dans les populations de quarante à cinquante mille habitans. On regarda comme suspects les citoyens qui, retirés dans leurs terres, lisaient en secret Montesquieu, Robertson ou Rousseau. La guerre ayant éclaté en 1793 entre l'Espagne et la France, on jeta, dans les prisons, de malheureux Français établis depuis 20 ou 30 ans à Mexico. Un d'eux, craignant de voir renouveller sur sa personne le barbare spectacle d'un autodafé, mit fin à ses jours dans la prison du saint-office. Son corps fut brûlé sur la place du *Quemadero*. Vers la même époque, le gouvernement crut découvrir une 1793.

conspiration à Santa-Fé, capitale de la Nouvelle-Grenade. Il fit mettre en prison plusieurs personnes coupables d'avoir reçu des journaux français par la voie de Saint-Domingue, et fit subir la torture à des jeunes gens de 16 ans, pour leur arracher des secrets qu'ils ne connaissaient pas. Tant de persécutions aigrirent les esprits; le mécontentement couvait encore, mais il ne fallait qu'une étincelle pour le faire éclater (1).

(1) M. de Humboldt, C. XIV.

LIVRE V.

Dissensions des Créoles et des Européens. — Le vice-roi Iturrigaray conduit prisonnier en Espagne. Il est remplacé par Vénégas. — Complot pour délivrer le Mexique. Trahison. — Le moine Hidalgo proclame l'indépendance; ses succès, ses revers, sa mort. — L'insurrection continue. Une junte est organisée. Atrocités des royalistes. — Hauts faits de Morelos. Il est fusillé. — Entreprise du jeune Mina. Il est livré aux Espagnols, et exécuté. — Champ d'Asile. — Révolte d'Iturbide. Il se fait proclamer empereur. Son règne éphémère, son despotisme, son abdication, son exil. — Proclamation du du gouvernement fédératif. Constitution. — Retour d'Iturbide. Il est fusillé. — Ratification du pacte fondamental. — Réflexions.

En 1808, des troubles sérieux éclatèrent en Espagne. Une déclaration de guerre, impolitiquement faite à la France par le favori Godoy, armait cette redoutable puissance contre la 1808.

péninsule; et Napoléon, flétrissant sa gloire, descendait aux plus honteux artifices, pour usurper une couronne que deux Bourbons se disputaient. Quelque opprimés qu'ils fussent, les Créoles et les Indiens avaient contracté un attachement d'habitude pour la mère patrie. La violence exercée contre elle par le chef du gouvernement français révolta ces cœurs amis de la justice. Une fermentation subite se manifesta dans toutes les villes du Mexique. L'étendard de la métropole fut déployé avec enthousiasme; et le peuple jura, d'une voix unanime, de défendre un pouvoir qui, depuis trois siècles, n'avait pas cessé de faire peser sur lui le joug le plus avilissant.

Sur ces entrefaites, les armées françaises pénétraient dans la péninsule, et le gouvernement d'un frère de Napoléon y était proclamé. On ne négligea aucun effort pour rattacher les colonies à la cause de la France; mais, sans éprouver aucun éloignement pour le peuple français, les Mexicains répugnaient à tout ce qui pouvait avoir l'apparence d'une trahison. En vain les émissaires du roi Joseph multipliaient les séductions; en vain Desmolard, son agent confidentiel, et plusieurs autres se

répandaient dans les vastes provinces de l'Amérique espagnole, pénétraient dans toutes les classes, et, faisant ressortir la longue oppression du continent et le bonheur d'obéir au frère du grand empereur, semaient, à pleines mains, l'argent sur leur route; les colonies restaient inébranlables au milieu des victoires de la France et de la soumission presque entière de la péninsule (1). Ne pouvant reconnaître les usurpateurs de la métropole, et se trouvant ainsi privés des directions accoutumées, le Mexique sentit que la force même des choses l'obligerait à chercher des secours en lui-même, et à se donner une organisation, au moins provisoire. Le vice-roi Iturrigaray, frappé des dangers que courait la colonie placée entre les ordres publics du roi catholique et des ordres secrets contradictoires, voulant surtout prévenir l'effet des divisions qui existaient entre les Créoles et les Européens, proposa de convoquer une junte dont les membres, pris également parmi les uns et les autres, représenteraient toutes les provinces de l'em-

(1) Robinson. *Memoirs of the Mexican revolution.* John Byerley.

pire, et seraient chargés de l'organisation de son gouvernement provisoire. Son but était de le préserver à la fois des horreurs de la guerre civile et des sourdes menées de la France. Il ne soupçonnait pas que c'était le lancer dans la carrière d'une naturelle et légitime émancipation.

Les Européens ne virent pas sans regret une fusion qui portait atteinte à leur ancienne suprématie. Une conspiration fut tramée. On gagna sans peine les officiers qui commandaient la garde. Quatre cents boutiquiers à peine armés entrèrent à minuit dans le palais du vice-roi. Ce magistrat ne tenta pas une résistance inutile. Il fut embarqué, avec sa famille, sur un vaisseau qui le remit prisonnier entre les mains de la junte insurrectionnelle renfermée dans les murs de Cadix. Les Mexicains apprirent avec surprise que leur vice-roi avait été dépouillé de ses fonctions comme coupable d'hérésie.

Cependant le feu est en Europe ; le Mexique se divise en deux factions irréconciliables, la faction européenne et la faction mexicaine. Cette dernière, habituée depuis long-temps à un état passif, est cruellement opprimée. Di-

verses exécutions ordonnées par les vainqueurs augmentent l'exaspération générale. Sur ces entrefaites, arrive Vénégas, successeur donné à Iturrigaray par la junte de Cadix. Il adopte les principes des Européens et continue à persécuter les Créoles. Cette persécution réveille d'anciens souvenirs. L'Américain recouvre le secret de sa force, il rentre en lui-même, il consulte son cœur, il y trouve une aversion innée pour les hommes qui l'ont subjugué et qui l'oppriment. Un complot ourdi par des ecclésiastiques, par des légistes, par tout ce que la colonie renferme d'honorable, étend bientôt ses ramifications dans les provinces, les plus éloignées. Vénégas, endormi sur le bord de l'abîme, n'en soupçonne pas la profondeur. Le moment de l'explosion approche, lorsqu'un des complices, chanoine de Valladolid, sentant sa fin approcher, révèle toute la conspiration au prêtre Gil, chargé de l'assister à ses derniers momens. Le secret de la confession ne fut pas respecté. Vénégas, effrayé du danger dont il était menacé, crut en prévenir les effets, en donnant l'ordre d'arrêter sur-le-champ les principaux coupables.

Le chef du complot était le moine Hidalgo,

curé de la petite ville des *Douleurs*. Il avait de l'esprit et de l'instruction, élevait les enfans des pauvres, et soignait les malades. Prévenu des ordres du vice-roi, il monte en chaire et s'écrie : « Dieu, mes enfans, Dieu et Jésus-Christ, vous commandent enfin de sortir de l'esclavage. Allez, nouveaux Israélites, secouez le joug de ces Pharaons! Aux armes! — Aux armes! répètent les Américains. » Ils lèvent l'étendard de la révolte, le tocsin sonne, la guerre de l'indé-
1810. pendance est commencée. Hidalgo part à la tête d'une espèce d'armée, ou plutôt de caravane militaire, armée de piques, de couteaux, de haches, de bâtons, de mousquets, au milieu des cris de joie des Indiens, des Créoles, des ecclésiastiques et de quelques officiers américains. Vénégas essaie de le combattre avec des proclamations; il organise des milices, forme des guérillas, enrégimente des brigands, qui dévastent le pays et achèvent de faire haïr la cause royale. Hidalgo signale son commandement par l'abolition d'une foule d'impôts onéreux; il offre de généreux secours aux habitans des fermes que les Espagnols ont incendiées. Partout sa présence détermine l'insurrection; cinq ou six villes de l'intendance de

Guadalaxara se prononcent en sa faveur. Il est surnommé le *libérateur américain.*

De Guadalaxara, Hidalgo passe à Guanaxuato et à Valladolid. Dans le premier lieu, il établit une sorte de discipline parmi la multitude qui l'a suivi, et nomme des officiers pour la commander. Dans le second, il s'empare d'un million deux cent mille dollars, et se voit renforcé par deux régimens de milice. Un conseil des principaux capitaines est convoqué, afin de procéder à différentes promotions. Le grade de généralissime lui est conféré d'une voix unanime. Allende est nommé capitaine-général; Ballera, Ximenès, Arias et Aldama obtiennent le grade de lieutenant-général; Abassolo, Ocon et les deux frères Martinez, celui de maréchal de camp. Une messe solennelle est célébrée, un *Te Deum* est chanté. Le général, après avoir réglé la solde des troupes, passe en revue son armée, divisée en quatre-vingts régimens de cinq cents hommes. Il était revêtu d'un habit bleu, avec des paremens rouges, brodés en or et en argent, et d'une ceinture noire également brodée. Il portait au cou une médaille représentant la vierge de la Guadeloupe, cette patrone chérie du peuple mexicain. Ses drapeaux

étaient bleus et blancs, pareils à l'ancienne bannière des empereurs du Mexique (1).

Il s'avançait vers Mexico, qui n'était défendu que par une poignée d'hommes. La ville était dans la plus affreuse agitation. Le peuple, et même un nombre considérable de personnages de haut rang, abhorraient les Espagnols ; et les forces royales, divisées en petits corps, étaient stationnées à de très-grandes distances. Un adroit expédient fit sortir Vénégas de cette crise. Connaissant la crédulité des Indiens, il résolut de frapper leurs esprits par un coup d'éclat qui ruinerait la cause de l'indépendance. L'archevêque de Mexico et le tribunal du saint office consentirent à lancer une sentence d'excommunication contre Hidalgo, ses partisans et toute son armée. Le généralissime y répondit par un manifeste, dans lequel il expliquait les motifs de sa conduite, et signalait les contradictions des inquisiteurs dans les accusations contre lui. Mais le coup était porté ; les fanatiques Indiens ne purent croire que la sainte inquisition eût tort, et la désertion se mit dans les troupes.

(1) Robinson, Mémoires.

Une victoire seule pouvait couper le mal à sa racine. Hidalgo marche contre la montagne de *las Cruces*, où le colonel royaliste Truxillo s'était retiré avec deux mille hommes, le débusque de sa position, et le force de battre en retraite. Cependant les deux chefs conviennent d'une entrevue. Truxillo, pour ôter tout soupçon aux parlementaires de Hidalgo, les invite à venir le trouver, munis d'une bannière de la vierge. Les Américains s'avancent, sans défiance, et sont inhumainement fusillés. Truxillo parle ainsi de cette perfidie dans son rapport : « Par ce moyen et avec l'entremise de la sainte vierge Marie, je me suis débarrassé d'eux et de leurs propositions. » Les gazettes de Madrid célébrèrent cette infâme trahison comme une victoire obtenue par les troupes royalistes ; et une médaille portant les noms de Truxillo, de Bringar et de Mendivil, fut frappée à la Vera Crux, pour en perpétuer la mémoire.

Après avoir perdu toute son artillerie, Truxillo était rentré dans la capitale du Mexique, avec trois cents hommes seulement. Vénégas venait d'apprendre que plusieurs villes voisines s'étaient déclarées pour les indépendans ; et déjà il songeait à aller chercher un re-

fuge dans les remparts de la Vera Crux. Tout-à-coup Hidalgo descend des montagnes de Santa-Fé, et s'approche de Mexico, comme pour en commencer le siège. Telle était vraisemblablement son intention, lorsque, averti que le général royaliste Calléja arrivait au secours de la place, il donne le signal de la retraite, et vient asseoir son camp sur une montagne triangulaire qui domine le village d'Aculco et le pays environnant à l'est et au nord. Son artillerie, composée de quatorze pièces, fut disposée sur les flancs de la montagne. Il rangea son armée en deux lignes, entre lesquelles il plaça les Indiens indisciplinés. Tout lui présageait la victoire, quand ses troupes, saisies d'une terreur panique à l'aspect de l'armée espagnole qui se déployait en bon ordre, prirent la fuite à la première décharge. Calléja se mit à leur poursuite, et leur fit perdre près de dix mille hommes en tués, blessés et prisonniers.

Hidalgo opéra sa retraite sur Guanaxuato, où il se fortifia. Calléja, qui le suivait de près, détruisit ses batteries, et lui prit 25 canons. Les indépendans furieux passèrent au fil de l'épée deux cents Espagnols renfermés dans l'Alhondiga. Le lendemain, les royalistes em-

portèrent la ville d'assaut, la livrèrent au pillage, fusillèrent tous les officiers prisonniers, et un grand nombre d'habitans connus pour leur attachement à la cause de la liberté. Une proclamation de Calléja ordonna que, dans vingt-quatre heures, les armes et les munitions de toute espèce fussent, sous peine de mort, livrées au gouvernement. Il fut enjoint aux soldats de tirer sur tout rassemblement de plus de trois personnes.

Ces mesures ne firent qu'exaspérer les esprits. Hidalgo se retira en bon ordre à Guadalaxara, où il fut accueilli avec enthousiasme. Dans sa route, il battit plusieurs détachemens espagnols, qui essayèrent de lui fermer le passage et de le placer entre deux feux. Dès son arrivée, il envoya le prêtre Mercado s'emparer du port de San-Blas, d'où il fit venir quarante trois canons. Outre l'intendance de Guadalaxara, celles de Valladolid, de Zacatecas, de san Luis de Potosi et de la Sonora reconnurent l'autorité de Hidalgo et se soumirent à ses lieutenans.

Tandis que le général royaliste don J. Cruz battait les indépendans à Zamora, Calléja se portait à marches forcées sur Guadalaxara. Hi-

dalgo, décidé à ne pas l'attendre dans la place, vint se fortifier à onze lieues de là, sur la montagne de Calderon. Cent trente pièces de différens calibres défendaient cette position importante. L'attaque des royalistes fut terrible, mais la résistance des indépendans les contraignit à rebrousser chemin. Calléja, ayant reçu des renforts, revint à la charge, et enleva, non sans résistance, la batterie qui couvrait le cen-
1811. tre d'Hidalgo. Pendant ce temps, un de ses officiers mettait en déroute la nombreuse cavalerie des Mexicains, et jetait la consternation dans leurs troupes, qui essayaient vainement de resaisir la victoire.

Toujours battu, Hidalgo ne perdait pas courage. Les troupes qu'il avait en tête étaient, à la vérité, mieux disciplinées et plus aguerries que les siennes; mais partout le peuple se déclarait pour lui, et les lieux occupés par les Espagnols étaient les seuls dont ils pussent se flatter d'être les maîtres. Après la déroute de Caldéron, il marcha sur Zacatecas, où il rallia ses forces et rétablit son artillerie. De là, il passa à San Luis de Potosi, où il forma différens corps de guérillas. Le gouverneur du nouveau royaume de Léonse prononça en sa fa-

veur; celui du nouveau Saint-Ander prit la fuite; enfin, les Mexicains arrêtèrent ceux de Cohahuila et du Texas.

Calléja, toujours animé à la poursuite des indépendans, s'approchait de San Luis de Potosi. De longues traces de sang marquaient son passage. Un officier de Hidalgo, dont la mémoire doit être en horreur aux Mexicains, J. Elisondo, désirant obtenir son pardon des Espagnols, résolut d'arrêter lui-même ce chef intrépide, lorsqu'il paraissait vouloir pénétrer dans la Louisiane, y rassembler ses partisans, et se disposer à recommencer la guerre. Il attira dans son complot quelques traîtres; et tombant avec eux sur ce vaillant capitaine, il le fit prisonnier avec ses officiers. Cinquante furent exécutés sur le champ; dix autres, parmi lesquels étaient Hidalgo et Ballera, ne furent mis à mort que quatre mois après. On dépouilla préalablement Hidalgo de la prêtrise. Ainsi périt ce martyr de la patrie, victime d'une abominable trahison. Mexicains, donnez des pleurs à sa mémoire (1)!

Le sort de la révolution mexicaine ne dépen-

(1) Robinson, mémoires.

dait pas d'une insurrection. La mort de Hidalgo et de ses fidèles compagnons d'armes ne découragea pas les autres chefs. Parmi eux, figuraient en première ligne Villagran, Morelos, et le brave Rayon, qui, afin de favoriser la retraite du généralissime, avait pris position à Saltillo, dans l'intendance de Durango. Après sa mort, il retourna à Zacatecas, d'où il envoya trois prisonniers espagnols au vice-roi, pour lui proposer, comme base d'un accommodement, la formation d'une junte composée par moitié de Créoles et d'Européens, ainsi que le vice-roi Iturrigaray l'avait conçue dans le temps. Vénégas répondit que si Rayon consentait à mettre bas les armes, il serait compris dans l'amnistie générale accordée par les cortès. Le chef indépendant ne crut pas devoir ajouter foi à cette promesse, et se retira dans l'intendance de Valladolid. Le colonel Lopès fortifia Zitaquara, et battit complètement les royalistes qui vinrent l'y attaquer. Fiers de leur victoire, les indépendans tentèrent vainement un coup de main sur Valladolid, où Truxillo commandait. Rayon, poursuivi jusqu'à son quartier général de Zitaquara, livra bataille aux Espagnols. La victoire fut long-temps disputée.

Enfin les royalistes perdirent huit cents hommes et tous leurs bagages. Les indépendans renouvelèrent sans succès leur attaque sur Valladolid.

Cependant Mexico était en proie à la plus violente agitation. Un complot fut dénoncé au vice-roi, qui ordonna l'arrestation de plusieurs citoyens. Six d'entr'eux, parmi lesquels était le légiste Ferrer, furent condamnés à mort, six autres aux travaux forcés; deux femmes languirent plusieurs mois dans les cachots.

Rayōn forma à Zitaquara une junte composée de lui, du docteur Berdusco et de J.-M. Liceaga. Elle reconnut Ferdinand pour roi, et publia des décrets en son nom. Calléja offrit dix mille piastres de la tête de chacun de ses membres, et marcha contre eux avec toutes ses forces. Zitaquara avait été entourée de retranchemens; elle était défendue par l'immense population de vingt lieues à la ronde. Les succès des indépendans avaient tellement encouragé ce peuple, que les femmes et les enfans même se réunissaient pour repousser l'ennemi. Le combat fut long et opiniâtre. Enfin, les Espagnols s'emparèrent de la place où ils trouvèrent une formidable artillerie et d'abon-

dantes munitions de guerre. La junte et l'armée indépendante ne furent pas inquiétées dans leur retraite.

Calléja publia immédiatement un décret où l'on remarque les passages suivans : « Attendu que les habitans de cette cité criminelle détestent le gouvernement monarchique, qu'ils ont soutenu trois combats contre les troupes du roi, qu'ils ont planté sur des poteaux les têtes de plusieurs de nos chefs morts pour la légitimité, tous les bâtimens de Zitaquara seront rasés ou détruits par le feu. Tous les habitans sortiront de la ville dans six jours; on leur accorde, par compassion, la faveur d'emporter leur mobilier. Chaque habitant recevra du gouvernement un permis de départ. Celui chez qui il n'en sera pas trouvé à l'expiration du délai, sera mis à mort; toutes les armes seront livrées sous la même peine. Il est expressément défendu de rebâtir Zitaquara, ou toute autre ville qui sera détruite à l'avenir. »

La junte de Zitaquara, se réfugia à Zultepec; la déroute qu'avaient essuyée ses troupes, n'abattait pas leur courage. Morelos, Villagran, Canas, Almada, Rayon, et d'autres généraux

tenaient encore la campagne; et leurs guérillas combattaient, avec plus ou moins de succès, les troupes espagnoles. La junte proposa à Vénégas une réconciliation qu'il refusa. Portant alors le nombre de ses membres à quarante, 1812.
elle publia un manifeste et une constitution qui déclaraient le Mexique lié à l'Espagne, sans toutefois en dépendre. Ferdinand VII y était encore reconnu; le moment n'était pas éloigné, où ce pays allait devenir entièrement républicain.

Morelos avait soumis presque toutes les côtes méridionales du Mexique, et vaincu plusieurs fois les troupes royales, notamment à la bataille de Tixtla. Il forma le blocus d'Acapulco; et divisant le reste de son armée en deux corps, il marcha sur la capitale. Le brigadier Bravo, commandant une de ces divisions, battit le général Masitu, et entra à Quautla-Amilpas. Morelos, qui était à la tête de l'autre, pénétra sans opposition dans les murs d'Izucar. Effrayés de ces succès, les royalistes cessèrent de poursuivre la junte de Zitaquara, et accoururent vers les points menacés. Le colonel espagnol Soto essaya vainement de reprendre Izucar; il fut repoussé avec perte, blessé

grièvement, et contraint de quitter l'armée. Llano, son successeur, ne réussit pas mieux, quoiqu'il eût pris possession de la montagne du Calvaire, d'où il bombardait la place, et qu'il eût sous ses ordres des troupes fraîchement arrivées d'Europe. Calléja livra un assaut à Quautla-Amilpas; mais à la suite d'un engagement de six heures, il fut obligé de le suspendre. Llano le joignit, après avoir levé le siège d'Izucar. Morelos, serré de près par ces deux généraux, déploya toutes les ressources de son génie; soixante cinq jours, il défendit Quautla-Amilpas, avec un courage héroïque; mais les provisions commençant à lui manquer, il se décida à évacuer la place pendant la nuit. Un corps d'infanterie de mille hommes formait l'avant-garde; venaient ensuite deux cent cinquante cavaliers, suivis de cinq mille lanciers et frondeurs. Presque toute la population de Quautla était placée entre ces troupes; un corps de fusiliers formait l'arrière garde. Les indépendans, attaqués dans leur retraite, souffrirent cruellement. Quatre mille habitans restèrent sur la route.

Peu découragé de ce revers, Morelos s'empara successivement de Chilapa, de Tehuacana,

d'Orizaba, dont il fit brûler le magasin royal de tabac estimé plusieurs millions de dollars, et d'Antequera, où il fit exécuter le lieutenant général Gonzalès-Saravia, le brigadier Bonavia, et les colonels Regules et Villasante, au lieu même où les royalistes avaient fusillé Palacios, Tinoco et les colonels Lopez et Armenta. Les restes de ces deux martyrs de la liberté furent portés en triomphe et déposés dans la cathédrale. Acapulco tomba bientôt en son pouvoir; et les communications entre Mexico et la Vera-Cruz se trouvèrent complètement interceptées par des guérillas qu'il jetta entre ce port et Zalapa.

Le colonel Gutierrez, parti du Mexique pour les États-Unis, y rencontra J.-M.-A. Toledo, l'un des membres des cortès pour l'Amérique espagnole. Tous deux y allaient chercher des secours pour les indépendans. Les corps qu'ils transportèrent dans les provinces de l'intérieur, obtinrent quelques avantages sur les royalistes, et prirent même Saint-Antonio, capitale de la 1813.
province du Texas; mais le commandant Arredondo les dispersa complètement, et Toledo alla demander un asile aux États-Unis.

Morelos attaque Valladolid, défendu par 1814.

Llano; il est forcé de battre en retraite, vigoureusement poursuivi par l'ennemi. Il fait nuit; un horrible combat s'engage. On ne savait de quel côté penchait la victoire, lorsque l'aurore vient éclairer des monceaux de cadavres. Quel spectacle d'horreur! Deux divisions de l'armée indépendante s'étaient égorgées mutuellement. Llano profite de leur consternation pour achever leur défaite. Matamoros, lieutenant de Morelos, tombe en son pouvoir avec sept cents hommes. On offre en échange de cet officier cinq cents Espagnols pris quelques jours auparavant, et qui ont été conduits à Acapulco. Cette proposition est rejetée, et tout est mis à mort de part et d'autre.

L'armée espagnole, ranimée par ce succès, expulse presque tous les indépendans de cette partie du Mexique. Ceux-ci, voyant qu'il n'est plus de quartier pour eux, se décident à frapper un grand coup, dont l'effet eût été bien plus décisif, s'il eut été moins retardé. La junte nationale est remplacée par un congrès qui ouvre ses sessions à Chilpanzingo, un peu au nord d'Acapulco, et commence par déclarer le gouvernement du Mexique indépendant de celui de la métropole. Le pouvoir exécutif est

confié à Morelos, Liceaga et le docteur Cos. Ce congrès se transporte successivement à Ario et à Apazintgan, où il promulgue une constitution établie sur des bases démocratiques, et prescrit le serment des citoyens appelés à jouir de ses bienfaits. Les royalistes la brûlent publiquement à Mexico, et prononcent la peine de mort contre ceux qui refuseront de livrer au gouvernement les copies qu'ils en pourront avoir.

Sur ces entrefaites, plusieurs corsaires armés 1815.
par les indépendans, apportaient aux armées mexicaines des officiers, des armes et des munitions. Morelos apprit que le député Toledo, accompagné du général Humbert, avait débarqué avec des approvisionnemens de guerre entre Xalapa et la Vera-Crux. Voulant cacher le dessein qu'il avait de les joindre, il prit la route qui conduisait à la province de Oaxaca. Les royalistes en furent instruits, l'attendirent à Atacama, tombèrent sur ses troupes, et le firent prisonnier. Dépouillé par l'évêque de son caractère ecclésiastique, accusé d'hérésie, il fut fusillé dans le dos comme traître, au village de Saint-Christophe, à six lieues de Mexico. On n'osa pas l'exécuter dans la capitale.

Après la défaite de Morelos, les chefs des

indépendans s'étaient réunis d'abord à la Puebla, ensuite à Thuacan, où ils avaient formé une nouvelle junte présidée par Manuel Tarau. Une dépêche fut adressée par eux au général Calléja, auquel ses cruautés avaient acquis la vice-royauté du Mexique. On y remarquait les passages suivans : « Nous savons que cette guerre est regardée, par votre excellence, comme la révolte de quelques misérables, et non comme la volonté générale et spontanée d'un peuple qui rompt ses fers. Vous n'avez rien négligé pour donner aux nations civilisées cette désavantageuse idée de notre révolution, quoique la continuité de la guerre et le cri universel des peuples qui réclament leur liberté, contredisent votre assertion. Toutefois, notre représentation nationale manquerait à son devoir, si elle n'implorait pas de votre excellence la conservation de la précieuse vie de Morelos... Nous avons constamment fait preuve de modération. Réfléchissez au crime que vous commettriez, en attentant à ses jours. Sa mort serait un fatal présage pour vous et pour votre parti. Songez aux hasards de la guerre ! Réfléchissez aux vicissitudes des empires ! Examinez notre situation ! Voyez nos ressources ! Tremblez et

craignez la vengeance. En vous montrant cruel, que pouvez vous espérer si le sort des combats vous jette en nos mains? Vos prisonniers auront-ils le droit d'implorer notre clémence? Voulez-vous nous forcer à nous repentir de notre modération? Songez enfin que vous, et soixante mille Espagnols, répondez de la moindre injure faite à Morelos. Il est cher à tous les Américains; et votre conduite à son égard ne peut être vue avec indifférence par ceux même qui ne sont que les spectateurs de nos dissensions. »

Cette énergique réclamation n'obtint d'autre réponse que la mort de l'infortuné général. Sa perte entraîna celle des républicains. Le congrès fut dissous par Tarau, qui partagea l'autorité suprême avec Alas et Cumplido. Cet ombre de gouvernement occupa l'intendance de la Puebla, d'où elle entretint l'insurrection et encouragea les guérillas qui parcouraient le Mexique. Ces bandes, trop faibles pour battre des troupes régulières, prendre des villes, ou enlever des convois, continuèrent à intercepter les communications, et à arrêter les travaux de l'agriculture, du commerce et des mines. Toujours harcelées, souvent battues,

traitées avec la plus affreuse barbarie quand elles tombaient au pouvoir des Espagnols, elles ne laissaient pas de causer de vives inquiétudes à un ennemi qui n'avait pas des forces suffisantes pour les détruire.

Cependant le vice-roi Calléja venait d'être remplacé par Apodaca, qui restait fidèle au plan d'extermination de son prédécesseur. Hidalgo et Morelos avaient trouvé de dignes successeurs dans Borja, Tores, Morena, Ortiz et Vittoria, qui ranimaient les restes de la liberté mexicaine, et établissaient des foyers de résistance dans plusieurs provinces. Joseph Bonaparte, arrivé depuis peu à Washington, encourageait, de tous ses moyens, les efforts de ce peuple qui cherchait à se régénérer. Mais le gouvernement des États-Unis, quoique évidemment satisfait de cette révolution, refusait obstinément de rien faire en sa faveur. Gagné par l'ambassadeur espagnol Onis, il ordonnait la dispersion des patriotes réunis dans la Louisiane pour une expédition dans le Mexique, empêchait la vente des vaisseaux de guerre aux sujets de toute autre puissance, ou leur armement contre des nations amies. Cependant, les citoyens des États-Unis s'étaient ouvertement déclarés pour

les indépendans; et c'est à leur assistance que les Mexicains ont dû surtout de réparer leurs pertes continuelles.

Un renfort plus précieux pour la cause de la liberté fut celui du jeune Xavier Mina, neveu de celui qui a combattu deux fois avec tant de constance et de courage en faveur de la révolution espagnole. Réduit à s'expatrier pour prix des services qu'il avait rendus à Ferdinand, Xavier Mina s'était retiré à Londres. La conquête du Mexique lui fut proposée comme un moyen de tirer d'un gouvernement ingrat une vengeance durable et glorieuse. On lui fournit des secours, sept cents caisses d'armes, des équipages pour deux mille fantassins et pour cinq cents cavaliers. Il part de Liverpool, fait voile vers les États-Unis, y augmente le nombre de ses officiers, achète encore des armes, et, après une longue traversée, aborde 1817.
sur les côtes du Mexique, à Soto-la-Marina, dans la province du nouveau Saint-Ander. Il n'avait avec lui que quatre cent cinquante hommes, la plupart anglais; mais on lui avait promis de nombreux renforts.

Mina laisse cent trente hommes au lieu de son débarquement, avec ordre de le rejoindre

aussitôt que les secours seront arrivés, ou dans vingt jours si les secours n'arrivent pas. C'était donc avec trois cent vingt hommes seulement, que le jeune aventurier tentait la conquête du Mexique. Quinze cents Créoles mal armés, mais bien résolus, le joignirent dès le second jour; et Saint-Ander tomba en leur pouvoir, sans que les Espagnols pussent s'y opposer. On accourait de toutes parts se ranger sous ses drapeaux; et tous les chefs insurgés qui tenaient encore la campagne, venaient lui demander des ordres. La joie qu'il en ressentait fut troublée par la nouvelle de la prise de Soto-la-Marina par le gouverneur de la Vera Crux. « Que nous importe ? dit-il aux soldats, qui paraissaient effrayés de ce premier échec; n'avons-nous pas des armes ? » Il marcha, sans hésiter, vers San Luis de Potosi, et défit un corps de deux mille royalistes. Neuf cents mousquets grossirent son matériel, et cinq cents transfuges accrurent sa petite armée. San Luis de Potosi lui ouvrit ses portes.

Attaqué plusieurs fois par des forces supérieures, Mina fut constamment vainqueur. Guanaxuato, mal défendu, capitula; et toute la population accueillit les insurgés avec enthou-

siasme. La foule des citoyens qui se réunirent à lui, porta bientôt son armée à quinze mille hommes. Le vice roi Apodaca vit avec effroi ses progrès. Menaces, promesses, tout fut prodigué pour engager le peuple à ne point favoriser sa marche. Sa tête fut mise à prix; et le grade d'officier, promis à celui qui l'apporterait, fût-il un des rebelles.

C'en était fait de Mexico, et peut-être des royalistes, si Mina eût continué sa marche vers la capitale; mais il s'arrêta à Guanaxuato : et ce temps impolitiquement employé à l'organisation de ses troupes fut mis à profit par Apodaca pour se fortifier. Ce chef rappela toutes les forces qui étaient disseminées dans les provinces, et se prépara à une vigoureuse défense. Rien n'était cependant perdu pour Mina, lorsqu'une odieuse trahison anéantit l'espérance des patriotes. Ce jeune chef avait l'habitude de reconnaître lui-même le pays à quelques lieues de son camp, accompagné d'une faible escorte. Un jour qu'il s'était avancé plus que de coutume, un militaire castillan, d'autres disent un prêtre, en donna avis aux royalistes qui se mirent en embuscade au nombre de six cents. Mina n'avait que soixante-dix hommes. Attaqués à l'improviste, ils se dé-

fendirent en héros. Cinq d'entre eux et leur digne chef furent seuls pris vivans. Ce dernier, conduit devant le général espagnol Orantia, se vit abreuvé des plus lâches outrages, auxquels il ne répondit que par un sourire de pitié.

A la nouvelle de ces revers, l'armée indépendante fait offrir au vice-roi quarante officiers en échange de son général, déclarant que s'il périt, ils seront fusillés sur le champ. Apodaca répondit qu'il ne transigeait pas avec des rebelles. Mina fut mis à mort, ainsi que les quarante officiers espagnols. Ce brave jeune homme n'était âgé que de vingt-huit ans. Le rôle court, mais brillant, qu'il a joué, lui assure un rang honorable parmi les héros qui ont versé leur sang pour la cause de la liberté américaine (1).

La fin tragique de Mina jeta le découragement dans son armée; et le Mexique fut soumis à l'Espagne. Seulement quelques bandes, réfugiées dans les montagnes, protestaient contre l'esclavage, et combattaient pour la liberté, pendant que presque tout le reste de l'Amérique méridionale avait secoué les fers de la métropole.

(1) Robinson, mémoires. Byerley.

Après le désastre de Waterloo, un grand nombre de militaires français, fuyant les cruelles réactions dont leur patrie était le théâtre, allèrent chercher un refuge aux États-Unis. Ces débris de tant de légions victorieuses, las de mendier le pain de la charité sur une terre hospitalière, résolurent de fonder une colonie, dans laquelle le travail de leurs mains pourvût à leur subsistance et adoucît le regret de se voir éloignés de la terre natale. Persuadés que le plus ardent désir de tous les états du nouveau monde était l'accroissement de leur population, ils vinrent débarquer sur les côtes désertes de la province de Texas, près de l'embouchure de la Sabine, et y formèrent un établissement auquel ils donnèrent le nom de Champ d'Asile. Tout ce que la France renferme de citoyens philantropes et libéraux, applaudit à la généreuse conduite de ces vieux guerriers, et l'encouragea par d'abondantes collectes. De rustiques cabanes s'élevèrent au milieu d'une plaine long-temps inhabitée, et le soc ouvrit une terre qui n'avait pas cessé d'être vierge. Tout promettait enfin aux colons ce repos et cette liberté objets de tous leurs vœux, lorsque le chef Arredondo, commandant pour les Espagnols les

provinces orientales du Mexique, encore tout effrayé de la déroute que Mina lui avait fait éprouver, crut voir les vengeurs de son trépas dans les cultivateurs qui s'établissaient sur la frontière des États-Unis, et envoya des troupes pour les dissoudre. Les Français, qui avaient déposé le fer des combats, obéirent sans résistance, et allèrent chercher, sur d'autres bords, un ciel plus doux et des hommes plus hospitaliers.

Les efforts d'Arredondo et des autres chefs espagnols n'empêchaient pas cependant les progrès de la révolution mexicaine. Tandis qu'elle luttait les armes à la main, ses principes pénétraient profondément dans les cœurs. Les royalistes étaient chaque jour affaiblis par leurs
1821. propres victoires. Enfin, en 1821, une formidable insurrection décida du sort des Mexicains.

Le vice-roi Apodaca avait envoyé le colonel Iturbide à la tête d'un régiment, pour appaiser une révolte qui avait éclaté à Acapulco. Celui-ci, au lieu de combattre les insurgés, passa dans leurs rangs où il fut reçu avec enthousiasme. Il se vit bientôt à la tête d'une armée nombreuse, dont le courage ne le servit pas moins

que les divisions survenues entre les royalistes. Apodaca se vit déposé par ses propres soldats, qui élurent à sa place Novella. Sur ces entrefaites, la révolution de l'île de Léon gagnait l'Espagne entière ; et l'introduction d'un gouvernement populaire dans la péninsule exerçait une rapide influence sur les Mexicains. Le général Odonoju, nommé vice-roi, arriva, pénétré de l'idée qu'il était impossible de conserver les colonies, et qu'un accord était désirable dans l'intérêt des deux partis. Après s'être entendu avec Apodaca, Novella et Iturbide, il conclut, à Cordoue, un traité qui reconnaissait l'indépendance du Mexique. Iturbide prit le titre de général en chef de l'armée impériale, et marcha vers Mexico qui lui fut livrée par Odonoju. Une junte de gouvernement provisoire, installée avec pompe, prêta serment, et nomma une régence de l'empire. Iturbide, dont les projets n'étaient plus douteux, fut revêtu du grade de *généralisimè des armées de terre et de mer.*

Odonoju était mort subitement ; les cortès d'Espagne n'avaient pas ratifié le traité de Cordoue ; tout semblait favoriser les desseins du prétendant. La régence décréta que, vu l'ur-

gence de la situation du Mexique elle jugeait à propos d'élire un empereur indépendant de la métropole, et qu'elle conférait cette dignité à Iturbide. Tandis que, parvenu au comble de ses vœux, il saisit d'une main ferme les rênes du gouvernement, une opposition des plus hostiles s'annonce sur divers points de l'empire. Les généraux Vittoria, Santa-Anna et Guerrero, à la tête de dix mille hommes, s'avancent vers la capitale, où ils sont appelés par une portion du congrès. Sur leur route, ils proclament la république. Iturbide, de son côté, se fait couronner avec une magnificence extraordinaire, oppose à ses ennemis la rigueur des supplices, et fait arrêter cinquante citoyens, parmi lesquels on remarque quinze membres de l'assem-
1822. blée nationale. Le corps entier vient réclamer leur liberté; Iturbide lui répond par une série de reproches, et le menace d'une prochaine dissolution, s'il ne change pas de principes. Cette conduite hautaine révolte le peuple; la désertion se met dans les troupes. De toutes parts, arrivent des adresses dans lesquelles on reproche à l'empereur l'oubli de ses sermens et l'oppression de la liberté. Une telle audace devait être punie. Le congrès

est dissous ; et une junte, choisie parmi les créatures du despote, remplace cette autorité nationale.

L'empereur croyait la révolte étouffée par la terreur, lorsque tout-à-coup, Santa-Anna, gouverneur de la Vera Crux, proclama la république, à la tête de son régiment, et dénonça Iturbide comme tyran et usurpateur. La guerre civile fut rallumée; on publia des manifestes de part et d'autre; on se battit avec opiniâtreté. Les impériaux, d'abord vaincus, prirent ensuite leur revanche : mais l'opinion s'était prononcée contre la cause qu'ils défendaient; et l'armée de Santa-Anna s'accrut à mesure que la leur diminua. L'empereur, battu complètement, fut forcé d'abdiquer un pouvoir incompatible avec la tranquillité publique. Au même instant, Santa-Anna à Mexico, Vittoria et Vergas à la Vera Crux, Guerrero et Bravo à Puebla, Jural à San Luis de Potosi, à Campèche, à Oaxaca et dans le royaume de Guatimala, proclamèrent la déchéance d'Iturbide et le rétablissement de la république. Le congrès, toujours modéré, annonça, dans un manifeste, qu'Augustin Iturbide, convaincu de conspiration contre les droits des Mexicains, avait imploré

1823.

la clémence de cette nation magnanime, qui lui pardonnait ses erreurs, et l'exilait dans une contrée lointaine. Cet empereur éphémère marchanda son abdication : il sollicita diverses faveurs et en obtint quelques-unes, entre autres une rente de 25 mille dollars et le titre d'excellence, vain hochet destiné à consoler son orgueil. On lui enjoignit de se rendre en Italie. Son couronnement fut déclaré illégal, et tout acte émané de lui réputé nul et non avenu. Le congrès remplaça son épithète d'*impérial* par celle de *national*. Les drapeaux mexicains furent ornés d'un aigle, perché, du pied gauche, sur le figuier de la cochenille qui s'élève des flancs d'un rocher au milieu d'un lac, et saisissant, de son pied droit, un serpent qu'il déchire avec son bec. A cet emblême de l'ancien Mexique, on ajouta deux rameaux, l'un de laurier, l'autre de chêne, ornement adopté par les premiers défenseurs de l'indépendance. Une nouvelle constitution, basée sur
1824. celle des États-Unis de l'Amérique du nord, et divisant le Mexique en républiques fédératives, fut rédigée par le congrès et adoptée par les députés des provinces (1).

(1) Voyez l'acte constitutionnel à la fin du vol.

Le gouvernement fit les préparatifs du départ d'Iturbide. On lui laissa emporter ses richesses, on lui compta d'avance une année de sa pension et l'on paya son passage et celui de sa famille sur le navire anglais *le Rawlins*. Les précautions prises avec le capitaine étaient des plus rigoureuses. Le voyage, jusqu'au débarquement de l'ex-empereur, avait coûté cent vingt mille piastres. Arrivé à Livourne, il rédigea un mémoire apologétique de sa conduite. Mais bientôt, impatient du repos, il quitta sa retraite, et se rendit à Londres. Le 11 mai, il faisait voile de Southampton pour le Mexique accompagné de sa femme et de deux de ses enfans en bas âge. Six autres de ses enfans avaient été placés dans des pensions en Angleterre. Sa suite se composait de quinze personnes, mexicaines ou étrangères. Le vaisseau avait des armes, beaucoup d'effets militaires, et une presse avec ses accessoires. Iturbide semblait toujours s'être proposé l'exemple de Napoléon. Son élévation fut celle de l'empereur des Français : son gouvernement reposa sur les mêmes bases; son abdication fut amenée par le même concours d'événemens. Comme lui, il s'imagina qu'il n'avait

qu'à paraître sur les côtes de son ancien empire pour être porté en triomphe jusqu'à la capitale. Mais ici la ressemblance disparaît. Napoléon avait reçu le génie en partage; Iturbide n'était qu'un maladroit imitateur.

A peine le gouvernement du Mexique eut-il appris le départ de l'ex-empereur pour l'Angleterre, qu'il regarda cette démarche de sa part comme le prélude d'une entreprise contre son indépendance. L'ordre de s'assurer de sa personne, en cas de débarquement, fut aussitôt expédié dans tous les ports. Le congrès le déclara hors la loi, et annula la pension de vingt-cinq mille dollars qui lui avait été assignée lors de son abdication. On arrêta, entre Tampico et la capitale, un nommé M. Bourne, se disant colonel, et nouvellement arrivé d'Angleterre. Il était porteur d'instructions secrètes de l'ex-empereur, pour révolutionner le Mexique. Le gouvernement se saisit de sa personne, et l'embarqua pour Londres. Sur ces entrefaites, Iturbide reparut sur le continent mexicain. Arrêté par le général Philippe de la Garza, il fut fusillé, quelques jours après son débarquement. Cette échauffourée, qui n'eut pas le même succès que celle de Napoléon, est encore

trop près de nous pour que nous puissions entrer à son égard dans aucun détail. On a prétendu que l'ex-empereur avait été indignement trahi par un homme qui avait eu toute sa confiance, et que, dans ses jours de prospérité, il avait comblé de bienfaits. Nous ignorons si cette assertion est fondée. L'amour de la patrie est sans doute une vertu fort honorable. Mais existe-t-il une loi qui puisse faire absoudre l'ingratitude et le parjure?

Le congrès, dans cette affaire, se distingua par une modération à laquelle on ne saurait donner assez d'éloges. Une rente de huit mille dollars fut accordée à la veuve et à la famille d'Iturbide, à condition qu'elle ne résiderait pas sur le territoire de la république. Plusieurs de ses partisans furent relâchés, et placés seulement sous la surveillance de la police. Le congrès, au milieu de cette agitation passagère, n'avait pas interrompu ses séances. Les dettes contractées par les divers gouvernemens du Mexique depuis 1810, avaient été reconnues par la nation et liquidées à quarante millions sept cent mille dollars. La constitution fut, hors l'article relatif à la religion catholique, basée sur celle des États-Unis. Comme cette puis-

sante république, le Mexique eut un président dont les fonctions furent d'une durée limitée. C'est le général Vittoria que les suffrages de la nation ont appelé le premier à cette haute magistrature. Le 4 octobre, le congrès suprême a ratifié la constitution fédérale. Le président l'a proclamée avec la plus imposante solennité. Il a ensuite prêté serment de fidélité à ce pacte fondamental. Les discours prononcés dans cette occasion respirent la joie la plus vive au sujet de l'achèvement du grand œuvre qui a occupé le congrès pendant dix mois. Les sentimens exprimés de toutes parts ont rappelé ceux des États-Unis dans une circonstance semblable. Le pouvoir exécutif a ensuite publié, conjointement avec le congrès, un manifeste aux divers États, conçu dans les vues les plus sages, et basé sur les doctrines les plus libérales. Le président, dans son adresse, cite Penn, Washington, Jefferson et Bolivar; il exhorte les Mexicains à redoubler d'efforts pour s'élever au niveau de leurs frères les républicains de l'Amérique du nord.

Ces encouragemens ne seront pas inutiles. La conquête de l'indépendance mexicaine a placé cette nation à une trop grande hauteur

dans l'estime de tous les peuples, pour qu'elle oublie jamais ce qu'elle doit au triomphe des principes, ce qu'elle se doit à elle-même. Un emprunt de trois millions deux cent mille liv. sterling, conclu entre son gouvernement et une maison de banque de Londres, a fait tomber les entraves qui s'opposaient à la marche de l'administration. Des négocians anglais ont souscrit des sommes énormes pour l'exploitation de ses mines; et l'envoi des machines à vapeur dans le pays promet des bénéfices au-dessus de tout calcul. Toutes les mines seront bientôt en pleine exploitation, parce que les entrepreneurs n'épargnent pas les capitaux. Enfin il est à croire que trois ou quatre ans de calme suffiront pour effacer les traces de la guerre. Déjà des traités de paix et d'amitié ont été conclus avec les différentes républiques de l'Amérique méridionale et avec les États-Unis. Le gouvernement anglais, entraîné par son peuple, s'est vu lui-même forcé, après une longue opposition, de reconnaître l'indépendance du 1825.
Mexique. Il est malheureusement à craindre que cet exemple trouve peu d'imitateurs dans la Sainte Alliance. D'autres principes ont prévalu dans les gouvernemens qui en font partie.

Parmi les nations qui auront le plus à souffrir de cet éloignement, la France sans doute regrettera d'avoir perdu une occasion qu'il lui sera difficile de retrouver. La mer est couverte de vaisseaux anglais et américains qui font voile vers le Mexique; aucun bâtiment français n'arrive dans ses ports. Et cependant, combien là disette de nos produits s'y fait sentir depuis la guerre avec l'Espagne! Combien d'opérations lucratives s'offrent en foule à nos spéculateurs!

Quant à l'Espagne, l'état actuel de ses anciennes colonies est un argument qui repousse invinciblement sa domination fondée sur l'égoïsme et sur l'ignorance. Un axiome enté sur la loi des nations veut qu'un peuple, dont le gouvernement est solidement établi depuis un assez long espace de temps, qui possède une flotte, une armée, enfin tout ce qui constitue une nation souveraine, libre et indépendante, ne puisse pas être regardé comme la propriété d'un gouvernement qui ne possède ni flotte, ni armée, ni finances, et qui, en proie à l'occupation étrangère et aux divisions intestines, est dans l'impossibilité évidente de recouvrer sa conquête. L'exemple des États-Unis

a été, pour les colonies de l'autre Amérique, un véhicule puissant et irrésistible. Lorsque, il y a quarante ans, l'Espagne, jalouse de la puissance britannique, s'unit avec la France pour concourir à l'affranchissement des colonies anglaises, on peut dire qu'elle fit, sans s'en douter, son testament politique, et qu'elle signa dès lors la perte des siennes. Peut-être le cabinet de Madrid ensanglantera-t-il encore le Mexique; peut-être renouvellera-t-il une lutte dont la durée sera plus ou moins longue: le succès définitif est hors de sa puissance. Aucun pouvoir humain ne peut détruire ce qu'un peuple veut fortement. Le Mexique est pour toujours détaché de la mère patrie.

LIVRE VI.

Etat actuel du Mexique. — Population, maladies, différence de castes et de couleurs. — Indiens, Créoles et Espagnols. Instruction et Établissemens scientifiques, Richesses, Nègres, castes mêlées, Costumes, Habitations. — Division du Mexique ancien et moderne; principales villes, Mexico, aspect extérieur et intérieur, magnificence, curiosités. — Antiquités. — Climats. — Productions diverses, alimentaires et manufacturiales; Animaux domestiques. — Pêche des perles et de la baleine.—Mines.—Manufactures, fabriques et métiers. — Commerce intérieur et extérieur; Sa situation ancienne, son état actuel.

Le Mexique comprend aujourd'hui cette vaste et magnifique contrée du continent américain, qui s'étend du 16e au 40e degré de latitude; elle est bornée au midi par la baie de Honduras et le royaume de Guatimala, à l'est par le golfe du Mexique, à l'ouest, par la mer Pacifique

et les deux Californies; les frontières du nord, moins certaines, traversent des déserts peu connus; elles paraissent s'étendre du Cap San-Francisco aux sources du Rio-del-Norte, et suivre le cours du Rio-Colorado jusqu'à la rivière de Sabine, qui se jette dans l'extrémité septentrionale du golfe du Mexique, à l'ouest de la Nouvelle-Orléans. Son étendue n'est pas moindre de 118, 478 lieues carrées. Une moitié, placée sous le tropique, reçoit les feux de la zone torride; l'autre jouit d'un climat plus tempéré. La grande chaîne des Cordilières, avec ses pics couverts de neige, partage le territoire mexicain, sillonné de rivières et de lacs, parsemé d'antiques forêts, et brillant du luxe varié de la plus riche végétation (1).

Le savant M. de Humboldt évaluait, en 1808, la population de ce vaste empire, à cinq millions huit cent trente-sept mille cent âmes. Différentes causes physiques en arrêtaient l'accroissement. C'étaient la petite vérole, la cruelle maladie que les indigènes appellent *matlazahuatl*, et par dessus tout, la famine, dont les funestes effets laissent des traces pendant plu-

(1) John Byerley.

sieurs années. La petite vérole, introduite au Mexique en 1520, n'y devient épidémique qu'à de longs intervalles. On cite les années 1763 et 1797, comme celles où elle exerça les plus grands ravages. A cette dernière époque, elle enleva, à Mexico, plus de neuf mille personnes. Toutes les nuits, des charrettes parcouraient les rues pour ramasser les cadavres, comme à Philadelphie pendant la fièvre jaune. L'épidémie de 1797 fut moins cruelle : on doit l'attribuer au zèle avec lequel on propagea l'inoculation dans les environs de Mexico et dans le diocèse de Mechoacan. Plusieurs citoyens déployèrent en cette occasion un patriotisme digne d'éloges. On inocula de cinquante à soixante mille personnes. L'introduction de la vaccine dans ce pays est due au zèle ardent du respectable Thomas Murphi, qui, depuis 1804, à fait venir plusieurs fois du virus de l'Amérique septentrionale.

Le *matlazahualt*, maladie spéciale de la caste indienne, se montre à peine de siècle en siècle. Elle causa de grands désastres en 1545, 1676 et 1736. Comme, à cette dernière époque, la médecine était peu cultivée au Mexique, on

manque de renseignemens sur cette maladie, qui paraît avoir quelque analogie avec la fièvre jaune, ou le vomissement noir, mais qui n'attaque pas les blancs, soit Européens, soit issus d'indigènes. Le siège principal de la fièvre jaune est la région maritime, dont le climat est ardent et humide. Le *matlazahualt*, au contraire, porte l'épouvante et la mort dans l'intérieur; suivant Torquemada, elle enleva, en 1545, huit cent mille Indiens, et deux millions, en 1676.

Un troisième obstacle à l'accroissement de la population mexicaine est la famine. Les Indiens américains, comme les habitans de l'Indostan, se contentent habituellement de la moindre portion d'alimens nécessaires à leur subsistance. Indolens par caractère, vivant sous un beau ciel et dans un pays naturellement fertile, ils ne cultivent le maïs, les pommes de terre et le blé, qu'à proportion exacte de leurs besoins, ou de ce que consomment les villes et les mines voisines. La disproportion qui existe entre l'accroissement de la population et l'augmentation des alimens par le moyen de la culture, renouvelle le triste spectacle de la famine, toutes les fois

que la récolte du maïs manque, ou par suite de la sécheresse, ou pour toute autre cause locale. La pénurie des vivres entraîne toujours les épidémies les plus funestes. En 1784, il périt plus de trois cent mille hommes, à la suite d'une sécheresse. Ces terribles conséquences de la famine ne sont pas du reste particulières au Mexique. Elles sont communes à presque toutes les régions équinoxiales. Dans la province de la Nouvelle-Andalousie, il n'est pas rare de voir les habitans des campagnes, chassés par la faim, se disperser, malgré les missionnaires, dans des régions incultes, pour y chercher des alimens parmi les plantes sauvages.

Ce serait ici le lieu de parler des maladies qu'occasionne le travail des mines, et de ce terrible fléau connu sous le nom de fièvre jaune; mais ces deux objets trouveront mieux leur place dans une autre partie de ce livre.

La population répandue dans les vastes provinces du Mexique est loin d'être homogène. Comme celle de toutes les autres colonies espagnoles, elle se compose, 1° d'Européens vulgairement appelés *Cachupines*; 2° de Créoles ou blancs de race européenne, nés en Amérique; 3° de métis, issus de blancs et d'In-

diens; 4° de mulâtres, issus de blancs et de nègres; 5° de *Zambos*, issus de nègres et d'Indiens; 6° d'Indiens, race cuivrée indigène; 7° enfin; de Nègres africains. Laissant de côté les subdivisions, il reste quatre castes principales : les blancs, les nègres, les indiens, et les hommes de race mêlée.

Un préjugé fort répandu en Europe est que le nombre des indigènes de couleur cuivrée est extrêmement peu considérable. Les cruautés des colons ont fait disparaître, il est vrai, les anciens peuples des Antilles; mais, dans le continent, les résultats n'en ont pas été si affreux. Au Mexique, le nombre des Indiens, loin de diminuer, n'a fait que s'accroître depuis soixante ans. Il s'élève au dessus deux millions et demi, et forme à peu près les deux cinquièmes de la population. Outre l'espagnol, on porte à vingt les langues primitives qu'ils parlent; et dans ce nombre, quatorze ont déjà des grammaires et des dictionnaires. Presque tous appartenant à la plus basse classe, il est difficile de juger de leur aptitude aux arts qui embellissent la vie. De jeunes Indiens, élevés dans les colléges de la capitale, se sont certainement distingués, mais moins par leur génie que par leur application.

Sans sortir jamais de la route qui leur est tracée, ils manifestent beaucoup de goût pour les travaux d'imitation, surtout pour ceux qui sont purement mécaniques. Ils ont conservé une disposition particulière pour la peinture et la sculpture en pierre et en bois. On ne se lasse pas d'admirer les ouvrages qu'ils font avec un mauvais couteau, et du bois le plus dur. Il faut cependant avouer que les images chrétiennes qu'ils produisent, conservent une partie de cette dureté et de cette sécheresse de linéamens, qui caractérisent les peintures hyéroglifiques du siècle de Montézuma. Ce peuple est grave, mélancolique et silencieux. On chercherait vainement chez lui cette mobilité de sensation, cette promptitude d'esprit, qui caractérisent plusieurs nations d'Afrique placées sous le même parallèle. Aussi, les femmes indiennes préfèrent-elles les nègres, non seulement à leurs maris, mais même aux Européens. Comme tous les peuples qui ont long-temps vécu sous le despotisme civil et religieux, les Mexicains sont obstinément attachés à leurs mœurs, à leurs habitudes, à leurs opinions. Le christianisme chez eux n'a produit d'autre effet que de substituer de nouvelles cérémonies, symboles d'une

religion douce et humaine, aux rites d'un culte sanguinaire. Ce fut l'effet de la violence, et non de la persuasion. L'habitude a fait le reste. Les fêtes de l'église, les feux d'artifice qui les accompagnent, les processions mêlées de danses et de mascarades, sont pour eux une source féconde de divertissemens. L'Indien souffre avec patience les vexations des blancs; il n'y répond que par l'astuce couverte du voile de l'apathie et de la stupidité. Ne pouvant se venger des Espagnols, il fait cause commune avec eux pour opprimer ses compatriotes. Les peuplades indiennes sont régies par des magistrats de couleur cuivrée; et l'alcade indien exerce son pouvoir avec d'autant plus de dureté, qu'il est sûr d'être soutenu par le curé ou le subdélégué espagnol. L'oppression amène partout les mêmes résultats : partout elle corrompt le moral.

Les Mexicains d'aujourd'hui sont, ou descendans des anciens cultivateurs, ou issus de puissantes familles qui, dédaignant l'alliance des conquérans, préfèrent labourer de leurs mains les champs qu'elles faisaient labourer autrefois. De là, les Indiens tributaires, et les nobles ou caciques. Les lois espagnoles accordaient à ces

derniers les priviléges de la noblesse de Castille; mais, dans leur position, ce bienfait était illusoire. Il est bien difficile de distinguer, par leur extérieur, les caciques des autres indigènes; c'est la même simplicité d'habits et d'alimens, le même aspect de misère; seulement les seconds professent pour les premiers un respect sans bornes, tandis que ceux-ci, loin de protéger leurs frères, se plaisent à être les instrumens des vexations qu'ils éprouvent. Du reste, il est rare de voir des Indiens de famille se vouer à la robe ou aux armes; on en trouve davantage dans la carrière ecclésiastique; toutefois, la solitude des cloîtres ne paraît pas avoir des attraits pour eux.

Ces traits caractéristiques ne sont applicables qu'aux Indiens civilisés. Ceux qui mènent une vie errante, et que les Espagnols désignent sous le nom général de *Indios bravos*, appartiennent principalement aux nations des Mecos, des Apaches et des Lipanos. Ils vivent du produit de leur chasse, et infestent, de leurs courses souvent nocturnes, les frontières de la Nouvelle-Biscaye, de la Sonora et du Nouveau-Mexique. Ces sauvages, comme ceux de l'Amérique méridionale, montrent plus de vivacité et d'éner-

gie que les Indiens cultivateurs. Les langues de certaines peuplades sont remarquables par leur mécanisme, qui semble indiquer une ancienne civilisation.

Les blancs qui habitent le Mexique, se divisent en blancs nés en Europe, et en descendans d'Européens nés dans le pays. On appelle les premiers *Cachupines*, les seconds *Créoles*. Les uns et les autres étaient égaux devant la loi, sous le régime colonial; mais une politique étroite et soupçonneuse alimentait les motifs de jalousie et de ressentissement qui divisaient les deux classes. Tous les emplois étaient devenus la proie des Européens. Le plus misérable d'entr'eux, sans éducation, sans culture, se croyait supérieur à tous les blancs nés dans le Nouveau-Monde. Enfin, la liberté est venue remettre les choses à leur place; et la nation mexicaine a prouvé qu'elle ne manquait d'aucune des qualités qui forment les grands peuples.

M. de Humboldt évalue à un million deux cent mille âmes la population blanche du Mexique, dans laquelle il ne suppose pas qu'il y ait plus de soixante-dix à quatre-vingt mille Européens; le nombre en a diminué encore depuis la révolution. Les lois espagnoles pro-

cieux, dans lequel se trouve une collection de plâtres, plus belle que toutes celles d'Allemagne. On admire principalement un Apollon du Belveder, un groupe de Laocoon, et d'autres statues plus colossales encore, qui sont arrivées dans ce lieu par des sentiers pour le moins aussi étroits et aussi rapides que ceux du Saint-Gothard. Cette collection a coûté plus de quarante mille piastres. L'établissement a exercé une grande influence sur le goût de la nation. Elle a été surtout sensible dans la construction des édifices, dans la manière de travailler les pierres, dans le perfectionnement des chapiteaux et des bas-reliefs. Les bâtimens dignes d'admiration ne sont rares ni à Mexico, ni à Guanaxuato, à Queretaro et dans d'autres villes de province. Il en est qui coûtent trois cent mille piastres, et qui ne seraient pas déplacés dans les plus belles rues de Paris, de Berlin et de Saint-Pétersbourg. Un sculpteur de Mexico, appelé Tolsa, a réussi à fondre une statue équestre de Charles IV qui, à l'exception de celle de Marc-Aurèle à Rome, surpasse tout ce que nous avons en Europe (1). L'enseignement

(1) M. de Humboldt.

qu'on recoit à l'académie est gratuit, et ne se borne pas au dessin du paysage et de la tête. D'autres moyens sont mis en usage pour vivifier l'industrie nationale. Tous les soirs, se réunissent, dans de grandes salles bien éclairées, des centaines de jeunes gens dont les uns dessinent d'après la bosse et au naturel, d'autres copient des meubles, des candelabres, des ornemens de bronze. Là, se trouvent confondues les classes, les couleurs et les races; là, se voient l'Indien et le métis à côté du blanc, et le fils du pauvre artisan à côté des enfans des premiers citoyens. Tel était la situation de l'académie en 1803. Vingt ans de guerres intestines lui ont fait éprouver un changement bien déplorable. Un voyageur qui l'a visitée en 1823, rapporte qu'elle ne compte plus un seul élève, que son vénérable directeur vit encore, mais qu'il est dans l'indigence et presque aveugle. Au sortir d'une grande commotion politique, les maux ne se réparent pas en un jour. Tout est déjà rentré ou rentrera dans l'ordre, et l'académie brillera d'un nouvel éclat. Ce ne sont pas les gouvernemens libres qui méprisent les sciences et qui entravent leur essor.

Le jardin botanique occupe l'un des quartiers du palais de l'ancien vice-roi. Quoiqu'il soit placé au milieu d'une grande ville, les productions végétales y réussissent parfaitement. De savans professeurs y font des cours qui sont très-suivis. Les principes de la chimie, qui, dans les colonies espagnoles, est désignée sous le nom un peu équivoque de *nouvelle philosophie*, sont plus étudiés au Mexique que dans la péninsule. Le voyageur européen rencontre, jusqu'aux confins de la Californie, de jeunes Mexicains qui raisonnent sur la décomposition de l'air. L'école des mines possède un laboratoire classé suivant le système de Werner, et un cabinet de physique contenant de précieux instrumens venus de Londres et de Paris, et des modèles exécutés à Mexico avec un exactitude surprenante. C'est dans cette ville qu'ont été imprimés le meilleur ouvrage de minéralogie que possède l'Espagne (celui de *Del Rio*) et la première traduction espagnole des élémens de chimie de Lavoisier.

L'enseignement des mathématiques est plus négligé dans l'université de Mexico qu'à l'école des mines. Trois Mexicains se sont distingués dans l'étude de l'astronomie. Ils se nom-

maient Vélasquez, Gama et Alzate. Le dernier, qui était le moins instruit, correspondait avec l'académie des sciences de Paris.

Ainsi que la science, la richesse au Mexique appartient presqu'exclusivement à la classe blanche. Le temps n'est pas éloigné où l'une et l'autre seront pluségalement réparties. Il existe des individus qui, sans posséder des mines, jouissent de deux cent mille piastres de rente. La famille du comte de Valenciana possède des terres, le long des Cordillières, pour plus de cinq millions de piastres, sans compter la mine Valenciana près de Guanaxuato, laquelle donne, année commune, un bénéfice de soixante-quinze mille piastres. Cette inégalité de fortune se fait particulièrement sentir dans le clergé, dont une portion gémit dans la dernière misère, tandis que quelques-uns de ses membres ont des revenus plus considérables que divers princes d'Allemagne. Le clergé mexicain est bien moins nombreux qu'on ne le croit en Europe. Il se compose seulement de dix mille individus, dont la moitié environ sont des réguliers. Ajoutant à ce nombre les frères lais et les domestiques des couvens, c'est-à-dire, tous ceux qui ne se destinent pas aux ordres, on peut le cal-

culer de treize à quatorze mille individus. Les seuls couvens de saint François, en Espagne, réunissaient, avant la révolution, un personnel plus étendu. La rente annuelle des huit évêchés mexicains monte à la somme totale de cinq cent trente-neuf mille piastres. Les biens fonds du clergé ne s'élèvent pas à trois millions; mais il possède des richesses hypothéquées sur les propriétés particulières, dont la somme n'est pas moindre de quarante-quatre millions et demi. Dès le principe de la conquête, Cortez se plaignait de l'opulence de ce corps, et de la difficulté de le maintenir dans la discipline ecclésiastique. « Je supplie votre majesté, disait-il à Charles-Quint, de m'envoyer des religieux, et non des chanoines qui étalent un luxe effréné, laissent des trésors à leurs fils naturels, et donnent un grand sujet de scandale aux Indiens nouvellement convertis (1). »

La renommée des grandes richesses du Mexique a fait concevoir de fausses idées sur l'abondance d'or et d'argent qu'on y emploie en meubles et en ustensiles de cuisine. Si l'on y

(1) Le cardinal Lorenzana, d'après M. de Humboldt.

voit souvent des hommes du peuple les pieds nus, mais armés d'énormes éperons d'argent, c'est que tout autre métal y est moins commun; si on y trouve quelques plats d'argent, c'est que la porcelaine est fort rare dans ces contrées nouvellement découvertes. On rencontre cependant, au Mexique, bon nombre d'artisans mulâtres et noirs libres, à qui leur industrie a donné une certaine aisance. Les fortunes de dix à quinze mille piastres ne sont pas rares dans cette classe, tandis que la capitale renferme de vingt à trente mille individus qui passent la nuit exposés à l'inclémence du ciel, et qui, le jour, nus et enveloppés d'un manteau de flanelle, s'étendent au soleil et s'y livrent au sommeil. Ces portefaix, composés, en grande partie, de métis, ont une grande analogie avec les lazaronis de Naples. Quoique paresseux et abandonnés, ils n'ont rien de féroce dans le caractère; jamais ils ne demandent l'aumône; avec le travail d'un jour par semaine, ils gagnent de quoi acheter des boissons fermentées, et quelques canards, qu'ils mangent cuits dans leur graisse.

De toutes les colonies européennes situées sous la zône torride, le Mexique était celle dans

laquelle il y eût le moins de nègres. On peut dire aujourd'hui que ce pays ne compte pas d'esclaves On traverse en tous sens la ville de Mexico, sans y trouver une figure noire; et le service des maisons y est fait par des hommes libres. Les neuf à dix mille nègres qui habitent la Nouvelle-Espagne, se trouvent dans les ports d'Acapulco, de la Vera Crux et *dans les terres chaudes*.

Les lois défendent l'esclavage des noirs au Mexique. Cependant, par un abus bien étrange, deux espèces de guerre, fort différentes au premier aspect, produisent une classe d'hommes qui ressemble beaucoup aux esclaves africains. Les missionnaires de l'Amérique méridionale font, de temps en temsp, des expéditions dans les contrées occupées par de pacifiques tribus d'Indiens appelés *sauvages*, parce qu'ils n'ont pas encore appris à faire le signe de la croix, comme ceux des missions. Dans ces incursions nocturnes, conseillées par le fanatisme le plus criminel, ils s'emparent de tout ce qui leur tombe sous la main, principalement des enfans, des femmes et des vieillards. Les fils sont cruellement séparés de leurs mères, pour empêcher qu'ils ne cherchent de concert

les moyens de s'échapper. Le moine, chef de l'expédition, distribue les plus jeunes aux Indiens civilisés, qui ont contribué au succès de l'entreprise. Sur les rives de l'Orénoque, on donne le nom de *Poitos* à ces malheureux prisonniers, qui sont traités comme esclaves jusqu'à ce qu'ils aient l'âge de se marier. Le désir d'avoir des *Poitos* et de les faire travailler huit à dix ans, engage les Indiens des missions à pousser les moines à ces incursions barbares. Au Mexique, les prisonniers faits dans la petite guerre, qui est presque continuelle sur les frontières des provinces intérieures, ont encore un sort plus déplorable que celui des *Poitos*. Ils sont enfermés dans les cachots de l'*Acordada*, où la solitude et le désespoir augmentent leur férocité; souvent ils rompent leurs fers et commettent les plus atroces cruautés. Au moment où nous écrivons, le gouvernement libéral du Mexique doit avoir jeté les yeux sur ces infortunés, dont le nombre est très-peu considérable, et dont il est plus facile par conséquent d'améliorer la situation.

Le petit nombre de nègres esclaves qu'on trouve au Mexique, jouit de plus de liberté

que ceux des autres états de l'Amérique. Celui d'entre eux, qui, par son industrie, a réussi à ramasser quelque argent, peut forcer son maître de rompre ses fers, moyennant trois à quatre cents piastres. On ne peut alléguer que le coût de son premier achat a été triplé, ni qu'il possède une habileté particulière dans un métier lucratif. Tout esclave cruellement maltraité par son maître a le droit d'exiger sa liberté; la législation la lui accorde.

Pour achever la description des élémens qui composent la population mexicaine, il nous manque d'expliquer rapidement la différence des castes procédant du mélange des races primitives. Ces castes forment une masse presqu'égale à celle des indigènes; elle peut être évaluée à près de deux millions cinq cent mille individus. Les colons, par une vanité rafinée, ont enrichi leur langue de la désignation particulière des plus légères variétés de couleur. Le fils d'un blanc créole ou européen et d'une femme indigène de couleur cuivrée, s'appelle *métis*. Il est parfaitement blanc, sa peau est d'une grande transparence, sa barbe peu épaisse, ses mains et ses pieds petits, son regard oblique. Si une *métise* s'unit à un blanc,

la seconde génération qui en résulte, se distingue à peine de la race européenne. Le *métis* est généralement plus doux que le *mulâtre*, qui provient d'un blanc et d'une négresse, et qui se fait distinguer par la violence de ses passions et par une grande volubilité de langue. Le descendant d'un noir et d'une indienne porte le nom singulier de *chinois*. On appelle *zambo*, les enfans d'un noir et d'une mulâtresse, ou d'un nègre et d'une *chinoise*. Il faut distinguer, de ces *zambos* communs, les *zambos noirs* qui naissent d'un nègre et d'une *zamba*. Du mélange d'un blanc avec une mulâtresse, vient la caste des *quarterons*; et quand une *quarterone* se marie avec un européen ou un créole, son fils se nomme *quinteron*. Un nouveau rapprochement avec la race blanche fait tellement perdre ce reste de couleur, que le fils d'un blanc et d'une quinterone est aussi blanc. Les castes de sang indien et africain conservent l'odeur particulière à la transpiration cutanée de ces deux races primitives. Il est clair que, dans un pays gouverné par les blancs, les familles qui croient avoir reçu en partage la moindre portion de sang noir et mulâtre, sont naturellement les plus honorées. En Espagne,

il y a une espèce de titre de noblesse à ne descendre ni de juifs ni de maures; en Amérique, la peau plus ou moins noire décide du rang qu'un homme occupe dans la société. Un blanc, lors même qu'il monte pieds nus à cheval, s'imagine être de la noblesse du pays. La couleur établit une sorte d'égalité entre les hommes qui, là, comme partout où la civilisation est peu avancée, se plaisent à épurer les plus petites prérogatives de race et d'origine. Quand un homme du peuple a une altercation avec une personne titrée, il commence par lui dire: « Croyez vous donc être plus blanc que moi? » expression qui caractérise parfaitement l'état et l'origine de l'aristocratie mexicaine (1).

Les costumes des différentes classes varient à l'infini. Les vêtemens des Espagnols et des Créoles diffèrent peu de ceux qu'on porte en Europe. Ils se servent, chez eux, de petits surtouts ou casaques de calicot imprimé. Les dames sont presque toujours vêtues de noir dans les rues. Elles ont la tête découverte, quelquefois ornée de fleurs artificielles, plus souvent d'un voile léger jeté sur leurs beaux cheveux, qu'elles

(1) M. de Humboldt.

passent beaucoup de temps à tresser. Elles se montrent fort recherchées dans leur chaussure, et leurs bas sont généralement de soie.

Les *paisanos* ou gentilshommes de campagne, portent des culottes brodées, de peau de couleur, ouvertes sur les genoux, et ornées d'un grand nombre de petits boutons d'argent, une chemise brodée avec un col très-haut, et une veste courte en calicot imprimé, sur laquelle est jetée une élégante *manga* ou manteau. Leurs pieds sont couverts de cothurnes particuliers au pays, de peau couleur cannelle, entourant la jambe, et attachés avec des jarretières; leurs chapeaux, de diverses couleurs, ont les bords larges et la forme basse; ils sont bordés de galons d'or ou d'argent, avec une boucle et une frange de même métal.

L'équipage du cheval n'est pas moins couteux que celui du cavalier. La grande selle espagnole, avec ses larges oreillettes, est richement brodée de soie, d'or ou d'argent; l'arçon très-élevé est revêtu des mêmes métaux. Les étriers sont en argent, ou en bois couvert d'étoffe brodée. La bride est étroite avec un mors très-large, qui permet d'arrêter le plus fougueux cheval en plein galop.

Le costume des classes pauvres, soit créoles soit indiennes, varie suivant les provinces. A Mexico et à Toluca, les premiers, comme nous l'avons dit, n'ont pour unique vêtement qu'une couverture de flanelle; les seconds portent un chapeau de paille, une veste juste avec des manches courtes en drap grossier ou en peau, et des culottes ouvertes sur les genoux, aussi en peau, avec le poil en dehors. Ils ont encore par dessus ce vêtement, des caleçons de calicot, qui descendent jusqu'au milieu de la jambe; et leurs pieds sont garantis par des sandales de cuir, semblables à celles des Romains. Ils vont rarement à cheval, ne marchent pas non plus d'un pas ordinaire, mais, malgré les charges les plus pesantes, parcourent de longues routes au petit trot. Les femmes, qui sont en général proprement vêtues et d'un maintien modeste, n'ont qu'un petit jupon et une veste courte. Leurs longs cheveux sont tressés avec des lacets rouges. Pour se garantir des rayons du soleil pendant les longues heures qu'elles restent assises sur la place du marché, elles mettent quelquefois sur leur tête une grande feuille de chou, ou tout autre de même dimension.

Leurs cabanes ressemblent à celle des pre-

miers Mexicains; elles sont de cannes et de feuilles, en briques, en planches, en pierres même, suivant le pays. Une natte étendue à terre pour servir de table, un hamac suspendu pour servir de lit, quelques vases de terre, quelques calebasses, une pierre pour faire cuire les *tortillos* ou pain de maïs : voilà leur ameublement utile. Une grossière figure de saint ou une mauvaise gravure, avec quelques vases à fleurs : voilà leurs meubles de luxe.

Depuis la conquête, le Mexique comprenait 1° le royaume de Mexico; 2° le royaume de la Nouvelle-Galice; 3° le nouveau royaume de Léon; 4° la colonie du nouveau Saint-Ander; 5° la province de Texas; 6° la province de Cohahuila; 7° celle de la Nouvelle-Biscaye; 8° celle de la Sonora; 9° celle du Nouveau-Mexique; 10° celle des deux Californies. Ces anciennes divisions sont encore fort en usage dans le pays. Le ministre des Indes, don Joseph Galvez, les remplaça par douze intendances, et par trois districts fort éloignés de la capitale, qui conservèrent la dénomination de provinces. Ce furent les intendances de la Nouvelle-Biscaye, de la Sonora, de San-Luis de Potosi, de Zacatecas, de Guadalaxara, de

Guanaxuato, de Valladolid, de Mexico, de la Puebla, de la Vera-Crux, de Oaxaca, de Mérida, et les provinces du Nouveau-Mexique, de la nouvelle Californie et de la vieille Californie. Le Mexique forme aujourd'hui une république fédérative, composée des états suivants : le Guanaxuato ou état occidental de l'intérieur, dans lequel sont comprises les provinces de la Sonora et de Cinaloa; l'état oriental de l'intérieur, qui renferme les provinces de Cohahuila, de la Nouvelle-Léon et du Texas; l'état de l'intérieur au nord, composé des provinces de Chihuahua, de Durango et du Nouveau-Mexique; l'état de Mexico, ceux de Méchoacan, de Oaxaca, de la Puebla de los Angeles, de Queretaro, de San Luis de Potosi, du Nouveau-Saint-Ander qui a pris le nom d'état des Tamaulipas, de Tabasco, de Tlascala, de la Vera-Crux, de Jalisco, de Yucatan et de Zacatecas. Les deux Californies et le district de Colima (excepté le village de Tonila qui reste uni à Jalisco) sont devenus territoires sujets immédiats de la confédération, et soumis à ses pouvoirs souverains. Les terres et bourgades qui composent la province de l'isthme de Guazacualo, retournent aux états auxquels

ils appartenaient précédemment. La ligne de limite de la confédération est prise de l'état de Yucatan.

Parmi les villes les plus peuplées du Mexique, une mention spéciale est due à Mexico, Guanaxuato, la Puebla, Queretaro, Zacatecas et Oaxaca. La première, a cent soixante-huit mille huit cents habitans ; la seconde, soixante-dix mille, avec ses mines ; la troisième, soixante-sept mille ; la quatrième, trente-cinq mille ; la cinquième, avec ses mines, trente-trois mille ; la sixième, enfin, vingt-quatre mille. Celles qui viennent immédiatement après, n'ont pas, chacune, une population de vingt mille âmes. Un plus grand nombre varie de trois à six mille ; enfin, il est des missions qui ne renferment pas trois cents Indiens.

Accoutumé, depuis long-temps, à entendre parler de la capitale du Mexique, comme d'une ville bâtie au milieu d'un lac, et qui n'a de communication avec le continent que par le moyen de digues, on n'est pas peu étonné de trouver que son centre actuel est éloigné de quatre mille cinq cents mètres du lac de Tezcuco et de plus de neuf mille de celui de Chalco. On s'imagine alors que les descriptions faites

par les conquérans manquent d'exactitude, ou que la cité actuelle n'a pas été bâtie sur le même terrain que l'ancienne résidence de Montézuma. Mais ce n'est pas Mexico qui a changé de place. La cathédrale est construite sur les ruines du temple de Huitzilopochtli; la rue actuelle de Tacuba est l'ancienne rue de Tlacopan, par laquelle Cortez opéra sa retraite dans la fameuse nuit de désolation; la différence de situation qu'on remarque dans les cartes, provient seulement de la diminution progressive qu'ont éprouvé les eaux du lac de Tezcuco.

Suivant le récit de Cortez, l'ancienne Tenochtitlan devait ressembler à certaines villes de la Hollande, de la Chine ou du Delta de la Basse-Égypte. La capitale, telle que l'ont rebâtie les Espagnols, présente un aspect peut-être moins riant, mais plus noble et plus majestueux. A l'exception de Saint-Pétersbourg, de Berlin, de Philadelphie, et de quelques quartiers de Paris et de Londres, il existe peu de villes qui puissent lui être comparées pour le niveau du sol, pour la régularité et la largeur des rues, et pour la grandeur des places. L'architecture, en général, est d'un style assez pu-

et l'intérieur des maisons n'est pas surchargé d'ornemens de mauvais goût. Elles sont d'une hauteur égale (généralement deux étages) ornées de balcons de fer travaillé, peint ou doré, et quelquefois de bronze. La façade est peinte ordinairement en blanc, en rouge ou en vert-clair. On y écrit quelquefois des passages de l'Ecriture. Elles ont au lieu de toits des terrasses, comme en Italie et dans les contrées méridionales.

Il n'existe pas de spectacle plus imposant et plus varié que celui qu'offre la vallée de Mexico, lorsque dans une matinée d'été, sous ce beau ciel d'azur propre à l'air sec et raréfié des hautes montagnes, elle se découvre au voyageur arrivé sur la colline de Chapoltepec. Autour se déploie la plus riche végétation. D'énormes cyprès de plus de quinze à seize mètres de circonférence élèvent leurs cîmes sans feuilles au-dessus des Schimes qui ressemblent aux saules pleureurs de l'Orient. Du fond de cette solitude la vue domine une vaste plaine et des champs cultivés qui vont se perdre au pied d'une chaîne de montagnes colossales couvertes de neiges éternelles. La ville paraît baignée par les eaux du lac de Tezcuco qui, environné de

bourgs et de villages rappelle les sites les plus enchanteurs de la Suisse. De toutes parts on arrive à la Cité par de grandes allées d'ormes et de peupliers blancs. Deux aqueducs traversent la plaine sur des arches hardies. Au nord se montre le magnifique couvent de N. D. de la Guadeloupe, construit sur le penchant des montagnes de Tapeyacac au milieu des bananiers. Au midi, toute la campagne entre St. Angé, Tacubaya et Saint-Augustin ressemble à un immense jardin planté d'orangers, de pêchers, de pommiers, de cerisiers et d'autres arbres fruitiers d'Europe. Cette belle culture forme un contraste avec l'aspect sauvage des montagnes arides qui ferment la vallée et parmi lesquelles on remarque les fameux volcans de la Puebla, de Popocatepetl et d'Iztaccihuatl. Le premier forme un immense cône dont le cratère toujours enflammé lance à travers des neiges éternelles le sable et les cendres qu'il arrache de ses entrailles (1).

La plupart des rues de Mexico ont des trottoirs; elles sont bien entretenues et bien éclairées. Outre l'école des mines, le jardin botanique,

(1) M. de Humboldt, C. VIII.

l'académie des beaux arts et la statue de Charles IV, dont nous avons parlé, les objets qui attirent principalement l'attention des voyageurs sont : 1° la cathédrale dont une petite partie appartient au style gothique, mais dont l'édifice principal avec ses deux tours ornées de pilastres et de statues, est d'une construction très-moderne; elle a cinq cents pieds de long; 2° les couvens, surtout celui de St. François; 3° l'hôtel de la monnaie, contigu au palais du vice-roi et duquel depuis le commencement du 16e siècle jusqu'en 1803, il est sorti plus de mille trois cents millions de piastres en or et argent monoyé; 4° les deux hospices réunis, dont l'un entretient six cents et l'autre huit cents enfans et vieillards. On y remarque assez d'ordre et de propreté; 5° la Accordada bel édifice dont la prison est spacieuse et bien aérée; 6° les bâtimens de l'université et de la bibliothèque publique qui sont peu dignes de pareils établissemens; 7° le palais du gouvernement, palais vraiment magnifique et presque carré, avec une façade de plusieurs centaines de pieds; 8° le palais de Chapoltepec, construit par le vice-roi Galvez sur une petite colline à une lieue de la ville. Sa construction a coûté des

sommes immenses. Les personnes les mieux informées prétendent que l'ambitieux gouverneur le destinait à une forteresse. C'est aujourd'hui un but de promenade fort agréable ; 9° la salle de spectacle, édifice assez bien bâti et d'une dimension considérable, mais qui n'a qu'un orchestre médiocre, des acteurs généralement mauvais, des machines, des décorations et des costumes inférieurs à ceux de nos moindres théâtres; 10° l'Alameda promenade publique située au nord de la ville. Peu digne des autres établissemens, elle consiste en trottoirs pavés et ornés de fontaines et de statues de mauvais goût. Les promeneurs à pied ne sont pas généralement brillans et ceux qui se promènent en voiture sont à peine vus (1) ; 11° les Chinampas, jardins flottans ou îles artificielles d'environ cinquante à soixante verges de long et seulement de quatre ou cinq de large, couvrant certaines parties des lacs du Mexique. Elles sont séparées les unes des autres par des fossés de trois à quatre verges, et on les forme en mettant une verge environ de terre fertile sur des radeaux de joncs, de cannes, de racines et de branches

(1) Beulloch, Voyage au Mexique.

d'arbres. Il en résulte un petit plateau couvert de plantes potagères, de fruits et de fleurs. Le marché de Mexico n'est presque fourni que par ces Chinampas.

Les antiquités du Mexique consistent principalement en pyramides ou restes de teocallis, en manuscrits, et peintures hiéroglifiques, en idoles de pierre et de terre cuite. Ce que nous avons dit de l'ancien teocalli de Tenochtitlan sur les ruines duquel a été construite la cathédrale de Mexico, nous dispense d'entrer dans de nouveaux détails à ce sujet. Les bornes de cet ouvrage s'opposent également à ce que nous ajoutions rien à ce que nous avons rapporté des manuscrits et des peintures hiéroglifiques de ce peuple. Quant aux statues, nous ne croyons pas pouvoir mieux faire que d'insérer ici la description qu'un voyageur a faite de celle de la déesse Teoyaomiqui dont nous avons parlé dans notre premier livre.

« Ce monstre horrible et colossal a été taillé dans un bloc de basalte de neuf pieds de haut. Il se compose d'une figure humaine difforme, unie à tout ce que la structure du tigre et du serpent à sonnettes offre de plus affreux. Deux grandes vipères lui tiennent lieu de bras, et sa

draperie est composée de reptiles entortillés en nombreux anneaux de la manière la plus horrible. Deux ailes de vautour terminent ses côtés. Ses pieds sont ceux d'un tigre avec des griffes étendues comme pour saisir sa proie, et au milieu d'eux paraît la tête d'un autre serpent à sonnettes qui semble descendre du corps de l'idole. Ses ornemens s'accordent avec sa hideuse figure. C'est un large collier de cœurs humains, de crânes et de mains enfilées par des entrailles et couvrant entièrement la poitrine à l'exception des mamelles. Cette statue a évidemment été peinte de couleurs naturelles, qui devaient beaucoup ajouter au terrible effet qu'elle était destinée à produire sur ses adorateurs (1).

Un printemps éternel règne dans ces fertiles contrées, centre de l'empire Mexicain et siége de ses plus belles cités. La température moyenne du plateau du Mexique est de soixante-deux degrés du thermomètre de Fahrenheit, c'est-à-dire à peu près la température de Rome. Ailleurs elle varie suivant la situation des différens pays. Sur les bords de la mer elle est brûlante et humide.

(1) Beulloch, Voyage au Mexique.

Elle est fraîche et même froide au pied des montagnes. Mais dans l'intérieur les habitans ignorent la rigueur des hivers et l'ardeur des étés. Le même vêtement les couvre toute l'année et dans toute saison les animaux dorment sous la voûte du ciel. Les productions de cet heureux climat étonnent par leur variété. Si jusqu'ici quelques végétaux de l'Europe y sont inconnus, c'est la politique inquiète de l'Espagne ou son incurie qu'il faut en accuser. Ainsi la vigne si long-temps bannie par les oppresseurs du Mexique, prospère aujourd'hui dans plusieurs provinces. Le maïs a toujours été pour les indigènes le premier et le principal aliment. La terre rend jusqu'à trois ou quatre cents fois ce qu'elle a reçu ; on a calculé le produit des semences de cent trente à cent cinquante grains pour un. Le blé est un des dons que l'ancien monde a fait au nouveau. Son introduction date de 1530. En Europe la proportion entre la semence et la récolte est ordinairement de cinq pour un ; au Mexique elle est de trente ou quarante pour un. Mais la sécheresse détruit souvent l'espoir du cultivateur dans un pays où l'usage des arrosemens est encore peu connu.

Dans le nombre des produits que nous avons

acclimatés sur notre continent, on distingue d'abord les patates ou pommes de terre, que l'on cultive généralement au Mexique, mais qui n'y sont point indigènes. Ce tubercule y vient des montagnes du Pérou. Les Mexicains récoltent encore la banane et le manioc, les végétaux nourrissans de tous les climats, les légumes qui forment une partie de la nourriture des peuples de l'Europe. La culture de la vigne, de l'olivier, du murier, du chanvre et du lin prohibés par la législation espagnole, ne tardera pas a prendre un grand développement sous le gouvernement républicain. De tous les breuvages usités au Mexique le pulque, liqueur fermentée extraite de l'aloës, est le plus connu parmi le peuple. Son goût a quelque ressemblance avec celui du cidre. La distillation de cette liqueur produit une espèce d'eau-de-vie. L'aloës fournit encore aux Mexicains des produits d'une utilité différente; ils en tirent de la corde et du papier.

La plus grande quantité de sucre que produit le Mexique, se consomme dans le pays et ne s'élève pas au-dessus de seize millions de kilogrammes. Il n'en sort pas actuellement plus de trois cent douze mille kilogrammes de coton.

Cependant cette quantité, quelque peu considérable qu'elle paraisse, l'est dix fois plus que celle exportée par les États-Unis en 1791. Douze ans plus tard, le produit du coton de ce dernier pays était trois cents soixante-dix-sept fois plus grand ; effet inévitable de l'industrie d'un peuple libre et bien gouverné. Le Mexique est dans la bonne voie. Comparant sa position et celle des États-Unis, il n'est pas douteux qu'un jour ils fournissent ensemble la plus grande partie du coton que l'Europe emploie dans ses manufactures. L'usage du café est encore si rare au Mexique, que dans toute la république on n'en consomme pas annuellement plus de quatre à cinq cents quintaux, tandis qu'en France où la population n'est pas cinq fois plus forte, on en consomme par an près de deux cents trente mille quintaux. La culture du cacao était commune dans l'empire de Montezuma. C'est là que les Espagnols connurent cet arbre précieux qu'ils ont transplanté aux Canaries et aux Philippines. Les Mexicains préparaient un breuvage appelé *Chocolatl* dans lequel ils mêlaient du caçao (cacahualt) un peu de farine de maïs, de la vanille (tilxochitl) et le fruit d'un espèce de piment

(mecaxochilt). A peine rencontre-t-on aujourd'hui quelques pieds de cacao dans les environs de Colima et sur les rives du Guasacualco. Le Mexique tire tout celui qu'il emploie, de Guatimala, de Maracaybo, de Caracas et de Guayaquil. En revanche, il récolte encore de nos jours la vanille, la salsepareille, le jalap, la serpentine et une foule d'autres productions dont l'énumération nous entraînerait trop loin. L'indigo n'y vient qu'en petite quantité. Le climat du pays convient admirablement à la culture du tabac, et peut-être n'est-il nulle part d'une consommation plus générale.

La cochenille est un produit particulier au Mexique. Il mérite la plus sérieuse attention. Cette denrée était connue avant sa découverte. Aujourd'hui l'intendance d'Oaxaca est la seule qui se livre à ce genre de culture. Il y a quelques années la province de Yucatan recueillait la cochenille en abondance; mais en une seule nuit, tous les figuiers qui nourrissent l'insecte qui la produit, furent trouvés abattus et l'animal périt faute d'aliment. Les Indiens accusèrent de cette perte le gouvernement espagnol qui, disaient-ils, voulait en assurer le commerce exclusif à la province de Oaxaca. La quantité

de cochenille que la Verra-Cruz exportait en Espagne pouvait, avant la révolution, s'évaluer, année commune à quatre mille surons ou trente-deux mille arobes, ce qui, portant l'arobe à soixante-quinze piastres produisait deux millions quatre cent mille piastres. L'éducation des vers à soie aurait pu rapporter des bénéfices considérables, si des motifs politiques ne se fussent opposés à l'établissement des manufactures destinées à tirer parti du travail de ce précieux insecte.

Les Mexicains, à l'époque de la découverte, possédaient peu d'animaux domestiques. L'Europe leur en a fourni qui se sont propagés dans une proportion considérable et qui sont devenus la souche de troupeaux immenses. Les plaines en sont couvertes. Le suif que les habitans tirent de leurs porcs, suffit pour alimenter les manufactures de chandelles et de savon. Ils exportaient jadis des peaux en Europe, mais leurs besoins se sont tellement accrus qu'ils consomment aujourd'hui tout ce qu'ils produisent.

Disons un mot de la pêche des perles et de la baleine. Les eaux qui, depuis la découverte du nouveau continent, ont donné aux Espagnols la plus grande abondance de perles, sont les

atterrages des îles Cubagna et Coche, la côte de Cumana, l'embouchure du fleuve de la Hache, le golfe de Panama et les rivages de la Californie. En 1587 on apporta à Séville trois cents treize kilogrammes de perles, parmi lesquelles il y en avait cinq kilogrammes de magnifiques pour le roi Philippe II. Cette pêche très-productive a été promptement abandonnée par les Indiens et les nègres dont les navigateurs refusaient de payer les services. Si les Mexicains voulaient s'adonner à la pêche de la baleine, ils y trouveraient un grand avantage sur les Anglais et sur les Anglo-Américains. En trente-six heures ils pourraient aller du port de San-Blas aux îles Marie. Ils auraient à faire 4000 lieues de moins que les Anglo-Américains et pourraient se pourvoir de vivres à meilleur marché.

Aucune contrée de l'univers n'est peut-être couverte d'aussi belles forêts que le Mexique. Au-dessous des neiges éternelles qui couvrent leurs sommets volcaniques, les cordillières offrent à l'œil une chaîne de forêts superbes. Le sapin, le cèdre, tous les arbres gommo-résineux, croissent dans les parties supérieures. L'acajou et le palmier ombragent la base de ces Alpes américaines. Les arbres qui donnent

le fameux bois de Campèche croissent en abondance dans l'ancienne intendance de Mérida. Tous les ans on en fait des coupes à l'embouchure du Champoton, dans les baies de l'Ascension, de tous les Saints et du Saint-Esprit. Les Anglais se livrent sur cette côte à un commerce de contrebande extraordinaire et en retirent d'énormes profits. Le bois de campèche une fois coupé doit sécher un an avant d'être envoyé à la Vera Crux. Il se vend sur les lieux de deux piastres à deux piastres et demi le quintal.

De toutes les richesses répandues dans les champs fertiles du Mexique, aucune n'a eu plus d'influence sur les destinées du monde que les mines d'or et d'argent multipliées à l'infini sur cette partie du continent américain. Trente-sept districts, dont chacun est gouverné par un conseil spécial, contiennent quatre cent cinquante stations d'ouvriers qui exploitent près de trois mille mines; les plus abondantes sont situées dans les provinces de Guanaxuato, de Zacatecas et de Catorce. Le Mexique exporte annuellement pour la valeur de cinq millions trois cent mille francs d'or et pour cent treize millions de francs en argent monnoyé ou en lingots. Dans le commencement du 19e siècle

le produit moyen des mines a été de vingt-deux millions cent soixante dix mille piastres sans y comprendre la taxe perçue par l'Espagne. C'est dans les environs de Guanaxuato, sous un ciel délicieux, au milieu d'un admirable pays, que se trouvent, dans des précipices affreux, les plus belles mines de l'Amérique. Là sur tout on voit la fameuse mine Valenciana qui, avant la révolution Mexicaine, rapportait à son propriétaire un revenu de cinq cent mille dollars (environ deux millions sept cent cinquante mille francs).

On a prétendu que la mort régnait dans toutes les carrières du nouveau monde. Sans doute les travaux des mines ont produit de pernicieux effets, alors qu'une loi barbare condamnait les mineurs au sort des esclaves, que les galeries souterraines étaient chargées de gaz délétère, et que l'humanité ne conseillait aucun soin pour assainir l'habitation des ouvriers. Mais depuis l'établissement de l'école des mines, tout a bien changé; l'air des carrières s'est épuré, le travail des ouvriers est devenu volontaire et leur salaire s'est accru. D'après les rapports de cette école, pour 1807, le nombre total des mineurs du Mexique s'est élevé à trente-deux mille

trois cent quarante sur une population de six millions. Quoique les mines de la nouvelle Espagne soient des propriétés particulières, leur exploitation est néanmoins soumise à une législation spéciale, sous une corporation qui s'intitule tribunal général des mines, et qui est composée d'un directeur, de deux députés de chaque conseil provincial, d'un assesseur, de deux conseillers et d'un juge. Cette assemblée dirige les études de l'école des mines et choisit des professeurs pour les chefs-lieux des différens districts. La révolution mexicaine avait fait abandonner la plupart des mines; les eaux avaient envahi les galeries, et le produit de cette branche d'industrie était considérablement diminué. Mais le secours des capitaux anglais et l'admission des machines, ont tout changé de face. Il est à croire que, sous peu, cette exploitation parviendra à un développement, qu'elle n'avait jamais obtenu.

Le sol mexicain produit, outre l'or et l'argent, du cuivre, du vif argent, du fer, de la houille, du cinabre, de l'étain, du plomb, du zinc, de l'antimoine, de l'arsenic, du cobalt et de la manganèse. Que de richesses qui sont encore enfouies! Que de sources de prospérité

qui n'attendent que les regards du gouvernement libéral établi sur les ruines du despotisme espagnol !

Ce que nous avons à dire des manufactures du Mexique occupera peu de place. Quelques grossières étoffes de laine et de coton, dont le total montait à peine à 24 millions de francs, se fabriquaient anciennement dans ce pays. Cette industrie a encore diminué depuis la révolution. La capitale et les provinces confectionnent d'excellens chapeaux de castor et des chapeaux de laine que portent les paysans. Les mangas, ou manteaux de coton épais dont se couvrent les gentilshommes campagnards, sont faits dans la république. La forme en est souvent élégante et le tissu solide. Il y a des verreries et des manufactures de fayence à la Puebla. L'aspect des boutiques de Mexico ne donne pas une idée de la richesse de la ville. Les ouvrages d'orfévrerie sont fabriqués à l'ancienne manière. Tous les ornemens s'achèvent à la main. On voit quelques bons ciseleurs; mais généralement ces ouvrages sont inférieurs à ceux que produisent la France et l'Angleterre. Les pierres précieuses et les joyaux se vendent plus chers qu'en Europe. Les rubis seuls méritent d'être

exportés. Les fabriques de galons d'or et d'argent, de passementerie et d'épaulettes sont poussées au plus haut degré de perfection.

Parmi les artisans, les tailleurs, en ce pays, sont ceux qui font le plus aisément fortune. Ils travaillent assis sur des tabourets au lieu de croiser leurs jambes. Les modes sont confectionnées par des hommes. Vingt ou trente individus à figures rembrunies avec de grandes moustaches, sont au milieu de la rue occupés à coudre des robes, à plier des mousselines, à faire des fleurs, à plisser des bonnets, tandis que de pauvres filles, à genoux sur la pierre, broyent le chocolat. On fait à Mexico des confitures très-variées, fort bonnes et à des prix modérés. Le nombre des conserves s'élève au-dessus de cinq cents, et cependant aucune ne ressemble à celles d'Europe.

Le commerce intérieur du Mexique comprend le transport des productions et des denrées dans les terres, et le cabottage de la mer des Antilles et de l'Océan pacifique. Il n'est pas vivifié par une navigation intérieure de rivières et de canaux; mais les chemins y sont nombreux et bien entretenus. Ses principales branches sont : 1° les productions et

et denrées importées et exportées par la Vera-Cruz et Acapulco ; 2° les échanges que les provinces font entre elles ; 3° quelques produits du Pérou et du Chili, qui traversent le pays pour être embarqués à la Vera-Crux. Le maïs est une branche de commerce fort importante entre Guadalaxara, Valladolid, Guanaxuato, Mexico, San Luis de Potosi, la Vera-Crux, Puebla et Oaxaca. Des milliers de mules qui arrivent toutes les semaines de Chihuahua et de Durango à la capitale, apportent, outre des barres d'argent, du cuir, du suif, un peu de vin des provinces du nord, et des farines. Elles prennent en retour des laines des fabriques de Puebla et de Queretaro, des denrées d'Europe et des Philippines, de l'acier, du fer et du vif-argent.

Le commerce extérieur a lieu par les ports de la mer du sud et par ceux de l'Océan Atlantique. Les ports de la côte orientale sont Campêche, Huasacualco, la Vera-Crux, Tampico et le nouveau Saint-Ander, si l'on peut donner le nom de ports à des rades pleines de bas fonds, à des embouchures de rivières fermées par des barres et qui n'offrent qu'un faible abri contre la fureur des vens du nord. Celui de la Vera-

Crux, qui est le plus considérable, a été plusieurs fois changé de place, depuis sa fondation par Cortez; mais vainement on a cherché à le placer dans un lieu plus sûr, mieux pourvu d'eau et moins exposé aux maladies. C'est à la Vera-Crux, que règne la redoutable fièvre jaune, et elle y exerce ses ravages depuis les mois de juin et de juillet jusqu'aux premiers jours de décembre. Les Espagnols nomment ce fléau, plus meurtrier en ce pays qu'en aucun lieu du globe, le *vomissement noir*, à cause de la couleur des matières que rejette l'estomac du malade. Il est prouvé par de nombreuses expériences que le principe de cette maladie réside dans l'air. Le moyen de guérison le plus efficace est l'éloignement du foyer de l'infection. La fièvre jaune si funeste à la Vera-Crux est inconnue quatre lieues plus loin. Le chêne mexicain est la limite de ces deux zônes. Son aspect rassure le voyageur et lui apprend qu'il est à l'abri du danger.

L'exportation de la Vera-Crux consiste en or et argent, en lingots ou monnayé, vaisselle plate, cochenille, sucre, farines, indigo, viande salée, légumes secs et autres comestibles, cuirs coupés, salsepareille, vanille, jalap, savon, bois

de Campêche, poivre de Tabasco. L'importation comprend les etoffes, les toiles de fil, de coton, les draps, les soieries, le papier, l'eau-de-vie, le cacao, le vif-argent, le fer, l'acier, le vin, la cire. M. de Humboldt évaluait, en 1803, l'exportation à vingt-deux millions de piastres et l'importation à quinze, ce qui donne un total de commerce de trente sept millions. Il portait à cinq cents le nombre de navires qui rentraient dans le mauvais port de la Vera-Crux, tandis que celui d'Acapulco, sur la côte occidentale, un des plus beaux du monde, n'en recevait pas selon lui plus de dix. Son commerce consistait en quelque relation avec Manille, dans le cabotage de Guatimala, Zacatula, San Blas, et dans le trajet de quatre ou cinq barques, qui allaient chaque année à Guayaquil et Lima. L'éloignement de la Chine, le monopole de la compagnie des Philippines, et surtout la difficulté de remonter la côte du Pérou contre les vents, étaient les causes principales de cette stagnation. Outre Acapulco, la côte de l'Océan pacifique possède les ports de San Blas, de Monterey et de San Francisco qui pourraient être fort avantageux pour la pêche des perles et de la baleine, et surtout

pour le commerce des peaux de loutre, entre les 28e et 60e degrés de lattitude boréale.

Réunissant le commerce de la mer du sud à celui de l'Océan Atlantique, M. de Humboldt, au commencement du 19e siècle évaluait l'importation des productions étrangères dans la nouvelle-Espagne, y compris la contrebande qui est énorme, à vingt millions de piastres, et l'exportation de ce pays en produit de ses mines, de son agriculture et de son industrie manufacturière à vingt-neuf millions de piastres, non compris le quint du roi. Somme totale, quarante-neuf millions.

Le gouvernement fédératif a imprimé, au commerce du Mexique un essor qu'il n'avait jamais eu sous la domination espagnole. Dans le mois de mars 1825, le produit de la recette des douanes seule a été égale aux dépenses de l'État. Voilà cependant les conséquences de cette liberté qu'on accuse de tant de maux! Dans quelques années ce beau pays sentira mieux encore les effets de sa douce influence. Qu'on lui laisse le temps de perfectionner ses institutions, de propager dans sa vaste étendue la civilisation et les lumières, de bâtir des villes, d'ouvrir des routes, de creuser des canaux,

d'accomplir surtout des projets aussi gigantesques qu'un chemin de trois cent trente mille à travers le territoire des États-Unis, et qu'une communication entre les deux Océans, et l'indépendance du Mexique sera devenue, pour le monde entier, une nouvelle source d'industrie et de richesses.

FIN.

ACTE CONSTITUTIONNEL DE L'ÉTAT CONFÉDÉRÉ DU MEXIQUE.

FORME DU GOUVERNEMENT, ET RELIGION.

ARTICLE Ier.

La nation mexicaine, se compose des provinces comprises dans la vice-royauté, ci-devant nommée Nouvelle-Espagne, de la ci-devant capitainerie générale de Yucatan, des commanderies générales dites des provinces intérieures occidentales et orientales.

ART. II.

La nation mexicaine est libre et pour toujours indépendante de l'Espagne et de toute

autre puissance; elle n'est et ne peut être le patrimoine d'aucune personne, ni d'aucune famille.

ART. III.

La souveraineté réside essentiellement et radicalement dans la nation. A elle seule appartient le droit d'établir et d'adopter, par le moyen de ses représentans, la forme de gouvernement et les autres lois fondamentales qui lui paraîtront les plus convenables pour sa sûreté et sa prospérité, les changeant et les modifiant suivant ce qui lui semblera meilleur.

ART. IV.

La religion de la nation mexicaine est, et sera perpétuellement, la religion catholique, apostolique et romaine. La nation la protége par des lois sages et justes et défend l'exercice de tout autre culte.

ART. V.

La nation adopte pour son gouvernement la forme de république représentative, démocratique, fédérative.

ART. VI.

Ses parties intégrantes sont des états libres, indépendans et souverains en ce qui touche exclusivement à l'administration et au gouvernement intérieur, selon ce qui sera spécifié dans cet acte et dans la constitution générale.

ART. VII.

Les états de la confédération sont, pour le présent, les suivans : le Guanaxuato, ou état occidental de l'intérieur, composé des provinces de la Sonora et de Cinaloa ; l'état oriental de l'intérieur, composé des provinces de Coahuila, de la nouvelle Léon et du Texas ; l'état de l'intérieur au nord, composé des provinces de Chihuahua, de Durango et du Nouveau-Mexique ; l'état de Mexico ; ceux de Méchoacan, de Oaxaca, de Puebla de los Angeles, de Queretaro, de San Luis de Potosi, du Nouveau Saint-Ander qui prendra le nom d'état des Tamaulipas de Tabasco, de Tlascala, de la Vera-Crux, de Jalisco, de Yucatan et de Zacatecas. Les Californies et le district de Colima (excepté le village de Tonila qui restera uni à Jalisco) seront, quant à présent,

des territoires sujets immédiats de la confédération et soumis à ses pouvoirs souverains. Les terres et bourgades qui composent la province de l'isthme de Guazacualo retourneront aux états auxquels ils appartenaient précédemment. La ligne des limites de la confédération sera prise de l'état de Yucatan.

ART. VIII.

Par la constitution, les états compris dans l'article précédent pourront être augmentés ou modifiés, suivant ce qui paraîtra le plus convenable pour le bien des peuples.

DIVISION DES POUVOIRS.

ART. IX.

Le pouvoir suprême de la confédération se divise, dans son exercice, en législatif, en exécutif et en judiciaire. Jamais deux ou plus de ces pouvoirs ne pourront être réunis dans une seule personne ou dans une seule corporation; ni le pouvoir législatif être confié à un seul individu.

Pouvoir législatif.

ART. X.

Le pouvoir législatif de la confédération, résidera en une chambre des députés et en un sénat; ces deux corps réunis composeront le congrès général.

ART. XI.

Les membres de la chambre des députés et du sénat seront nommés par les citoyens des états, dans la forme prescrite par la constitution.

ART. XII.

La base pour le nombre des représentans qui composeront la chambre des députés, sera la population. Chaque état nommera deux sénateurs, suivant le mode prescrit par la constitution.

ART. XIII.

Il appartient exclusivement au congrès général de faire des lois et des décrets.

1°. Pour maintenir l'Indépendance nationale et pourvoir à la sûreté de la confédération dans ses relations extérieures.

2°. Pour entretenir la paix et l'ordre dans l'intérieur de la confédération et provoquer sa gloire et sa prospérité.

3°. Pour maintenir l'indépendance mutuelle des états de la confédération.

4°. Pour protéger et régler la liberté de la presse, dans tous les domaines de la confédération.

5°. Pour conserver l'union fédérative des états, régler définitivement leurs limites respectives et terminer leurs différens.

6°. Pour maintenir l'égalité proportionnelle des obligations et des droits des états devant la loi.

7°. Pour admettre de nouveaux états et territoires dans l'union fédérative en les incorporant à la nation.

8°. Pour fixer chaque année les dépenses générales de la nation, d'après les bases qui lui seront présentées par le pouvoir exécutif.

9°. Pour établir les contributions nécessaires pour couvrir les dépenses générales de la république, déterminer le mode de recouvrement de ces contributions, et se faire rendre compte de leur emploi par le pouvoir exécutif.

10°. Pour régler le commerce avec les nations étrangères, et entre les divers états de la confédération et les tribus indiennes.

11°. Pour contracter des dettes sur le crédit de la république et assigner des garanties pour leur recouvrement.

12°. Pour reconnaître la dette publique de la nation et désigner les moyens de la consolider.

13°. Pour déclarer la guerre d'après les motifs qui lui seront présentés par le pouvoir exécutif.

14°. Pour accorder des lettres de marque et déclarer légales ou illégales les prises sur mer et sur terre.

15°. Pour désigner et autoriser la force armée de terre et de mer et fixer les contingens respectifs de chaque état.

16°. Pour organiser l'armée et discipliner la milice des états, réservant à chacun d'eux la nomination des officiers de sa milice, et la faculté de la faire instruire, conformément à la discipline prescrite par le congrès général.

17°. Pour approuver les traités de paix,

d'alliance, de confédération, de neutralité armée, ou tout autre que doit proclamer le pouvoir exécutif.

18°. Pour régler et rendre uniforme le poids, la valeur, le type, la loi et la dénomination des monnaies dans tous les états de la confération, et adopter un système général de poids et mesures.

19°. Pour accorder ou refuser l'entrée du territoire de la confédération à des troupes étrangères.

20°. Pour habiliter les ports de toutes classes.

ART. XIV.

Dans les lois constitutionnelles seront fixées d'autres attributions générales, spéciales et économiques du congrès général; et le mode dans lequel elles devront être exercées, aussi bien que les prérogatives de ce corps et des individus qui le composent.

Pouvoir exécutif.

ART. XV.

Le suprême pouvoir exécutif sera remis, d'après la constitution, à l'individu ou aux indi-

vidus designés pour cette charge. Ils devront être nés dans l'un des états ou territoires de la confédération et y résider.

ART. XVI.

Ses attributions, outre celles que la constitution pourra lui conférer de plus, sont les suivantes :

1°. Faire exécuter les lois tendant à consolider l'intégrité de la confédération, à maintenir son indépendance à l'extérieur, son union et sa liberté dans l'intérieur.

2°. Nommer et révoquer librement les sécrétaires d'état.

3°. Prendre soin des recouvremens et de la répartition de l'impôt général selon les lois.

4°. Nommer les employés aux administrations générales, selon la constitution et les lois.

5°. Déclarer la guerre d'après un décret d'approbation du congrès général; et dans le cas où ce corps ne serait pas assemblé, agir de la manière désignée par la Constitution en pareille circonstance.

6°. Disposer de la force armée permanente

et de la milice active pour la défense extérieure et la sûreté intérieure de la confédération.

7°. Disposer, pour les mêmes objets, des milices locales; ne pouvant néanmoins les employer loin des états auxquels elles appartiennent sans obtenir préalablement le consentement du congrès général, qui devra spécifier le nombre de ces milices nécessaire à mobiliser.

8°. Nommer les officiers des armées de terre et de mer et de la milice active armée conformément aux lois, ordonnances et dispositions constitutionnelles.

9°. Accorder les retraites, les congés, régler les pensions des militaires désignés dans l'attribution précédente, le tout conformément aux lois.

10°. Nommer les ambassadeurs et les consuls avec l'approbation du sénat, et en attendant que ce corps soit organisé, avec celle du congrès général actuel.

11°. Diriger les négociations avec les nations étrangères, proclamer les traités de paix, d'alliance, de trève, de neutralité armée, de commerce et autres, sans pouvoir cependant les

ratifier ou refuser de les ratifier avant d'avoir obtenu l'approbation du congrès général.

12°. Veiller à l'administration prompte et entière de la justice par les tribunaux généraux, et à l'exécution de leurs sentences, conformément aux lois.

13°. Publier, promulguer et faire observer la Constitution générale et les lois, pouvant, une fois seulement, faire des objections sur celles-ci, si cela lui paraît convenable, dans les dix jours qui suivront leur envoi officiel, et en suspendant l'exécution jusqu'à ce que le congrès ait délibéré sur les dites objections.

14°. Faire des décrets et des ordonnances pour faciliter l'établissement de la constitution et des lois générales.

15°. Suspendre de leurs fonctions pendant trois mois au plus, et priver de la moitié au plus de leurs appointemens pour le même temps les employés de la république qui auront enfreint les ordonnances ou décrets, et dans le cas où il y aurait lieu à poursuivre judiciairement les mêmes employés, fournir aux tribunaux, dont ils sont justiciables, les bases de leurs procès.

ART. XVII.

Tous les décrets et ordonnances du pouvoir exécutif seront signés par le secrétaire-d'état du département auxquels ils se rapportent, et ne pourront être mis à exécution sans cette formalité requise.

Pouvoir judiciaire.

ART. XVIII.

Tout individu habitant le territoire de la confédération a droit à une justice prompte, entière et impartiale, et, à cet effet, la république remet l'exercice du pouvoir judiciaire à une cour suprême et à des tribunaux qui seront établis dans chaque état, se réservant de déterminer les pouvoirs de la cour suprême dans la constitution.

ART. XIX.

Aucun individu ne pourra être jugé, dans les états ou territoire de la confédération, autrement que par des lois ou des tribunaux établis avant l'acte pour lequel il sera mis en cause. En conséquence, tout jugement par

commission spéciale et toute loi rétroactive sont pour toujours prohibés.

GOUVERNEMENT PARTICULIER DES ÉTATS.

ART. XX.

Le gouvernement de chaque état sera divisé entre les trois pouvoirs législatif, exécutif et judiciaire; jamais deux ou plus de ces pouvoirs ne pourront être réunis sur un corps, ni sur un individu. Le pouvoir législatif ne pourra non plus être remis entre les mains d'un seul individu.

Pouvoir législatif.

ART. XXI.

Le pouvoir législatif de chaque état résidera dans un congrès composé du nombre de membres déterminé par des constitutions particulières, lesquels seront amovibles et élus par le peuple dans le temps et de la manière voulue par lesdites constitutions.

Pouvoir exécutif.

ART. XXII.

L'exercice du pouvoir exécutif de chaque

état, ne sera confié que pour un temps déterminé, fixé par sa constitution respective.

Pouvoir judiciaire.

ART. XXIII.

Le pouvoir judiciaire de chaque état sera exercé par les tribunaux établis par sa constitution.

DISPOSITIONS GÉNÉRALES.

ART. XXIV.

Les constitutions des états ne pourront s'opposer au présent acte, ni à tout ce qui sera établi par la constitution générale; elles ne pourront, à cause de cela, être sanctionnées avant la publication de cette dernière.

ART. XXV.

Les législateurs de chaque état pourront cependant organiser provisoirement son gouvernement intérieur; et en attendant les ratifications de sa constitution, les lois existantes seront observées.

ART. XXVI.

Aucun criminel d'un état ne trouvera asile

dans un autre, et il sera au contraire remis immédiatement à l'autorité qui le réclamera.

ART. XXVII.

Aucun état ne pourra établir, sans le consentement du congrès, des droits de tonnage, ni entretenir des troupes et des vaisseaux de guerre, en temps de paix.

ART. XXVIII.

Aucun état ne pourra établir, sans le consentement du congrès-général, des impôts sur les importations et les exportations, avant que la loi ait réglé le mode dans lequel ces sortes de contributions doivent être fixées.

ART. XXIX.

Aucun état ne formera des traités quelconques avec un autre état ou une puissance étrangère, ni ne s'engagera dans une guerre, sauf en cas d'invasion, ou d'un péril imminent qui n'admettrait point de délai.

ART. XXX.

La nation s'oblige à protéger par des lois justes et sages les droits de l'homme et du citoyen.

ART. XXXI.

Tout habitant de la confédération est libre d'écrire, d'imprimer et de publier ses idées sur les sujets politiques, sans être ni astreint à obtenir aucune licence, ni soumis à aucune censure avant la publication, en se soumettant aux restrictions légales.

ART. XXXII.

Le congrès de chaque état enverra tous les ans au congrès-général un rapport circonstancié, comprenant toutes les recettes et dépenses des caisses publiques, avec l'origine desdites recettes et dépenses; des détails sur les diverses branches d'industrie rurale, commerciale et manufacturière, indiquant leurs progrès ou leur décadence et les causes de l'une et de l'autre; sur les nouvelles branches d'industrie possibles à établir; enfin, un état de la population.

ART. XXXIII.

Toutes les dettes contractées avant l'adoption du présent Acte constitionnel sont reconnues par la Confédération sous la réserve de

les liquider et classer d'après les règles établies par le Congrès-général.

ART. XXXIV.

La constitution générale et le présent acte garantissant aux états de la Confédération le fond de gouvernement adopté par la présente loi, chaque état est engagé à soutenir de tout son pouvoir l'union fédérative.

ART. XXXV.

Le présent acte ne pourra être révisé, que dans le temps et de la manière que prescrira la Constitution générale.

ART. XXXVI.

L'exécution du présent acte est remise, sous la plus stricte responsabilité, au suprême pouvoir exécutif, lequel, à dater de la publication dudit acte, est tenu de s'y conformer en tous points.

Mexico, 31 janvier 1824.

Suivent les signatures des députés :

José Miguel Godoa, député de Zacatecas, président; Juan Bautista Morales, député de Guanaxuato; Juan Cayetano Por-

TUGAL, député de Jalisco; José MIGUEL GURIDI ALCOCER, député de Tlascala; TOMAS VARGAS, député de San Luis de Potosi; EPIGMENIO DE LA PIEDAD, député de Mexico; José IGNACIO GONZALES CARALMURO, député de Mexico; MARIANO BARRABOSA, député de la Puebla; José FRANCISCO DE BARREDA député de Mexico; José MARIA GERONIMO ARZAC député de Colima; MIGUEL RAMOS ARIZPE député de Coahuila; MANUEL AMBROSIO MARTINEZ DE VEA, député de Cinaloa; JOSE SAN-MERTIN député de la Puebla; FELIPE SIERRA, député de Mexico; MANUEL SOLORZANO, député de Méchoacan; José MARIA COVARRUBIAS, député de Jalisco; José-MARIA DE IZAZAGA, député de Méchoacan; FRANCISCO DE LARRAZABAL Y TORRES, député de Oaxaca; JUAN-ANTONIO GUTIERREZ, député de el Sur; MANUEL ARGUELLES, député de la Veracruz; José-MIGUEL RAMIREZ, député de Jalisco; CARLOS-MARIA DE BUSTAMENTE, député de Mexico; José-MARIA DE LA LLAVE, député de la Puebla; LORENZO DE ZAVALA, député de Yucatan; VICTOR MARQUEZ, député de Guanaxuato; FERNANDO VALLE, député de Yucatan; FÉLIX OSORES, député de Qué-

retaro; JOSE DE JESUS HUERTA, député de Jalisco; JOSÉ-MARIA FERNANDEZ DE HERRERA, député de Guanaxuato; JOSÈ HERNANDEZ CHICO CONDARCO, député de Mexico; JOSÉ-IGNACIO ESPINOSA, député de Mexico; JUAN-JOSÉ ROMERO, député de Jalisco; JOSÉ-AGUSTIN FAZ, député de Mexico; ERASMO SEGUIN, député du Téxas; RAFAEL ALDRETE, député de Jalisco; JUAN DE DIOS CANEDO, député de Jalisco; JOSÉ-MARIA URIBE, député de Guanaxuato; JUAN-IGNACIO GODOY, député de Guanaauato; JOSÈ-FELIPE VASQUEZ, député de Guanaxuato; JOAQUIN GUERRA, député de Queretaro; LUIS CORTAZAR, député de Mexico; JUAN DE DIOS MORENO, député de la Puebla; JOSÉ-MIGUEL LLORENTE, député de Guanaxuato; JOSÉ-ANGEL DE LA SIERRA, député de Jalisco; JOSE-MARIA ANAYA, député de Guanaxuato; DEMETRIO DEL CASTILLO, député de Oaxaca; VINCENTE-MANERO EMBIVES, député de Oaxaca; JOSE-IGNACIO GUTIERREZ, député de Chihuahua; LUCIANO CASTORENA, député de Mexico; FRANCISCO-PATINO Y DOMINQUEZ, député de Mexico; VALENTIN GOMEZ FARIAS, député de Zacatécas; JOSÉ-MARIA CASTRO, député de

Jalisco; Juan-Manuel Assorey, député de Mexico; Joaquin de Muira y Bustamente, député de Oaxaca; Jose Mariano Castillero, député de la Puebla; Bernardo Correa, député de la Puebla; Francisco Maria Lombardo, député de Mexico; Pedro de Ahumada, député de Durango; Ignacio Razon, député de Méchoacan; Francisco Estevez, député de Oaxaca; Tomas Arriagi, député de Méchoacan; Mariano Tirado, député de la Puebla; Jose Maria Sanchez, député de Yucatan; Rafael Mangino, député de la Puebla; Antonio Juille y Moreno, député de la Vera-Cruz; Jose-Cerilo Gomez y Anaya, député de Mexico; Jose-Maria Becerra, député de la Vera-Cruz; Jose-Vicente Roblez, député de la Puebla; Jose-Maria de Cabrera, député de Méchoacan; Luis Gonzaga Gordoa, député de San Luis de Potosi; Jose-Rafael Berruecos, député de la Puebla; Bernardo-Gonzales Angulo, député de Mexico; Jose-Maria de Bustamente, député de Mexico; Pedro Tarrazo, député de Yucatan; Manuel-Cresencio Rejon, député de Yucatan; Miguel-Wenceslao Gasca, député de la Puebla; Florenti-

NO MARTINEZ, député de Chihuahua; PEDRO PAREDES, député de Tamaulipas; CAYETANO IBARRA, député de Mexico; FRANCISCO-ANTONIO ELORRIGA, député de Durango; JOSE-MARIA ZIMENEZ, député de la Puebla; ALEXANDRO CARPIO, député de la Puebla; FRANCISCO GARCIA, député de Zacatecas; JOSE-GUADALUPE DE LOS REYES, député de San Luis de Potosi; JUAN BAUTISTA ESCALANTE, député de la Sonora; IGNACIO DE MORA Y VILLAMIL, député de Mexico; FERNANDO TERESA DE MIER, député du Nouveau-Léon; JOSE-MARIA RUIZ DE LA PENA, député de Tabasco; MANUEL LOPEZ DE ESCALA, député de Qneretaro; JOSE MARIANO MARIN, député de la Puebla, secrétaire. JOSE-BASILIO GUERRA, député de Mexico, secrétaire. SANTO VELEZ, député de Zacatecas, secrétaire. JUAN RODRIGUEZ, député de Mexico, secrétaire.

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE PREMIER.

Années. Pages

1245. Origine des Mexicains et fondation de leur empire..... 1

1325 Premiers Empereurs..... 8

Noblesse..... 14

Féodalité..... 15

Constitution..... 17

Limites du Mexique sous le règne de Montézuma II..... 19

Mœurs, civilisation, arts et métiers, agriculture, peinture, monumens historiques, alphabet, religion.... 22

Guerre, justice, éducation publique, habitations, nourriture, vêtemens, etc..... 33

LIVRE II.

Années. Pages.

1518 Expédition de Grijalva..... 40

Découverte de la Nouvelle-Espagne.. 42

Premières nouvelles de Montézuma.. 43

Saint Jean de Ulua..... 44

Expéditions de Fernand-Cortez, ses forces, combats de Tabasco, apparition de Saint Jacques, Marina. 46

1519 Premiers ambassadeurs de Montézuma..... 54

Fondation de la Vera Crux 62

Cortez brûle ses vaisseaux..... 66

Tlascala et Cholula..... 67

Duplicité de Montézuma..... 80

Il reçoit les Espagnols avec beaucoup d'égards..... 82

Leur entrée dans la capitale..... 83

LIVRE III.

Années. Pages.

Montézuma poursuit l'exécution de ses projets 86

Qualpopoca l'un de ses généraux en vient aux mains avec le gouverneur de la Vera-Crux; il est vaincu..... 87

Pertes cruelles des Espagnols; la tête de l'un d'eux envoyée à l'empereur. 89

1520 Montézuma, arrêté dans son propre palais et conduit prisonnier au quartier des Européens; il est un instant chargé de fers..... 91

Exécution de Qualpopoca.. 93

Le monarque devient vassal du roi d'Espagne..... id.

Une saillie de zèle religieux expose encore Cortez..... 99

Arrivée de Narvaez, chargé de lui enlever le pouvoir..... 101

Années. Pages.

Négociations inutiles, combats..... 102

Cortez vainqueur trouve la capitale dans la plus affreuse agitation.... 108

Montézuma est tué par ses propres sujets..... 112

Retraite désastreuse des Espagnols.. 115

1521 Victoire d'Otumba. Renfort. Siége de Tenochtitlan. Revers. Prise de la place..... 118

L'empereur Quatimozin sur des charbons ardens. Parole mémorable.. 131

Le Mexique conquis..... id.

Horribles cruautés des vainqueurs... 132

LIVRE IV.

1522 Persécutions éprouvées par Cortez.. 133

1534 Il se lance dans la carrière des découvertes. Son peu de succès. Son retour en Espagne. Sa mort..... 137

Années. Pages.

Las Casas élève la voix en faveur des Indiens opprimés..... 140

Travaux des missionnaires..... 142

Vains efforts de Charles-Quint pour améliorer le sort du Mexique..... 145

Triste situation de cette colonie.... 146

Les vices-rois Leur despotisme..... 149

1543 Découvertes..... 153

1629 Mexico innondé pendant cinq ans.. 158

1635 Les vierges de la Guadeloupe et de Los Remedios..... 161

1642 Les jésuites dans la vieille Californie. 165

1692 Révolte des Indiens..... 168

1769 Les Franciscains dans la nouvelle Californie..... 169

Expulsions des Jésuites. Ils sont remplacés par les Dominicains..... 172

Charles III, améliore le sort des Indiens et relève le commerce du Mexique..... 173

Années. Pages.
1773 Nouvelles découvertes..... 177
1789 Présages de la révolution qui doit changer la face du Mexique..... 180

LIVRE V.

1808 Dissensions des Créoles et des Européens,..... 183
Le vice-roi Iturrigaray conduit prisonnier en Espagne. Il est remplacé par Vénégas..... 184
Complot pour délivrer le Mexique. Trahison..... 186
1810 Le moine Hidalgo proclame l'indépendance; ses succès, ses revers, sa mort..... 186
1811 L'insurrection continue. Une junte est organisée. Atrocités des royalistes..... ... 195
1812 Hauts-faits de Morelos. Il est fusillé.. 199
1817 Entreprise du jeune Mina. Il est livré aux Espagnols, exécuté..... 207
Champ-d'asile..... 211

Pages.

1821 Révolte d'Iturbide. Il se fait proclamer empereur. Son règne éphémère, son despotisme, son abdication, son exil..... 212

1824 Proclamation du gouvernement fédératif. Constitution..... .. 215

Retour d'Iturbide. Il est fusillé 217

Ratification du pacte fondamental.. 219

1825 Réflexions..... 220

LIVRE VI.

État actuel du Mexique..... 224

Population, maladies, différences de castes et de couleurs..... 225

Indiens, Créoles et Espagnols. Instruction et établissemens scientifiques. Richesses. Nègres. Castes mêlées. Costumes. Habitations... 229

Divison du Mexique ancien et moderne. Principales villes. Mexico. Aspect extérieur et intérieur, magnificence, curiosités..... 249

Pages.

Antiquités..... 257

Climats..... 258

Productions diverses, alimentaires et manufacturiales; animaux domestiques..... 259

Pêche des perles et de la baleine.... 263

Mines..... 265

Manufactures, fabriques et métiers.. 268

Commerce intérieur et extérieur, sa situation ancienne, son état actuel..... 269

ACTE CONSTITUTIONNEL,

DE L'ÉTAT CONFÉDÉRÉ DU MEXIQUE.

Forme du gouvernement et religion.. 275

Division des pouvoirs..... 278

Pouvoir législatif..... 279

Pouvoir exécutif..... 282

Pouvoir judiciaire..... 286

Gouvernement particulier des états. 287

Pouvoir législatif..... id.

Pages.

Pouvoir exécutif..... 287

Pouvoir judiciaire..... 288

Disposition générales..... id.

Députés signataires de l'acte constitutionnel.. 292

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

ERRATA.

Page 34, *Note*, au lieu de *Gromera* lisez *Gomera.*

Page 86, ligne 19, au lieu de *Guatimozin* lisez *Quatimozin.*

Page 88, ligne 11, au lieu de *Cempoala* lisez *Cempoalla.*

Page 100, ligne 6, au lieu de *Guautemotzin* ou *Guatimozin* lisez *Quauhtemotzin* ou *Quatimozin.*

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine ~~of five cents a day~~ is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

SEP 22 '58 H